This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

11664
LENOX LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

VOYAGE

EN RUSSIE

ASTOIN NEW-YORK

Paris. — Typ. P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.

VOYAGE

EN RUSSIE

11664

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

TOME DEUXIÈME

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1867

Réserve de tous droits.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

L'HIVER
EN RUSSIE

ESQUISSES DE VOYAGE

I

MOSCOU

Tout en trouvant la vie agréable à Saint-Pétersbourg, nous étions travaillé du désir de voir la vraie capitale russe, la grande ville moscovite, entreprise que le chemin de fer rendait facile.

Nous étions assez acclimaté pour ne pas craindre un voyage par une vingtaine de degrés de froid. L'occasion d'aller à Moscou en agréable compagnie se présentant, nous saisîmes à plein poing son toupet blanc de givre et nous endossâmes le grand costume d'hiver : pelisse de

vison, bonnet en dos de castor; bottes fourrées montant jusqu'au-dessus du genou. Un traîneau prit notre malle, un autre reçut notre personne soigneusement empaquetée, et nous voilà dans l'immense gare du chemin de fer, attendant l'heure du départ indiquée pour midi; mais les chemins de fer russes ne se piquent pas comme les nôtres d'une ponctualité chronométrique. Si quelque grand personnage doit faire partie du train, la locomotive modère son ardeur quelques minutes, un quart d'heure, s'il le faut, et lui donne le temps d'arriver. Les voyageurs sont accompagnés de leurs parents et de leurs amis; et la séparation, quand sonne le dernier coup de cloche, ne s'accomplit pas sans force poignées de main, embrassades et tendres paroles souvent entrecoupées de larmes. Parfois même, tout le groupe prend des billets, monte en wagon et fait la conduite au partant jusqu'à la station prochaine, sauf à revenir par le premier convoi. Nous aimons cette coutume et la trouvons touchante; on veut jouir encore un peu de l'objet aimé, et l'on retarde autant que possible le moment douloureux de se quitter. Un peintre eût observé là sur des figures de moujiks, peu belles d'ailleurs, des expressions d'une simplicité pa-

thétique. Des mères, des femmes, dont le fils ou le mari s'en allait peut-être pour longtemps, rappelaient par leur naïve et profonde douleur les saintes femmes aux yeux rougis, à la bouche contractée de sanglots contenus, que les artistes du moyen âge placent sur le chemin de la croix. Nous avons vu en des pays divers bien des cours de Messageries, bien des jetées d'embarquement, bien des gares de départ; mais nous n'avons vu en aucun endroit des adieux si tendres et si désolés qu'en Russie.

L'installation d'un train de chemin de fer, dans une contrée où le thermomètre descend plus d'une fois par hiver jusqu'à trente ou trente-deux degrés Réaumur au-dessous de zéro, ne doit pas ressembler à celle dont les climats tempérés se contentent. L'eau chaude des manchons de fer-blanc, qu'on emploie chez nous, serait bientôt gelée sous les pieds des voyageurs, qui auraient pour chaufferette un bloc de glace. L'air passant à travers les jointures des portières et des vitres introduirait coryzas, fluxions de poitrine et rhumatismes. Plusieurs wagons, soudés ensemble et communiquant par des portes qui s'ouvrent et se ferment au gré des voyageurs, forment une espèce d'appartement précédé d'une antichambre avec

water-closet et cabinet de toilette, où s'entassent les menus bagages; cette antichambre donne sur une plate-forme entourée d'une balustrade, où l'on accède par un escalier, plus commode, à coup sûr, que les marchepieds de nos wagons.

Des poêles bourrés de bois chauffent le compartiment et en maintiennent la température à quinze ou seize degrés. Aux joints des fenêtres, des bourrelets de feutre empêchent toute intromission d'air froid et concentrent la chaleur interne. Vous voyez donc qu'un voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou, au mois de janvier, par une climature dont l'énonciation seule donnerait le frisson à un Parisien et lui ferait claquer les dents, n'a rien de bien arctiquement glacial. On souffrirait certes davantage pour accomplir à la même époque le trajet de Burgos à Valladolid.

Autour du premier wagon régnait un large divan à l'usage des dormeurs et des gens qui ne craignent pas de se croiser les jambes à l'orientale. Nous préférâmes le divan aux fauteuils élastiques garnis d'oreillettes capitonnées de la seconde pièce, et nous nous installâmes confortablement dans une encoignure. Il nous semblait, ainsi casé, habiter une maison à roulettes, et non subir les

gênes d'une voiture. Nous pouvions nous lever, marcher, passer d'une pièce à une autre avec cette dose de libre arbitre que possède un passager de paquebot, et dont est privé le malheureux encastré dans la diligence, la chaise de poste ou le wagon tel qu'on le fabrique encore en France.

Notre place retenue et marquée par un sac de nuit, comme on ne partait pas encore et que nous nous promenions près du railway, la forme singulière du tuyau de la locomotive attira nos regards. Il est coiffé d'un vaste entonnoir qui le fait ressembler à ces cheminées vénitiennes au chaperon évasé, se profilant d'une manière si pittoresque au-dessus des murs roses des vues de Canaletto.

Les locomotives russes ne se chauffent pas, comme les nôtres et celles des pays occidentaux, avec du charbon de terre, mais bien avec du bois. Des bûches de bouleau ou de sapin s'empilent symétriquement sur le tender et se renouvellent aux stations garnies de chantiers. Ce qui fait dire aux vieux paysans que, du train dont on y va, il faudra bientôt dans la sainte Russie arracher les rondins des isbas pour alimenter les poêles; mais avant que les forêts soient abattues, du moins celles qui ne sont pas trop distantes des lignes

ferrées, les sondages des ingénieurs auront découvert quelque banc d'anthracite ou de houille. Ce sol vierge doit cacher d'inépuisables richesses.

Enfin nous voilà parti. Nous laissons à notre droite, sur l'ancienne route de terre, l'arc de triomphe de Moscou d'une fière et grandiose silhouette, et nous voyons fuir les dernières maisons de la ville de plus en plus disséminées, avec leurs clôtures de planches, leurs murailles de bois peintes à la vieille mode russe et leurs toits verts glacés de neige; car, à mesure qu'on s'éloigne du centre, les constructions qui, dans les beaux quartiers, affectent le style de Berlin, de Londres ou de Paris, reprennent le caractère national. Saint-Pétersbourg commence à disparaître; mais la coupole d'or de Saint-Isaac, la flèche de l'amirauté, les pyramidions de l'église des Chevaliers-Gardes, les dômes d'azur étoilé et les clochers d'étain à forme bulbeuse étincellent encore à l'horizon, et font l'effet d'une couronne byzantine posée sur un coussin de brocart d'argent. Les maisons des hommes semblent rentrer en terre; les maisons de Dieu s'élancer vers le ciel.

Pendant que nous regardions, sur la vitre de la portière se dessinait, par suite du contraste de

l'air froid du dehors avec l'air chaud du dedans, de légères arborisations couleur de vif-argent, qui bientôt croisent leurs rameaux, s'étalent en larges feuilles, forment une forêt magique et étament si bien le carreau que la vue du paysage est totalement interceptée. Certes, rien n'est plus joli que ces ramages, ces arabesques et ces filigranes de glace si délicatement contournés par le doigt de l'Hiver. C'est une des poésies du Nord, et l'imagination peut y découvrir des mirages hyperboréens. Pourtant, quand on les a contemplés une heure, on s'impatiente contre ce voile aux broderies blanches qui vous empêche également d'être vu et de voir. La curiosité s'irrite de sentir passer derrière cettre vitre dépolie tout un monde d'aspects inconnus qui ne se représenteront peut-être plus jamais à vos yeux. En France, nous eussions sans façon baissé le carreau; mais en Russie c'eût été une imprudence peut-être mortelle : le froid, qui guette toujours sa proie, eût allongé dans le wagon sa monstrueuse patte d'ours polaire et nous eût souffleté de sa griffe. En plein air, on peut lutter avec lui, comme avec un ennemi farouche, mais, après tout, loyal et généreux dans sa rudesse; mais ne le laissez pas pénétrer chez vous : ne lui entr'ouvrez ni la porte

ni la fenêtre; car alors il engage contre la chaleur un combat à outrance; il la crible de ses flèches glacées, et si vous en recevez une dans le flanc, vous aurez bien de la peine à en guérir.

Il fallait cependant prendre un parti, car il eût été triste d'être transporté de Saint-Pétersbourg à Moscou dans une boîte où se découpait un carré d'une blancheur laiteuse, ne permettant de rien deviner au dehors. Nous ne sommes pas, Dieu merci, du tempérament de cet Anglais qui se fit conduire de Londres à Constantinople un bandeau sur les yeux, qu'on ne lui enleva qu'à l'entrée de la Corne d'or, pour jouir brusquement et sans transition affaiblissante de ce splendide panorama sans rival au monde. Donc, enfonçant notre bonnet fourré jusqu'au sourcil, redressant le collet de notre pelisse et la serrant autour de nous, remontant nos bottes à mi-cuisse, enfonçant nos mains dans des gants dont le pouce seul était articulé, — une vraie tenue de Samoïède, — nous nous dirigeâmes bravement vers la plateforme qui précédait l'antichambre du wagon. Un vétéran, en capote militaire, décoré de plusieurs médailles, s'y tenait surveillant la marche du convoi et ne paraissait nullement souffrir de la température. Une petite gratification d'un rouble-

argent, qu'il ne sollicita pas, mais qu'il ne refusa pas non plus, le fit obligeamment se tourner vers un autre point de l'horizon, tandis que nous allumions un excellent cigare pris chez Éliseïef et tiré d'une de ces boîtes à parois de verre, qui laissent voir la marchandise, sans qu'on ait besoin de rompre la bande timbrée par le fisc.

Nous fûmes bientôt forcé de jeter ce pur havane *de la Vuelta de Abajo*, car s'il brûlait par l'un de ses bouts, par l'autre il gelait. Une agglutination de glace le soudait à nos lèvres, dont une pellicule restait collée à la feuille de tabac toutes les fois que nous l'ôtions de notre bouche. Fumer en plein air, avec vingt degrés de froid, est une chose presque impossible, et il n'en coûte pas beaucoup de se conformer à l'ukase qui prohibe, dehors, la pipe et le cigare. Le spectacle déroulé devant nos yeux présentait d'ailleurs assez d'intérêt pour nous dédommager de cette petite privation.

Autant que la vue pouvait s'étendre, la neige couvrait la terre de sa froide draperie, laissant deviner à travers ses plis blancs la forme vague des objets, à peu près comme un suaire le cadavre qu'il dérobe aux regards. Il n'y avait plus ni routes, ni sentiers, ni rivières, ni démarcations d'aucune sorte. Rien que des reliefs et des dé-

pressions peu sensibles dans la blancheur générale. Le lit des cours d'eau gelés ne se distinguait plus que par une espèce de vallée traçant des sinuosités à travers la neige, et souvent comblée par elle. De loin en loin des bouquets de bouleaux roussâtres, à moitié ensevelis, émergeaient et montraient leurs têtes chauves. Quelques cabanes bâties en rondins, et chargées de frimats, lançaient leur fumée et faisaient tache sur la pâleur de ce morne drap. Le long du chemin de fer se dessinaient des lignes de broussailles plantées sur plusieurs rangs, et destinées à arrêter dans sa course horizontale la poussière blanche et glacée que transporte, avec une impétuosité effroyable, le chasse-neige, ce khamsin du pôle. On ne saurait imaginer la grandeur étrange et triste de cet immense paysage blanc, offrant l'aspect que présente au télescope la lune vue en son plein. Il semble qu'on soit dans une planète morte et saisie à jamais par le froid éternel. L'imagination se refuse à croire que ce prodigieux entassement de neige se fondra, s'évaporera ou se rendra à la mer avec les flots grossis des fleuves, et qu'un jour de printemps rendra vertes et fleuries ces plaines décolorées. Le ciel bas, couvert, d'un gris uniforme, que la blancheur de la terre faisait paraî-

tre jaune, ajoutait à la mélancolie du paysage. Un silence profond que troublait seul le grondement du train sur les rails régnait dans la solitude de la campagne, car la neige amortit tous les sons avec son tapis d'hermine. On n'apercevait personne à travers l'étendue déserte; aucune trace d'homme ni d'animal. L'homme se tenait blotti entre les bûches de son isba, l'animal au fond de sa tanière. Seulement, aux approches des stations, débouchaient de quelque pli de neige des traîneaux et des kibitkas au galop de petits chevaux échevelés courant à travers champs sans souci des routes effacées, et venant de quelque village inaperçu à la rencontre des voyageurs. Il y avait dans notre compartiment de jeunes seigneurs allant à la chasse, et vêtus pour la circonstance de belles touloupes toutes neuves d'un ton saumon clair, et relevées de piqûres formant de gracieuses arabesques. La touloupe est une sorte de cafetan en peau de mouton dont le poil se porte en dedans comme toutes les fourrures, dans les pays vraiment froids. Un bouton la rattache à l'épaule, une ceinture de cuir à plaques de métal la serre à la taille. Ajoutez à cela un bonnet d'astrakan, des bottes de feutre blanc, un couteau de chasse au ceinturon, et vous aurez un

costume d'une élégance toute asiatique; quoique ce soit le vêtement des moujiks, les *barines* n'hésitent pas à le prendre en ces circonstances, car il n'en est pas de plus commode et de mieux adapté au climat. D'ailleurs, la différence entre cette touloupe propre, souple, chamoisée comme une peau de gant, et la touloupe souillée, graisseuse, miroitée du moujik, est assez grande pour que la confusion ne soit pas possible. Ces bois de bouleaux et de sapins qu'on aperçoit à l'horizon, où ils tracent des lignes brunes, ont pour hôtes des loups, des ours, et parfois, dit-on, des élans, fauve et farouche gibier du Nord, dont la chasse n'est pas sans danger, et qui demande des Nemrods agiles, robustes et courageux.

Une troïka, traîneau attelé de trois chevaux superbes, attendait nos jeunes seigneurs à l'une des stations, et nous les vîmes s'enfoncer dans l'intérieur des terres avec une rapidité qui n'avait rien à envier à celle de la locomotive, par une route disparue sous la neige, mais indiquée de distance en distance au moyen de perches servant de jalons. Au train dont ils allaient, nous les eûmes bientôt perdus de vue. Ils devaient retrouver, à un château dont le nom nous échappe, des compagnons de chasse, et se promettaient bien d'être

plus heureux que ces benêts des fables de La Fontaine, qui vendent la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Ils comptaient tuer l'ours et garder sa peau pour en faire un de ces tapis de pied à bordure écarlate et à tête rembourrée, où ne manquent jamais de trébucher les voyageurs novices dans les salons de Saint-Pétersbourg. A leur air tranquillement délibéré, nous ne doutons pas de leurs prouesses cynégétiques.

Nous ne mentionnons pas station par station les localités que longe le chemin de fer : cela n'apprendrait pas grand'chose à nos lecteurs quand nous leur dirions que le train s'arrête à telle ou telle localité dont le nom n'éveillerait chez eux aucune idée ni aucun souvenir, d'autant plus que ces villes ou bourgs de peu d'importance pour la plupart sont parfois assez éloignés du chemin de fer et ne se trahissent que par les bulbes vertes et les coupoles de cuivre de leurs églises. Car le railway de Saint-Pétersbourg à Moscou suit inflexiblement la ligne droite et ne se dérange sous aucun prétexte; il ne fait pas l'honneur d'une courbe ou d'un coude à Tver, la ville la plus considérable qu'il rencontre dans son parcours, et d'où partent les bateaux à vapeur du Volga; il passe fièrement à quelque distance, et il faut re-

joindre Tver en traîneau ou en drojky, suivant la saison.

Les stations bâties sur un plan uniforme sont magnifiques. Leur architecture mélange agréablement pour l'œil les tons rouges de la brique et les tons blancs de la pierre. Mais qui en a vu une les a vues toutes; décrivons celle où l'on s'arrêta pour dîner. Cette station offre cette particularité d'être placée non sur le bord du chemin, mais au milieu, comme l'église de Marylebone, dans le Strand. Le railway l'entoure de ses rubans de fer, et c'est à ce point que se rencontrent, en s'évitant, les trains partis de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Les deux convois versent sur le trottoir de gauche et de droite leurs voyageurs, qui s'assoient à la même table. Le train de Moscou amène des gens venus d'Archangel, de Tobolsk, de Kiatka, d'Iakoust, des bords du fleuve Amour, des rives de la mer Caspienne, de Kasan, de Tiflis, du Caucase, de Crimée, du fond de toutes les Russies européennes et asiatiques, qui, en passant, serrent la main à leurs connaissances occidentales apportées par le train de Saint-Pétersbourg. C'est une agape cosmopolite où se parlent plus d'idiomes qu'à la tour de Babel. De larges baies en arcades à doubles fenêtres se faisant face

éclairaient la salle où la table était mise et où régnait une douce température de serre qui permettait à des lataniers, à des tulipiers, et autres plantes des régions tropicales, d'épanouir leurs larges feuilles soyeuses. Ce luxe de plantes rares et qu'on ne s'attend pas à trouver sous un climat si âpre est presque général en Russie. Il donne un air de fête aux intérieurs, repose les yeux de l'éclat étincelant de la neige, et maintient la tradition de la verdure. La table était splendidement servie, couverte d'argenterie et de cristaux, hérissée de bouteilles de toutes formes et de toutes provenances. Les longues quilles de vin du Rhin dépassaient de la tête les bouteilles de vin de Bordeaux au long bouchon, coiffées de capsules métalliques, les bouteilles de vin de Champagne au casque en papier de plomb; il y avait là tous les grands crus, les châteaux d'Yquem, les hauts Barsac, les châteaux Laffitte, les Gruau-Larose, la veuve Clicquot, le Rœderer, le Moët, les Sternberg-Cabinet, et aussi toutes les marques célèbres de bières anglaises; un assortiment complet de boissons illustres chamarré d'étiquettes dorées, aux couleurs vives, aux dessins engageants, aux blasons authentiques. C'est en Russie que se boivent les meilleurs vins de France; et le plus pur jus de

nos récoltes, la mère-goutte de nos cuvées passe par ces gosiers septentrionaux qui ne regardent pas au prix de ce qu'ils avalent. Excepté une soupe au *chtchi*, la cuisine, il n'est pas besoin de le dire, était française et nous gardons souvenir d'un certain chaud-froid de gélinottes que n'eût pas désavoué Robert, ce grand officier de bouche dont Carême disait : « Il est sublime dans le chaud-froid ! » Des garçons en habit noir, cravate blanche et gants blancs, circulaient autour de la table et servaient avec un empressement sans bruit.

Notre appétit satisfait, pendant que les voyageurs vidaient des verres de toutes formes, nous regardâmes les deux salons situés aux extrémités de la salle et réservés aux personnages illustres, les élégantes petites boutiques où étaient exposés des sachets, des bottes et des pantoufles de Toula en maroquin brodé d'or et d'argent, des tapis circassiens brodés en soie sur fond écarlate, des ceintures tressées de fils d'or, des étuis contenant des couverts en platine niellé d'or d'un goût charmant, des modèles de la cloche fendue du Kremlin, des croix russes en bois, sculptées avec une patience toute chinoise, et historiées d'un nombre infini de personnages microscopiques, mille riens amusants faits pour tenter le touriste et alléger

son viatique de quelques roubles, s'il n'a pas, comme nous, la force de résister à la concupiscence des yeux et de se contenter du simple aspect. Cependant il est bien difficile, en songeant aux amis absents, de ne pas s'encombrer de ces jolies bagatelles qui marquent au retour qu'on n'a pas oublié, et l'on finit toujours par succomber.

Le repas avait réuni dans la même salle les hôtes séparés des wagons, et nous fîmes cette remarque qu'en voyage comme en ville les femmes paraissaient moins sensibles au froid que les hommes. La plupart se contentent de la pelisse de satin doublée de fourrures; elles ne s'enfouissent pas la tête dans des collets remontés et ne se chargent pas d'un tas de vêtements superposés. Sans doute la coquetterie y est pour quelque chose; à quoi sert d'avoir une taille fine, un petit pied, et de ressembler à un paquet? Une jolie Sibérienne attirait tous les regards par une élégance que le voyage n'avait dérangée en rien. On eût dit qu'elle descendait de voiture pour entrer à l'Opéra. Deux Tsiganes mises avec une richesse bizarre nous frappèrent par l'étrangeté de leur type, que rendait plus singulier encore leur parure à demi-civilisée. Elles riaient aux propos galants

de jeunes seigneurs en montrant des dents d'une blancheur féroce enchâssées dans ces gencives brunes caractéristiques de la race Bohême.

En sortant de cette tiédeur, malgré la pelisse que nous avions réendossée, le froid, aux approches de la nuit, nous sembla plus piquant. En effet, le thermomètre s'était abaissé de quelques degrés. La neige avait pris une plus grande intensité de blancheur et craquait sous le pied comme du verre pilé. Des paillettes diamantées flottaient en l'air et retombaient sur le sol. Il eût été imprudent de reprendre notre poste à la balustrade du wagon. Nous aurions pu y compromettre l'avenir de notre nez. D'ailleurs le paysage continuait toujours le même. Les plaines blanches succédaient aux plaines blanches, car il faut en Russie parcourir d'immenses espaces pour que l'horizon change d'aspect.

Le vétéran à la poitrine plastronnée de médailles remplit le poêle de bûches et la température du wagon qui s'était un peu refroidie remonta bien vite; il y régnait une douce tiédeur, et sans le mouvement de lacet imprimé par la traction de la locomotive on aurait pu se croire dans sa chambre. Les wagons de classe inférieure, installés avec moins de confort et de luxe, sont chauffés de la

même manière. En Russie, la chaleur est dispensée à tout le monde. Les seigneurs et les paysans sont égaux devant le thermomètre. Le palais et la cabane marquent un degré identique. C'est une question de vie ou de mort.

Couché sur le divan, la tête appuyée à notre sac de nuit, couvert de notre pelisse, nous ne tardâmes pas à nous endormir, dans un parfait bien-être et bercé par la trépidation régulière de la machine. Quand nous nous réveillâmes, il était une heure du matin et la fantaisie nous prit d'aller quelques instants contempler l'attitude nocturne de la nature septentrionale. La nuit d'hiver est longue et profonde sous ces latitudes, mais aucune obscurité ne peut éteindre tout à fait la blancheur de la neige. Sous le ciel le plus sombre on distingue sa pâleur livide étalée comme un drap mortuaire sous une voûte de caveau. Il s'en dégage de vagues lueurs, de bleuâtres phosphorescences. Elle trahit les objets disparus par la touche qu'elle accroche à leurs reliefs et les dessine comme au crayon blanc sur le fond noir de l'ombre. Ce paysage blafard, dont les lignes changeaient d'axe et se repliaient rapidement derrière le train, avait l'aspect le plus étrange. Un moment la lune, perçant la couche épaisse des nuages, al-

longea son froid rayon sur la plaine glacée dont les parties éclairées prirent l'éclat de l'argent, tandis que les autres s'azurèrent d'ombres bleues, prouvant la vérité de l'observation de Gœthe sur les ombres de la neige, dans sa théorie des couleurs. On ne saurait imaginer la mélancolie de cet immense horizon pâle qui paraissait refléter la lune et lui renvoyer la lumière qu'il en recevait. Il se reformait autour du wagon, toujours le même comme la mer, et cependant la locomotive fuyait à toute vitesse, lançant par son tuyau de crépitantes gerbes d'étincelles rouges; mais il semblait à la vue découragée qu'on ne dût jamais sortir de ce cercle blanc. Le froid, augmenté du déplacement de l'air, devenait intense et nous pénétrait jusqu'aux os, malgré la moelleuse épaisseur de nos fourrures; notre haleine se cristallisait à nos moustaches et nous faisait comme un bâillon de glace; les cils de nos yeux se prenaient et nous sentions, quoique nous fussions debout, le sommeil nous envahir invinciblement : il était temps de rentrer. Quand il ne fait pas de vent, le froid le plus rigoureux est supportable, mais le moindre souffle aiguise ses flèches et affile le tranchant de sa hache d'acier. Ordinairement, par ces basses températures où le mercure se fige, il n'y a pas un soupir de

brise et l'on pourrait traverser la Sibérie une bougie allumée à la main sans que la flamme oscillât; mais au plus léger courant d'air on gèle, fût-on empaqueté dans la dépouille des hôtes les mieux fourrés du pôle.

Ce fut pour nous une sensation des plus agréables de retrouver la bénigne atmosphère de notre compartiment et de nous blottir en notre coin, où nous dormîmes jusqu'au petit jour avec ce sentiment particulier de plaisir qu'éprouve l'homme abrité contre les rigueurs de la saison écrites sur les vitres en lettres de glace. Le Matin gris, comme dit Shakspeare, car l'Aurore aux doigts de rose d'Homère aurait des engelures sous une pareille latitude, commençait, enveloppé de sa pelisse, à marcher sur la neige avec ses bottes de feutre blanc. On approchait de Moscou dont on discernait déjà, de la plate-forme du wagon, la couronne dentelée sur les premières clartés du jour.

Il y a quelques années encore, aux yeux d'un Parisien, Moscou apparaissait vaguement, au fond d'un reculement prodigieux, comme dans une sorte d'aurore boréale emplissant tout le ciel, aux lueurs de l'incendie allumé par Rostopchine, dessinant son diadème byzantin, hérissé de tours et de clochers bizarres, sur un flamboyement

d'éclairs et de fumée. — C'était une ville fabuleusement splendide et chimériquement lointaine, une tiare de pierreries posée dans un désert de neige et dont les revenus de 1812 parlaient avec une sorte de stupeur; car, pour eux, la ville s'était changée en volcan. En effet, avant l'invention des bateaux à vapeur et des chemins de fer, ce n'était pas une médiocre entreprise que d'aller à Moscou. C'était plus difficile encore que d'aller à Corinthe, dont le voyage, cependant, n'est pas permis à tout le monde, s'il faut en croire le proverbe.

Tout enfant, Moscou préoccupait notre imagination et nous restions souvent en extase, sur le quai Voltaire, devant la vitrine d'un marchand de gravures où étaient exposées de grandes vues panoramiques de Moscou à l'aqua-tinte, coloriées d'après les procédés de Demarne ou de Debucourt, comme on en faisait beaucoup alors. Ces clochers à forme d'oignon, ces coupoles surmontées de croix à chaînettes, ces maisons peintes, ces personnages à large barbe et à chapeaux évasés, ces femmes coiffées du pivoïnik et portant la tunique courte à ceinture sous les bras, nous semblaient appartenir au monde de la lune, et l'idée d'y faire jamais un voyage ne se présentait pas à notre esprit; d'ailleurs, puisque Moscou était brûlé, quel intérêt

pouvait offrir ce monceau de cendres ? — Il nous fallut longtemps pour admettre que la ville avait été reconstruite et que tous les vieux monuments ne s'étaient pas abîmés dans les flammes. Eh bien, dans moins d'une demi-heure, nous allions juger si les aqua-tintes du quai Voltaire étaient inexactes ou fidèles !

Au débarcadère était ameuté tout un peuple d'isvoschiks offrant leurs traîneaux aux voyageurs, et cherchant à décider leur préférence. Nous en choisîmes deux. Nous montâmes dans l'un avec notre compagnon et l'autre fut chargé de nos malles. Selon la coutume des cochers russes qui n'attendent jamais qu'on leur désigne l'endroit où l'on va, nos conducteurs firent prendre à leurs bêtes un galop préalable et se lancèrent dans une direction quelconque. Ils ne manquent jamais à cette espèce de fantasia.

La neige était tombée en bien plus grande abondance à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg, et la piste des traîneaux, dont les bords avaient été soigneusement relevés à la pelle, dépassait le niveau des trottoirs dégagés de plus de cinquante centimètres. Sur cette couche épaisse et miroitée par les patins des traîneaux nos frêles équipages volaient comme le vent, et les pieds des chevaux envoyaient,

dru comme grêle, des parcelles glacées contre le cuir du para-neige. La rue que nous suivions était bordée d'étuves publiques, de bains de vapeur, car le bain d'eau est peu pratiqué en Russie. Si le peuple a l'air sale, cette malpropreté n'est qu'apparente et tient aux vêtements d'hiver coûteux à renouveler; mais il n'y a pas à Paris de petite maîtresse pétrie au cold-cream, à la poudre de riz et au lait virginal, qui ait le corps plus net qu'un moujik sortant de l'étuve. Les plus pauvres y vont une fois au moins par semaine. Ces bains pris en commun, sans distinction de sexe, ne coûtent que quelques kopecks. Il est bien entendu qu'il existe pour les gens riches des établissements plus luxueux, où sont réunies toutes les recherches de l'art balnéatoire.

Après quelques instants d'une course insensée, nos cochers, jugeant la discrétion poussée assez loin, s'étaient retournés sur leur siége et nous avaient demandé où nous allions. Nous leur indiquâmes l'hôtel Chevrier, rue des Vieilles-Gazettes. Ils reprirent leur course vers un but désormais certain. Pendant la route, nous regardions avidement à droite et à gauche sans rien voir de bien caractéristique. Moscou s'est formé par zones concentriques; l'extérieure est la plus moderne et la

moins intéressante. Le Kremlin, qui était autrefois toute la ville, en représente le cœur et la moelle.

Au-dessus de maisons qui ne différaient pas beaucoup de celles de Saint-Pétersbourg, s'arrondissaient parfois des coupoles d'azur étoilées d'or, ou des clochers bulbeux revêtus d'étain; une église d'architecture rococo dressait sa façade coloriée d'un rouge vif et bizarrement rehaussée de neige à toutes les saillies; d'autres fois l'œil était surpris par une chapelle peinte en bleu Marie-Louise, que l'hiver avait, çà et là, glacée d'argent. La question de l'architecture polychrome, si vivement débattue encore parmi nous, est depuis longtemps tranchée en Russie; on y dore, on y argente, on y peint de toutes couleurs les édifices sans le moindre souci du bon goût et de la sobriété, comme l'entendent les pseudo-classiques, car il est certain que les Grecs donnaient des teintes variées à leurs monuments et même à leurs statues. Rien de plus amusant que cette riche palette appliquée à l'architecture condamnée dans l'Occident aux gris blafards, aux jaunes neutres et aux blancs sales.

Les enseignes des magasins faisaient ressortir, comme des ornements d'or, ces belles lettres de l'alphabet russe qui ont des attitudes grecques et

pourraient s'employer dans des frises décoratives, à l'exemple des caractères cufiques. La traduction en était faite, à l'usage des illettrés ou des étrangers, par la représentation naïve des objets que renfermait la boutique.

Nous arrivâmes bientôt à l'hôtel dont la grande cour pavée en bois montrait sous des hangars la carrosserie la plus variée; traîneaux, troïkas, tarentasses, drojkys, kibitkas, chaises de poste, berlines, landaux, chars-à-bancs, voitures d'été et d'hiver, car en Russie personne ne marche, et si l'on envoie chercher des cigares par un domestique, il prend un traîneau pour faire les cent pas qui séparent la maison du débit de tabac. On nous donna des chambres ornées de glaces, tapissées de papiers à grands ramages et garnies de meubles somptueux, à l'instar des grands hôtels de Paris. Pas le plus petit vestige de couleur locale, mais en revanche tout l'outillage du confort moderne. Quelque romantique qu'on soit, on s'y résigne facilement, tant la civilisation a de prise sur les caractères les plus rebelles à ses mollesses; il n'y avait de russe que le grand canapé de cuir vert sur lequel il est si doux de dormir roulé dans sa pelisse.

Nos lourds vêtements de voyage pendus au ves-

tiaire et nos ablutions faites, avant de nous lancer par la ville, nous pensâmes qu'il serait bon de déjeuner pour n'être pas distrait dans nos admirations par des tiraillements d'estomac et forcé de revenir à l'hôtel, du fond de quelque quartier fantastiquement éloigné. Le repas nous fut servi au milieu d'une salle vitrée, arrangée en jardin d'hiver et encombrée de plantes exotiques. Manger à Moscou un beefsteack aux pommes de terre soufflées, dans une forêt vierge en miniature, est une sensation assez bizarre. Le garçon qui attendait nos ordres, debout à quelques pas de la table, quoique portant un habit noir et une cravate blanche, avait un teint jaune, des pommettes saillantes, un petit nez écrasé qui dénonçaient son origine mongole et disaient qu'il ne devait pas être né bien loin des frontières de la Chine, malgré son air de garçon du café Anglais.

Comme on ne peut pas observer à son aise les détails d'une ville, emporté par un traîneau qui file comme l'éclair, au risque de passer pour un seigneur médiocre et de nous attirer le mépris des moujiks, nous résolûmes de faire notre première excursion à pied, chaussé de fortes galoches fourrées destinées à séparer la semelle de nos bottes

du trottoir glacial, et bientôt nous arrivâmes au Kitaï-Gorod, qui est le quartier des affaires, sur la Krasnaïa, la place rouge ou plutôt la belle place, car en russe les mots rouge et beau sont synonymes. Un des côtés de cette place est occupé par la longue façade du Gostinoi-Dvor, immense bazar coupé de rues vitrées comme nos passages, et qui ne contient pas moins de six mille boutiques. Le mur d'enceinte du Kremlin ou Kreml s'élève à l'autre bout avec ses portes percées dans des tours à toits aigus et laissant voir par-dessus ses créneaux les coupoles, les clochers et les flèches des églises ou couvents qu'il renferme. A l'autre coin, étrange comme l'architecture du rêve, se dresse chimériquement l'impossible église de Vassili-Blagennoi, qui fait douter la raison du témoignage des yeux. On la voit avec toute l'apparence de la réalité, et l'on se demande si ce n'est pas un mirage fantastique, un édifice de nuées bizarrement coloré par le soleil et que le tremblement de l'air va déformer ou faire évanouir. C'est sans aucun doute le monument le plus original du monde, il ne rappelle rien de ce qu'on a vu et ne se rattache à aucun style : on dirait un gigantesque madrépore, une cristallisation colossale, une grotte à stalactites retournée. Mais ne cherchons pas de

comparaisons pour donner l'idée d'une chose qui n'a ni prototype, ni similaire. Essayons plutôt de décrire Vassili-Blagennoi, si toutefois il existe un vocabulaire pour parler de ce qui n'a pas été prévu.

Il y a sur Vassili-Blagennoi une légende qui probablement n'est pas vraie, mais qui n'en exprime pas moins avec force et poésie le sentiment de stupeur admirative que dut produire, à l'époque demi-barbare où il s'éleva, cet édifice si singulier, si en dehors de toutes les traditions architecturales. Ivan le Terrible fit bâtir cette cathédrale en actions de grâces de la prise de Kasan, et lorsqu'elle fut achevée il la trouva tellement belle, admirable et surprenante, qu'il ordonna de crever les yeux à l'architecte — un Italien, dit-on — pour que désormais il ne pût en édifier ailleurs de pareilles. Selon une autre version de la même légende, le tzar demanda à l'auteur de l'église s'il ne pourrait pas en élever une plus belle encore, et sur sa réponse affirmative il lui fit couper la tête pour que Vassili-Blagennoi restât un monument sans rival. On ne saurait imaginer une cruauté plus flatteuse dans sa jalousie, et cet Ivan le Terrible était au fond un vrai artiste, un dilettante passionné. Cette férocité, en matière d'art, nous déplaît moins que

l'indifférence. Toujours est-il que Vassili-Blagennoi n'a été tiré qu'à une épreuve.

Figurez-vous, sur une espèce de plate-forme qu'isolent des terrains en contre-bas, le plus bizarre, le plus incohérent, le plus prodigieux entassement de cabines, de logettes, d'escaliers projetés en dehors, de galeries à arcades, de retraits et de saillies inattendus, de porches sans symétrie, de chapelles juxtaposées, de fenêtres percées comme au hasard, de formes indescriptibles, relief des dispositions intérieures, comme si l'architecte, assis au centre de son œuvre, avait fait un édifice au *repoussé*. Du toit de cette église, qu'on pourrait prendre pour une pagode indoue, chinoise ou thibétaine, jaillit une forêt de clochers du goût le plus étrange et d'une fantaisie dont rien n'approche. Celui du milieu, le plus élevé et le plus massif, présente trois ou quatre étages jusqu'à la base de sa flèche. Ce sont d'abord des colonnettes et des bandeaux denticulés, puis des pilastres encadrant de longues fenêtres à meneaux, ensuite un papelonnage d'arcatures superposées, et sur les côtes de la flèche des crosses verruqueuses dentelant chaque arête, le tout terminé par un lanternon que surmonte une bulbe d'or renversée portant la croix russe sur sa pointe. Les

autres, de moindre dimension et de moindre hauteur, affectent des formes de minaret et leurs tourelles fantasquement ouvragées se terminent par les renflements bizarres de leurs coupoles à formes d'oignons. Les unes sont martelées à facettes, les autres côtelées, celles-ci taillées en pointe de diamant comme des ananas, celles-là rayées de stries en spirales, d'autres enfin imbriquées d'écailles, losangées, gaufrées en gâteau d'abeille, et toutes dressent à leur sommet la croix ornée de boules d'or.

Ce qui ajoute encore à l'effet fantastique de Vassili-Blagennoi, c'est qu'il est colorié de la base au faîte des tons les plus disparates qui cependant produisent un ensemble harmonieux et charmant pour l'œil. Le rouge, le bleu, le vert-pomme, le jaune y accusent tous les membres de l'architecture. Les colonnettes, les chapiteaux, les arcatures, les ornements sont peints de nuances diverses qui leur prêtent un puissant relief. Aux rares espaces planes on a simulé des divisions, des panneaux encadrant des pots de fleurs, des rosaces, des entrelacs, des chimères. L'enluminage a historié les dômes des clochetons de dessins pareils aux ramages des châles de l'Inde, et, ainsi posés sur le toit de l'église, ils ressemblent à des

kiosques de sultans. M. Hittorf, l'apôtre de l'architecture polychrome, verrait là l'éclatante confirmation de sa théorie.

Pour que rien ne manquât à la magie du spectacle, des parcelles de neige, retenues par les saillies des toits, des frises et des ornements, semaient de paillettes d'argent la robe diaprée de Vassili-Blagennoi et piquaient de mille points étincelants cette décoration merveilleuse.

Remettant à plus tard notre visite au Kremlin, nous entrâmes tout de suite dans l'église de Vassili-Blagennoi, dont la bizarrerie excitait au plus haut point notre curiosité, pour voir si le dedans tenait les promesses du dehors. Le même génie fantasque avait présidé à la distribution et à l'ornementation intérieures. Une première chapelle basse, où tremblotaient quelques lampes, ressemblait à une caverne d'or; des luisants soudains y jetaient leurs éclairs parmi des ombres fauves et découpaient comme des fantômes les raides images des saints grecs. Les mosaïques de saint Marc à Venise peuvent donner une idée approximative de cet effet d'une étonnante richesse. Au fond, l'iconostase se dressait comme une muraille d'or et de pierreries entre les fidèles et les arcanes du sanctuaire, dans une demi-obscurité traversée de

rayons. Vassili-Blagennoi n'offre pas comme les autres églises un vaisseau unique composé de plusieurs nefs communiquant entre elles et se coupant à certains points d'intersection d'après les lois du rite suivi dans le temple. Il est formé d'un faisceau d'églises ou de chapelles juxtaposées et indépendantes les unes des autres. Chaque clocher en contient une qui s'arrange comme elle peut dans ce moule. La voûte est la gaîne même de la flèche ou la bulbe de la coupole. On se croirait sous le casque démesuré de quelque géant circassien ou tartare. Ces calottes sont du reste merveilleusement peintes et dorées à l'intérieur. Il en est de même des murailles recouvertes de ces figures d'une barbarie hiératique voulue, dont les moines grecs du mont Athos ont conservé le patron de siècle en siècle et qui, en Russie, trompent plus d'une fois l'observateur inattentif sur l'âge d'un monument. C'est une sensation étrange que de se trouver dans ces mystérieux sanctuaires où les personnages connus du culte catholique, se mêlant aux saints particuliers du calendrier grec, semblent avec leur tournure archaïque, byzantine et contrainte, traduits gauchement dans l'or par la dévotion enfantine de quelque peuplade primitive. Ces images à l'air d'idoles qui vous re-

gardent à travers les découpures de vermeil des iconostases ou s'allongent symétriquement sur les parois dorées, ouvrant leurs grands yeux fixes, levant leur main brune aux doigts repliés d'une façon symbolique, produisent par leur aspect farouche, extra-humain, immuablement traditionnel, une impression religieuse que n'obtiendraient pas les œuvres d'un art plus avancé. Ces figures, dans le miroitement de l'or, sous les clartés vacillantes des lampes, prennent aisément une vie fantasmatique capable de frapper les imaginations naïves et d'inspirer, quand le jour baisse, une certaine horreur sacrée.

D'étroits corridors, des galeries aux arcades basses dont chaque coude touche les murs et qui vous forcent à baisser la tête, circulent autour de ces chapelles et permettent d'aller de l'une à l'autre. Rien de plus fantasque que ces passages; l'architecte semble avoir pris plaisir à brouiller leur écheveau. Vous montez, vous descendez, vous sortez de l'édifice, vous y rentrez, contournant sur une corniche la rondeur d'un clocher, marchant dans l'épaisseur d'un mur par des tortuosités semblables aux tubes capillaires des madrépores ou aux chemins que les scotyles tracent sous l'écorce du bois. Après tant de tours et de

détours la tête vous tourne, le vertige vous prend et l'on se croirait le mollusque d'un coquillage immense. Nous ne parlons pas des recoins mystérieux, des cœcums inexpliqués, des portes basses conduisant on ne sait où, des escaliers obscurs descendant vers les profondeurs, nous n'en finirions jamais sur cette architecture où l'on semble marcher dans un rêve.

Les jours d'hiver sont bien courts en Russie et déjà l'ombre du crépuscule commençait à faire briller d'un éclat plus vif les lampes brûlant devant les images des saints lorsque nous sortîmes de Vassili-Blagennoi, augurant bien, d'après cet échantillon, des richesses pittoresques de Moscou. Nous venions d'éprouver cette sensation si rare dont la recherche pousse le voyageur aux extrémités du monde; nous avions vu quelque chose qui n'existe pas ailleurs. Aussi, nous l'avouons, le groupe en bronze de Minine et Poyarsky, placé près du Gostinoi-Dvor et faisant face au Kremlin, nous toucha-t-il médiocrement comme œuvre d'art; cependant le statuaire auteur du groupe, M. Martoss, ne manque pas de talent. Mais, près de la fantaisie effrénée de Vassili-Blagennoi, son travail nous parut trop froid, trop correct, trop sagement académique. Minine était un bou-

cher de Nijni-Novgorod qui leva une armée pour chasser les Polonais devenus maîtres de Moscou, à la suite de l'usurpation de Boris-Godounof, et en remit le commandement au prince Poyarsky. A eux deux, l'homme du peuple et le grand seigneur délivrèrent des étrangers la ville sainte, et sur le piédestal orné de bas-reliefs de bronze on lit cette inscription : « Au bourgeois Minine et au prince Poyarsky la Russie reconnaissante, l'an 1818. »

En voyage nous avons pour règle, lorsque le temps ne nous presse pas d'une façon trop impérieuse, de nous arrêter sur une impression vive. Il est une minute où l'œil, saturé de formes et de couleurs, se refuse à l'absorption de nouveaux aspects. Plus rien n'y entre, comme en un vase trop plein. L'image antérieure y persiste et ne s'efface pas. En cet état on regarde, mais on ne voit plus. La rétine n'a pas eu le temps de se *sensibiliser* pour une nouvelle impression. C'était notre cas en sortant de Vassili-Blagennoi, et le Kremlin voulait un regard frais, un œil vierge. Aussi, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux clochetons extravagants de la cathédrale d'Ivan le Terrible, allions-nous appeler un traîneau pour retourner à notre hôtel, quand nous fûmes retenu sur la

Krasnaïa par un bruit singulier qui nous fit lever la tête vers le ciel.

Des corneilles et des corbeaux traversaient en croassant l'atmosphère grisâtre, qu'ils ponctuaient de leurs sombres virgules. Ils rentraient au Kremlin pour se coucher, mais ce n'était encore que l'avant-garde. Bientôt arrivèrent des bataillons plus épais. De tous les points de l'horizon accouraient des bandes paraissant obéir à l'ordre de chefs et suivre une marche stratégique. Les noirs essaims ne volaient pas tous à la même hauteur et filaient par zones superposées, obscurcissant véritablement l'air. Leur nombre augmentait de minute en minute. C'étaient des cris et des battements d'ailes à ne pas s'entendre, et toujours de nouvelles phalanges débouchaient au-dessus de notre tête, venant grossir le prodigieux conciliabule. Nous ne croyions pas qu'il existât autant de corbeaux et de corneilles dans le monde entier. Sans aucune exagération, il fallait les compter par centaines de mille; ce chiffre même nous semble modeste, et le mot par millions serait plus juste. Cela faisait penser à ces passages de ramiers dont parle Audubon, l'ornithologiste américain, qui couvrent le soleil, jettent ombre sur la terre comme les nuages, courbent les forêts

aur lesquelles ils s'abattent, et ne paraissent pas diminués par les immenses massacres qu'en font les chasseurs. L'innombrable armée ayant fait sa jonction tournoyait par-dessus la Krasnaïa, montant, descendant, décrivant des cercles et faisant le bruit d'une tempête. Enfin la trombe ailée parut prendre une résolution et chaque oiseau se dirigea vers son gîte nocturne. En un instant les clochers, les coupoles, les tours, les toits, les créneaux furent enveloppés de noirs tourbillons et de cris assourdissants. On se disputait les places à grands coups de bec. Le moindre trou, la plus étroite fissure pouvant offrir un abri était l'objet d'un siége acharné. Peu à peu le tumulte s'apaisa, chacun se casa tant bien que mal, on n'entendit plus un seul croassement, on ne vit plus un seul corbeau, et le ciel, tout à l'heure criblé de points noirs, reprit sa lividité crépusculaire. On se demande de quoi peuvent se nourrir ces myriades d'oiseaux sinistres qui dévoreraient en un repas tous les cadavres d'une déroute, surtout lorsque le sol est recouvert pendant six mois d'un épais linceul de neige ? Les immondices, les bêtes mortes et les charognes de la ville n'y doivent pas suffire. Peut-être se mangent-ils entre eux, comme les rats en temps de disette, mais alors

leur nombre ne serait pas si considérable et ils finiraient par disparaître. Ils semblent d'ailleurs pleins de vigueur, d'animation et de turbulence joyeuse. Leur mode d'alimentation n'en reste pas moins un mystère pour nous, et prouve que l'instinct de l'animal trouve dans la nature des ressources où la raison de l'homme n'en voit pas.

Notre compagnon qui avait regardé comme nous ce spectacle, mais sans étonnement, car ce n'était pas la première fois qu'il voyait « le coucher des corbeaux au Kremlin, » nous dit : « Puisque nous sommes sur la Krasnaïa, tout portés, à deux pas du plus célèbre restaurant russe de Moscou, ne retournons pas dîner à l'hôtel, où l'on nous servirait un repas prétentieusement français. Votre estomac de voyageur, dressé aux mets exotiques, est assez complaisant pour admettre la couleur locale en cuisine et pense que ce qui nourrit un homme peut en nourrir un autre. Entrons donc ici, nous mangerons du *chtchi*, du caviar, du cochon de lait, des sterlets du Volga, avec accompagnement d'agoursis et de sauce au raifort, le tout arrosé de kwas (il faut bien tout connaître) et de vin de Champagne frappé. Ce menu vous va-t-il ? »

Sur notre réponse affirmative, l'ami qui voulait

bien nous servir de guide nous conduisit au restaurant situé au bout du Gostinoi-Dvor, tout en face du Kremlin. Nous montâmes un escalier bien chauffé et nous entrâmes dans un vestibule qui ressemblait à un magasin de pelleteries; des garçons nous débarrassèrent en un clin d'œil de nos fourrures, qu'ils accrochèrent près des autres au porte-manteau. Les domestiques russes ne se trompent jamais en matière de pelisses et du premier coup vous posent la vôtre sur les épaules, sans numéro et sans aucun signe de reconnaissance. Dans la première pièce se trouvait une espèce de bar-room chargé de bouteilles de kummel, de vodka, de cognac et autres liqueurs, de caviar, de harengs, d'anchois, de bœuf fumé, de langues d'élans et de rennes, de fromages, de conserves au vinaigre, délicatesses qui servent à ouvrir l'appétit et se croquent sur le pouce avant le repas. Un de ces orgues de Crémone avec jeu de trompettes et batterie de tambour, que les Italiens promènent dans les rues, posés sur une petite voiture attelée d'un cheval, était adossé à la muraille, et sa manivelle tournée par un moujik faisait entendre nous ne savons plus quel air d'opéra à la mode. De nombreuses salles en enfilade, où flottait près du plafond la

fumée bleuâtre des cigares et des pipes, se succédaient sur une étendue telle qu'un second orgue de Crémone placé à l'autre bout pouvait, sans cacophonie, jouer un autre air que l'orgue de la première salle. On dînait entre Donizetti et Verdi.

Ce qui donnait à ce restaurant une physionomie caractéristique, c'est que le service, au lieu d'être fait par des Tartares travestis en garçons des Frères-Provençaux, était tout naïvement confié à des moujiks. On avait au moins la sensation d'être en Russie. Ces moujiks, jeunes et bien faits, la chevelure séparée par une raie médiane, la barbe soigneusement peignée, le col nu, portant la tunique d'été rose ou blanche, serrée à la taille, le pantalon bleu bouffant entré dans les bottes avec toute l'aisance d'un costume national, avaient une grande tournure et beaucoup d'élégance naturelle. La plupart étaient blonds, de ce blond noisette que la légende attribue aux cheveux de Jésus-Christ, et les traits de quelques-uns se distinguaient par cette régularité grecque qu'on trouve plus souvent en Russie chez les hommes que chez les femmes. Ainsi costumés, dans leur pose d'attente respectueuse, ils avaient l'air d'esclaves antiques au seuil d'un triclinium.

Après le dîner, nous fumâmes quelques pipes

de tabac russe d'une force extrême, et nous bûmes deux ou trois *verres* d'excellent thé de caravane (en Russie le thé ne se prend pas dans des tasses), tout en écoutant d'une oreille distraite les airs joués par les orgues de Crémone, à travers le bruissement vague des conversations, et très-satisfait d'avoir mangé de la couleur locale.

II

LE KREMLIN

On se figure volontiers le Kremlin noirci par le temps, enfumé de ce ton sombre qui chez nous revêt les vieux monuments et contribue à leur beauté en la rendant vénérable. Nous poussons cette idée jusqu'à donner avec de la suie mélangée d'eau une patine aux portions neuves des édifices pour leur ôter la crudité blanche de la pierre et les mettre en harmonie avec les constructions plus anciennes. Il faut être arrivé à une civilisation extrême pour comprendre ce sentiment et attacher du prix aux traces que les siècles ont laissées de leur passage sur l'épiderme des temples, des palais ou des forteresses. Comme les peuples encore naïfs, les Russes aiment ce qui est neuf ou du moins ce qui en a l'air, et ils croient

prouver leur respect pour un monument en renouvelant sa robe de peinture aussitôt qu'elle s'effrange ou s'éraille. Ce sont les plus grands badigeonneurs du monde. Il n'est pas jusqu'aux vieilles fresques dans le goût byzantin qui ornent les églises à l'intérieur et souvent à l'extérieur qu'ils ne repeignent lorsque les couleurs leur en semblent ternies ; en sorte que ces peintures, si solennellement antiques d'apparence et d'une barbarie si primitive, sont parfois refaites d'hier. Ce n'est pas un spectacle rare que de voir un barbouilleur juché sur un frêle échafaudage retoucher avec l'aplomb d'un moine du mont Athos quelque mère de Dieu, et remplir de teintes fraîches l'austère contour qui n'est lui-même qu'un *poncif* immuable. Il faut donc apporter une extrême prudence dans l'appréciation de ces peintures qui ont été anciennes, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais qui n'ont plus rien que de moderne, malgré leur raideur et leur sauvagerie hiératique.

Ce petit préambule n'a d'autre but que de préparer le lecteur à un aspect blanc et coloré, au lieu de l'aspect sombre, mélancolique et farouche qu'il rêvait dans ses idées occidentales.

Jadis le Kremlin, considéré de tout temps comme l'acropole, le lieu saint, le palladium et le cœur

même de la Russie, était entouré d'une palissade en forts madriers de chêne — la citadelle d'Athènes n'avait pas d'autre défense avant la première invasion des Perses. — Dmitri-Donskoi remplaça la palissade par des murs crénelés, que fit rebâtir le tzar Jean III à cause de leur état de vétusté et de délabrement. C'est la muraille de Jean III qui subsiste encore aujourd'hui, mais souvent restaurée et refaite en maint endroit. D'épaisses couches de crépi empêchent d'ailleurs de découvrir les blessures que le temps peut y avoir faites et les noires traces du grand incendie de 1812, qui du reste ne fit que lécher de ses langues de flamme l'enceinte extérieure. Le Kremlin a quelques rapports avec l'Alhambra. Comme la forteresse moresque, il occupe le plateau d'une colline qu'il enveloppe de sa muraille flanquée de tours : il contient des demeures royales, des églises, des places, et, parmi les anciens édifices, un palais moderne qui s'y encastre aussi regrettablement que le palais de Charles-Quint parmi la délicate architecture arabe qu'il écrase de sa masse. La tour d'Ivan-Veliki n'est pas sans quelque ressemblance avec la tour de la Vela; et du Kremlin, comme de l'Alhambra, on jouit d'une vue admirable, d'un panorama dont l'œil surpris

garde toujours l'éblouissement. Mais ne poussons pas plus loin ce rapprochement, de peur de le forcer en y appuyant trop.

Chose bizarre, le Kremlin vu du dehors a peut-être quelque chose de plus oriental que l'Alhambra lui-même avec ses massives tours rougeâtres dont rien ne trahit les magnificences intimes. Au-dessus de sa muraille à créneaux échancrés, entre les tours à toits ouvragés, semblent monter et descendre comme des bulles d'or étincelantes, des myriades de coupoles, de clochetons bulbeux aux reflets métalliques, aux brusques rehauts de lumière. La muraille, blanche comme une corbeille d'argent, enserre ce bouquet de fleurs dorées et l'on a la sensation d'avoir devant soi, en réalité, une de ces villes féeriques, telles qu'en bâtit prodiguement l'imagination des conteurs arabes, une cristallisation architecturale des *Mille et une Nuits*. Et quand l'hiver saupoudre de son mica diamanté ces édifices étranges comme le rêve, on se croirait vraiment transporté dans une autre planète, car rien de pareil n'a jamais frappé votre regard.

Nous entrâmes au Kremlin par la porte Spasskoi qui s'ouvre sur la Krasnaïa. Nulle entrée ne saurait être plus romantique. Elle est percée dans une énorme tour carrée que précède une sorte de

porche ou d'avant-corps. La tour a trois étages en retraite et se termine par une flèche portant sur des arcatures évidées à jour. L'aigle à double tête, tenant aux serres la boule du monde, surmonte la pointe aiguë de la flèche, qui est octogone comme l'étage qu'elle coiffe, côtelée à ses arêtes et dorée sur ses pans. Chaque face du second étage enchâsse un énorme cadran, de manière que la tour montre l'heure à chaque point de l'horizon. Ajoutez pour l'effet aux saillies de l'architecture quelques paillettes de neige posées comme des réveillons du gouache, et vous aurez une légère idée de l'aspect que présente cette maîtresse tour s'élançant en trois jets au-dessus de la muraille denticulée qu'elle interrompt.

La porte Spasskoi est l'objet, en Russie, d'une telle vénération à cause de quelque image ou de quelque légende miraculeuse sur lesquelles nous n'avons pu nous renseigner précisément, que nul n'y saurait passer la tête couverte, fût-ce l'autocrate lui-même. Une irrévérence à cet égard serait regardée comme sacrilége et deviendrait peut-être périlleuse. Aussi prévient-on les étrangers de la coutume. Il ne s'agit pas seulement de saluer les saintes images qui sont à l'entrée du porche et devant lesquelles brûlent des lampes perpé-

tuelles, mais bien de rester découvert jusqu'à ce qu'on soit hors de la voûte. Or ce n'est pas une chose agréable que de tenir à la main son bonnet de fourrure, par un froid de vingt-cinq degrés, dans un long couloir où s'engouffre un vent glacial. Mais il faut partout se conformer aux usages des peuples : ôter son bonnet sous la porte Spasskoi et ses bottes au seuil de la Solimanieh ou de Sainte-Sophie. Le vrai voyageur ne fait jamais d'objection, dût-il attraper le plus affreux coryza.

En débouchant de cette porte on se trouve sur l'Esplanade du Kremlin, au milieu du plus splendide entassement de palais, d'églises, de monastères, que l'imagination puisse rêver. Cela ne se rapporte à aucun style connu. Ce n'est pas grec, ce n'est pas byzantin, ce n'est pas gothique, ce n'est pas arabe, ce n'est pas chinois ; c'est russe, c'est moscovite. Jamais architecture plus libre, plus originale, plus insoucieuse des règles, plus romantique, en un mot, ne réalisa ses caprices avec une telle fantaisie. Parfois ses plans ressemblent à des hasards de cristallisation. Cependant les coupoles, les clochers à bulbe d'or sont la caractéristique de ce style qui semble ne reconnaître aucune loi et le font discerner à première vue.

En contre-bas de cette esplanade, où se grou-

pent les principaux édifices du Kremlin et qui forme le plateau de la colline, serpente, suivant les anfractuosités du terrain, le rempart doublé de son chemin de ronde et flanqué de tours d'une variété infinie, les unes rondes, les autres carrées, celles-ci sveltes comme des minarets, celles-là massives comme des bastions, avec des collerettes de machicoulis, des étages en retraite, des toits à pans coupés, des galeries à jour, des lanternons, des flèches, des écailles, des côtelures, toutes les manières imaginables de coiffer une tour. Les créneaux découpant profondément la muraille, entaillés à leur sommet d'un cran pareil à la coche d'une flèche, sont alternativement pleins ou percés d'une barbacane. Nous ignorons au point de vue stratégique la valeur de cette défense, mais, au point de vue de la poésie, elle satisfait pleinement l'imagination et donne l'idée d'une citadelle formidable.

Entre le rempart et le terre-plein, bordé d'une balustrade, s'étendent des jardins en ce moment saupoudrés de neige et s'élève une pittoresque et petite église à clochers bulbeux.

Au delà se déploie à perte de vue un immense et prodigieux panorama de Moscou, auquel la crête dentée en scie de la muraille forme un admirable

premier plan et un repoussoir pour les fuites d'horizon que l'art en l'inventant ne saurait mieux disposer.

La Moskwa, large à peu près comme la Seine et sinueuse comme elle, entoure d'un repli tout ce côté du Kremlin, et de l'esplanade on l'apercevait en abîme prise par la gelée, et ressemblant à du verre opaque, car on en avait balayé la neige à l'endroit que nous regardions pour tracer une piste aux trotteurs entraînés en vue de quelque course prochaine de traîneaux sur la glace.

Le revêtement du quai bordé d'hôtels et de maisons superbes d'architecture moderne forme comme un soubassement de lignes correctes au vaste océan de maisons et de toits qui s'étendent par derrière à l'infini, relevés par la perspective et la hauteur du point de vue.

Une belle gelée — mot qui ferait frissonner Méry d'horreur, car ce frileux poëte prétend que toute gelée est laide — ayant chassé du ciel le grand nuage uniforme d'un gris jaunâtre, tiré la veille comme un rideau sur l'horizon assombri, un azur assez vif teignait la toile circulaire du panorama, et la recrudescence du froid, cristallisant la neige, en ravivait la blancheur. Un pâle rayon de soleil, tel qu'il peut luire au mois de janvier à Moscou par

ces courtes journées d'hiver qui rappellent le voisinage du pôle, glissait obliquement sur la ville étalée en éventail autour du Kremlin, rasant les toits couverts de neige et en faisant par places scintiller les micas. Au-dessus de ces toits blancs, pareils aux flocons d'écume d'une tempête figée, jaillissaient comme des écueils ou des navires les masses plus hautes des monuments publics, des temples et des monastères. On dit que Moscou renferme plus de trois cents églises et couvents; nous ne savons si ce chiffre est exact ou purement hyperbolique, mais il paraît très-vraisemblable quand on regarde la ville du haut du Kremlin, qui lui-même renferme un grand nombre de cathédrales, de chapelles et d'édifices religieux.

On ne saurait rêver rien de plus beau, de plus riche, de plus splendide, de plus féerique, que ces coupoles surmontées de croix grecques, que ces clochetons en forme de bulbe, que ces flèches à six ou huit pans côtelées de nervures, évidées à jour, s'arrondissant, s'évasant, s'aiguisant, sur le tumulte immobile des toitures neigeuses. Les coupoles dorées prennent des reflets d'une transparence merveilleuse et la lumière au point saillant s'y concentre en une étoile qui brille comme une lampe. Les dômes d'argent ou d'étain semblent

coiffer des églises de la lune; plus loin ce sont des casques d'azur constellés d'or, des calottes faites en plaques de cuivre battu, imbriquées comme des écailles de dragon, ou bien encore des oignons renversés peints en vert et glacés de quelque paillon de neige; puis, à mesure que les plans se reculent, les détails disparaissent même à la lorgnette, et l'on ne distingue plus qu'un étincelant fouillis de dômes, de flèches, de tours, de campaniles de toutes les formes imaginables dessinant d'un trait d'ombre leur silhouette sur la teinte bleuâtre du lointain et en détachant leur saillie par une paillette d'or, d'argent, de cuivre, de saphir ou d'émeraude. Pour achever le tableau, figurez-vous, sur les tons froids et bleutés de la neige, quelques traînées de lumière faiblement pourprées, pâles roses du couchant polaire semées sur le tapis d'hermine de l'hiver russe.

Nous restions là, insensible au froid, absorbé dans une contemplation muette et comme dans une sorte de stupeur admirative.

Aucune ville ne donne cette impression de nouveauté absolue, pas même Venise, à laquelle Canaletto, Guardi, Bonington, Joyant, Wyld, Ziem et les photographies vous ont de longue main préparé. Moscou n'a pas été, jusqu'à ce jour, souvent

visité par les artistes, et ses aspects étranges n'ont guère été reproduits. Le rigoureux climat septentrional ajoute à la singularité du décor par les effets de neige, les colorations bizarres du ciel, la qualité de la lumière qui n'est pas la même que chez nous, et fait aux peintres russes une palette spéciale dont il est difficile de comprendre la justesse hors du pays.

Sur l'esplanade du Kremlin, le panorama de Moscou développé devant soi, on se sent vraiment ailleurs, et le Français le plus amoureux de Paris ne regrette pas le ruisseau de la rue du Bac.

Le Kremlin enferme dans son enceinte un grand nombre d'églises ou de cathédrales, comme les appellent les Russes. De même l'Acropole, sur son étroit plateau, réunissait un grand nombre de temples. Nous les visiterons les unes après les autres, mais nous nous arrêterons d'abord à la tour d'Ivan-Veliki, énorme clocher octogone à trois étages en retraite dont le dernier, à partir d'une zone d'ornements, s'arrondit en tourelle et se termine par une coupole renflée, dorée au feu, en or de ducats, et surmontée d'une croix grecque ayant pour base le croissant vaincu. A chaque étage, une arcature découpée sur chaque pan de la tour laisse voir les flancs d'airain d'une cloche.

Il y en a trente-trois, et parmi elles se trouve, dit-on, le fameux beffroi de Novgorod, dont le tintement appelait le peuple aux tumultueuses délibérations de la place publique. L'une de ces cloches ne pèse pas moins de soixante mille kilogrammes, et le bourdon de Notre-Dame dont Quasimodo était si fier ne semblerait, à côté de ce monstre métallique, qu'une simple sonnette à servir la messe.

Il paraît d'ailleurs qu'on a, en Russie, la passion des cloches colossales, car, tout près de la tour d'Ivan-Veliki, l'œil étonné aperçoit sur un socle de granit une cloche si énorme qu'on la prendrait pour une tente de bronze, d'autant plus qu'une large fissure forme dans ses parois comme une espèce de porte par laquelle un homme entrerait aisément sans baisser la tête. Elle a été fondue par ordre de l'impératrice Anne, et dix mille pounds de métal (150,000 kilogrammes) furent jetés dans la fournaise. C'est M. de Montferrand, l'architecte français de Saint-Isaac, qui l'a relevée et sortie de la terre où elle était enfouie à moitié, soit par la violence de sa chute pendant qu'on l'élevait, soit à la suite d'un incendie ou d'un écroulement. Une telle masse a-t-elle jamais été suspendue? Le battant de fer a-t-il fait jaillir

la tempête sonore de cette monstrueuse capsule? L'histoire et la légende sont muettes sur ce point. Peut-être, comme quelques peuples anciens qui laissaient dans leurs camps abandonnés des lits de douze coudées pour faire croire qu'ils appartenaient à une race de géants, les Russes ont-ils voulu, par cette cloche en disproportion avec tout usage humain, donner à la postérité lointaine une idée gigantesque d'eux-mêmes, si après bien des siècles écoulés on la retrouvait dans quelque fouille.

Quoi qu'il en soit, cette cloche a de la beauté, comme toutes les choses en dehors des dimensions ordinaires. La grâce de l'énormité, grâce monstrueuse et farouche, mais réelle, ne lui fait pas défaut. Ses flancs s'évasent avec d'amples et puissantes courbures que cerclent de délicats ornements. Un globe surmonté de la croix la couronne; elle plaît à l'œil par la pureté de son galbe et la patine de son métal, et sa brèche même s'ouvre comme la gueule d'une caverne d'airain, mystérieuse et sombre. Au bas du socle, comme le battant décroché d'une porte, est posé le fragment de métal représentant le vide de la cassure.

Mais c'est assez parler cloches comme cela, entrons dans une des plus anciennes et des plus ca-

ractéristiques cathédrales du Kremlin, la première qui ait été bâtie en pierres, la cathédrale de l'Assomption (Ouspenskossabor). Ce n'est pas, il est vrai, l'édifice primitif fondé par Jean Kalita, que nous avons devant les yeux. Il s'écroula après un siècle et demi d'existence, et ce fut Ivan III qui le fit rebâtir. La cathédrale actuelle date donc seulement du quinzième siècle, malgré ses airs byzantins et son aspect archaïque. On est surpris d'apprendre qu'elle est l'œuvre de Fioraventi, architecte bolonais, que les Russes nomment Aristotèle, peut-être à cause de son grand savoir. L'idée qui se présenterait naturellement serait celle d'un architecte grec appelé de Constantinople, la tête toute remplie encore de Sainte-Sophie et des types de l'architecture gréco-orientale. L'Assomption est presque carrée, et ses grands murs s'élèvent droits avec une fierté de jet surprenante. Quatre énormes piliers, gros comme des tours, puissants comme les colonnes du palais de Karnack, supportent la coupole centrale posée sur un toit plat, dans le style asiatique, et flanquée de quatre coupoles plus petites.

Cette disposition si simple produit un effet grandiose, et ces massifs piliers donnent, sans lourdeur, une ferme assiette et une sta-

bilité extraordinaire au vaisseau de la cathédrale.

Tout l'intérieur de l'église est revêtu de peintures en style byzantin sur fond d'or. Les piliers eux-mêmes sont historiés de personnages étagés par zones comme les colonnes des temples ou des palais égyptiens. Rien de plus étrange que cette décoration où des milliers de figures vous enveloppent, comme une foule muette, montant et descendant le long des murs, marchant par files en panathénées chrétiennes, s'isolant dans une pose d'une raideur hiératique, se courbant aux pendentifs, aux voussures, aux coupoles, et habillant le temple d'une tapisserie humaine au fourmillement immobile. Un jour rare, discrètement ménagé, ajoute encore à l'effet inquiétant et mystérieux. Les grands saints farouches du calendrier grec prennent dans cette ombre fauve et rutilante des apparences de vie formidables; ils vous regardent avec des yeux fixes et semblent vous menacer de leur main étendue pour bénir.

Les archanges militants, les saints chevaliers à la mine élégante et hardie mêlent leurs armures brillantes aux frocs sombres des saints moines et des anachorètes. Ils ont cette fierté de tournure, ce reste de galbe antique qui distinguent les figures de Pansélinos, le peintre byzantin maître du

moine d'Aghia Lavra dont Papety a fait de si beaux dessins. L'intérieur de Saint-Marc à Venise, avec son aspect de caverne dorée, donne une idée de la cathédrale de l'Assomption; seulement le vaisseau de l'église moscovite s'élève d'un jet vers le ciel, tandis que la voûte de Saint-Marc s'écrase mystérieusement comme une crypte.

L'iconostase, haute muraille de vermeil à cinq étages de figures qui a l'air de la façade d'un palais d'or, éblouit l'œil par sa fabuleuse magnificence. A travers les découpures de l'orfévrerie, les mères de Dieu, les saints et les saintes passent leurs têtes brunes et leurs mains aux tons de bistre. Leurs auréoles en relief accrochant la lumière font scintiller les facettes des pierres précieuses incrustées dans leurs rayons et flamboient comme de vraies gloires; aux images, objets d'une vénération particulière, sont appliqués des pectoraux de pierreries, des colliers et des bracelets constellés de diamants, de saphirs, de rubis, d'émeraudes, d'améthystes, de perles, de turquoises; la folie du luxe religieux ne saurait aller plus loin.

Quel beau motif de décoration que ces iconostases, voile d'or et de pierreries tendu entre la foi des fidèles et les mystères du saint sacrifice! Il faut

reconnaître que les Russes en tirent un merveilleux parti et que, sous le rapport de la magnificence, la religion grecque n'est pas inférieure à la religion catholique, si elle ne l'égale pas dans le domaine de l'art pur.

On conserve à la cathédrale de l'Assomption, dans une châsse d'une valeur inestimable, la tunique de Notre-Seigneur. Deux autres reliquaires étincelants de pierreries contiennent un morceau de robe de la Vierge et un clou de la vraie croix. La Vierge de Wadimir peinte de la main de saint Luc, image que les Russes regardent comme un palladium, et dont l'exhibition fit reculer les hordes farouches de Timour, est ornée d'un solitaire évalué à plus de cent mille francs. Le massif d'orfévrerie qui l'encadre a coûté deux ou trois fois cette somme. Sans doute ce luxe semblerait un peu barbare à un goût délicat plus épris de la beauté que de la richesse, mais on ne peut nier que ces entassements d'or, de diamants et de perles ne produisent un effet religieux et splendide. Ces vierges dont l'écrin est mieux garni que celui des reines et des impératrices imposent à la piété naïve. Elles prennent dans l'ombre, à la vague clarté des lampes, un rayonnement surnaturel. Leurs couronnes de dia-

mants scintillent comme des couronnes d'étoiles.

Du centre de la voûte descend un immense lustre d'argent massif d'un beau travail et de forme circulaire qui remplace l'ancien lustre d'un poids considérable enlevé pendant l'invasion française; quarante-six branches s'y adaptent.

C'est dans la cathédrale de l'Assomption qu'a lieu le sacre des empereurs. L'estrade qui leur est destinée s'élève entre les quatre piliers soutiens de la coupole et fait face à l'iconostase.

Les tombeaux des métropolitains de Moscou occupent les parois latérales. Ils sont de forme oblongue, rangés contre le mur, et ressemblent, dans la pénombre qui les baigne, à des malles faites pour le grand voyage de l'éternité.

La cathédrale des Saints-Archanges, dont la façade tourne obliquement vers l'église de l'Assomption et n'en est éloignée que de quelques pas, n'offre pas de différence essentielle dans le plan. C'est toujours le même système de coupoles bulbeuses, de piliers massifs, d'iconostases étincelantes d'or, de peintures byzantines revêtant l'intérieur de l'édifice comme une tapisserie sacrée. Seulement ici les peintures ne sont pas sur fond d'or et ont plus l'air de fresques que de mosaïques. Elles représentent les scènes du jugement dernier et les

portraits à mine hautaine et rébarbative des anciens tzars russes.

C'est là que se trouvent leurs tombeaux, couverts de cachemires et de riches étoffes comme les turbés des sultans de Constantinople. Cela est sobre, simple et sévère. La mort n'y est pas enjolivée des délicates floraisons de l'art gothique, auquel la tombe fournit ses plus heureux thèmes d'ornement. Pas d'anges agenouillés, pas de vertus théologales, pas de figures emblématiques et pleureuses, pas de saints ni de saintes dans des niches découpées à jour, pas de lambrequins fantasques s'enroulant autour des blasons, pas de chevaliers revêtus de leur armure, la tête sur un coussin de marbre et les pieds sur un lion endormi : rien que le cadavre dans son coffre funèbre revêtu d'une housse mortuaire. L'art y perd sans doute, mais l'impression religieuse y gagne.

A la cathédrale de l'Annonciation, adossée au palais des tzars, on vous fait remarquer une peinture très-curieuse et très-rare, qui représente l'ange Gabriel apparaissant à la sainte Vierge pour lui annoncer que le Fils de Dieu naîtra d'elle. L'entrevue a lieu près d'un puits, comme celle de Jésus et de la Samaritaine. D'après une tradition de l'Église grecque, c'est plus tard, après son

humble acquiescement aux volontés du Seigneur, que la sainte Vierge aurait été visitée dans sa chambre par le Saint-Esprit.

Cette scène, peinte sur la paroi extérieure de l'église, est protégée par une sorte d'auvent contre l'intempérie des saisons. Pour faire juger de la richesse intérieure de l'église, un seul détail suffira. Le pavé est fait d'agates rapportées de Grèce.

Du côté du Palais neuf, et tout près de ces églises, se trouve un édifice étrange, en dehors de tous les styles connus d'architecture, à physionomie asiatique et tartare, qui est comme monument civil ce qu'est Vassili-Blagennoi comme monument religieux, la chimère exactement réalisée d'une imagination somptueuse, barbare et fantasque. Il a été bâti sous Ivan III par l'architecte Aléviso. Au-dessus de son toit s'élancent avec une gracieuse et pittoresque irrégularité les tourelles coiffées d'or des chapelles et des oratoires qu'il renferme. Un escalier extérieur, du haut duquel l'empereur se montre au peuple après son couronnement, y donne accès et produit par sa saillie ornementée un original accident d'architecture. Il est connu à Moscou comme l'escalier des Géants à Venise. C'est une des curiosités du Kremlin. Il se nomme en russe *Krasnoi-Kriltsi* (l'Escalier rouge).

L'intérieur du palais, résidence des anciens tzars, semble défier la description; on dirait que ses chambres et ses passages ont été fouillés à mesure et sans plan arrêté dans un énorme bloc de pierre, tant ils s'enchevêtrent d'un façon bizarre, déroutante et compliquée, changeant de niveau et de direction au caprice d'une fantaisie effrénée. On marche là-dedans comme dans un rêve, tantôt arrêté par une grille qui s'ouvre mystérieusement, tantôt forcé de suivre un étroit couloir obscur dont vos épaules touchent presque les parois; d'autres fois, n'ayant d'autre route que le rebord dentelé d'une corniche, d'où l'on aperçoit les plaques de cuivre du toit et les bulbes des clochetons, montant, descendant, ne sachant plus où l'on est, voyant de loin en loin à travers des treillages d'or flamboyer un reflet de lampe sur les orfévreries des iconostases, aboutissant, après tout ce voyage intérieur, à quelque salle d'une ornementation folle et d'une richesse sauvage, au fond de laquelle on est surpris de ne pas trouver le grand Kniaz de Tartarie assis, les jambes croisées, sur son tapis de feutre noir.

Telle est, par exemple, la salle qu'on appelle la Chambre dorée, et qui occupe tout l'intérieur du palais à facettes (*Granovitaïa Palata*), ainsi nommé sans doute à cause de son revêtement taillé en

pointes de diamants. Le palais à facettes confine au vieux palais des tzars. Les voûtes d'or de cette salle retombent sur un pilier central par des arcatures surbaissées, dont d'épaisses barres de fer dorées allant d'un arc à l'autre empêchent l'écartement. Quelques peintures font çà et là des taches sombres sur la fauve splendeur du fond. Sur le cordon des arcades courent des légendes en vieilles lettres slavonnes, magnifique caractère qui se prête aussi bien à l'ornement des édifices que l'arabe cufique. On ne saurait imaginer une décoration plus riche, plus mystérieuse, plus sombre et plus éclatante à la fois que celle de la Chambre dorée. Le romantisme shakspearien aimerait à placer là le dénoûment d'un drame.

Certaines salles voûtées du vieux palais sont si basses, qu'un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne peut à peine s'y tenir debout. C'était là que, dans une atmosphère surchauffée par les poêles, les femmes, accroupies à l'orientale sur des piles de carreaux, passaient les longues heures de l'hiver russe à regarder, à travers les petites fenêtres, la neige scintiller sur l'or des coupoles et les corbeaux décrire leurs larges spirales autour des clochers.

Ces appartements, bariolés de peintures, dont

les palmes, les ramages, les fleurs rappellent les dessins de cachemire, font penser à des harems asiatiques transportés dans les frimas polaires. Le vrai goût moscovite, faussé plus tard par l'imitation mal entendue des arts de l'Occident, y apparaît dans toute sa primitive originalité et avec son âpre saveur barbare. Nous avons souvent remarqué que les progrès de la civilisation semblent enlever aux peuples le sens de l'architecture et de l'ornement. Les anciens édifices du Kremlin prouvent une fois de plus combien est vraie cette assertion, qui peut paraître tout d'abord paradoxale. Une fantaisie inépuisable préside à la décoration de ces chambres mystérieuses, où l'or, le vert, le bleu, le rouge se mêlent avec un bonheur rare et produisent des effets charmants. Cette architecture, sans le moindre souci des correspondances symétriques, s'élève comme les gâteaux de bulles savonneuses qu'on souffle sur une assiette au moyen d'un chalumeau de paille. Chaque cellule s'ajoute à la voisine s'arrangeant de ses angles et de ses facettes, et le tout brille des couleurs diaprées de l'iris. Cette comparaison puérile et bizarre en apparence rend mieux que toute autre le mode d'agrégation de ces palais, fantastiques, mais réels pourtant.

C'est dans ce style que nous aurions voulu qu'on bâtit le Palais neuf, immense construction de goût moderne qui aurait sa beauté partout ailleurs, mais fait disparate au milieu du vieux Kremlin. L'architecture classique, avec ses grandes lignes froides, paraît plus ennuyeusement solennelle encore parmi ces palais aux formes étranges, aux couleurs voyantes, et ce tumulte d'églises à tournure orientale, dardant vers le ciel une forêt dorée de coupoles, de dômes, de pyramidions et de clochers bulbeux. On pouvait se croire, à l'aspect de cette architecture moscovite, dans quelque chimérique ville d'Asie, prendre les cathédrales pour des mosquées et les clochers pour des minarets, la sage façade du Palais neuf vous ramène en plein occident et en pleine civilisation : chose douloureuse pour un barbare romantique de notre espèce.

L'on pénètre dans le Palais neuf par un escalier d'un développement monumental fermé à son étage supérieur par une magnifique grille de fer poli qui s'entr'ouvre pour laisser passer le visiteur. On se trouve alors sous la haute voûte d'une salle en coupole où montent la garde des sentinelles qu'on ne relève pas de leur faction : quatre mannequins revêtus de pied en cape d'une an-

tique et curieuse armure slavonne. Ces chevaliers ont fort grande mine; ils jouent la vie à s'y méprendre; on pourrait croire qu'un cœur bat sous leurs cottes de mailles. Ces armures du moyen âge ainsi dressées nous causent toujours une espèce de frisson involontaire. Elles conservent si fidèlement la forme extérieure de l'homme à jamais disparu!

De cette rotonde partent deux galeries contenant d'inestimables richesses. Le trésor du calife Haroun-al-Raschid, les puits d'Aboul-Kasem, la Voûte Verte de Dresde réunis ensemble ne présenteraient pas un tel amoncellement de merveilles, et ici la valeur historique vient encore s'ajouter à la valeur matérielle. Là scintillent, rayonnent, lançant des éclairs prismatiques et de folles bluettes, les diamants, les saphirs, les rubis, les émeraudes, toutes les pierres précieuses que la nature avare cache au fond de ses mines et qui sont prodiguées comme si elles n'étaient que du verre. Elles constellent les couronnes, mettent des points de lumière au bout des sceptres, roulent en pluie étincelante sur les insignes de l'empire, forment des arabesques et des chiffres laissant à peine voir l'or qui les enchâsse! L'œil est ébloui, et la raison ose à peine supputer les sommes que

représentent ces magnificences. Essayer de décrire cet écrin prodigieux serait une folie. Un livre n'y suffirait pas. Il faut se contenter de citer quelques-unes des pièces les plus remarquables. Une des plus anciennes couronnes est celle de Vladimir-Monomaque. C'est un présent de l'empereur Alexis Comnène. Elle fut apportée de Constantinople à Kief par une ambassade grecque, en 1116. Outre le souvenir historique qui s'y rattache, c'est une œuvre d'un goût exquis. Sur un fond de filigrane d'or s'incrustent des perles et des pierres précieuses disposées avec une admirable entente de l'ornementation. Les couronnes de Kazan et d'Astrakan, d'un goût oriental, l'une semée de turquoises, l'autre surmontée d'une énorme émeraude brute, sont des joyaux à désespérer l'art des orfévres modernes. La couronne de Sibérie est en drap d'or; elle a comme toutes les autres la croix grecque à son sommet, et, comme elles, elle est étoilée de diamants, de saphirs et de perles. Le sceptre d'or de Vladimir Monomaque, long de près d'un mètre, ne compte pas moins de deux cent soixante-huit diamants, trois cent soixante rubis et quinze émeraudes. Les émaux qui recouvrent la place laissée libre par les pierreries représentent des sujets religieux traités dans le

style byzantin; c'est aussi un présent de l'empereur Alexis Comnène, de même que le reliquaire en forme de croïx contenant un fragment de pierre du tombeau de Notre-Seigneur et un morceau de bois de son gibet. Une cassette d'or rugueuse de pierreries contient ce trésor. Un joyau curieux est la chaîne du premier des Romanoff, dont chaque anneau porte gravé à la suite d'une prière un des titres de ce tzar. Il y en a quatre-vingt-dix-neuf. Nous ne pouvons nous arrêter aux trônes, aux globes, aux sceptres, aux couronnes des différents règnes, mais nous remarquerons que, si la richesse est toujours la même, la pureté du goût et la beauté du travail diminuent à mesure qu'on approche de l'époque moderne.

Une chose non moins merveilleuse, mais plus accessible à la description, c'est la salle des vaisselles d'or et d'argent. Autour des piliers s'étagent des crédences circulaires en forme de dressoirs supportant tout un monde de vases, de pots, d'aiguières, de flacons, de vidrecomes, de hanaps, de bocaux, de cruches, de puisoirs, de barillets, de coupes, de chopes, de tasses, de timballes, de gobelets, de buires, de pintes, de fiasques, de gourdes, d'amphores, et de tout ce qui est relatif à la *Beuverie*, comme disait maître Rabelais en

son langage pantagruélique. Derrière ces orfévreries étincellent des plats d'or et de vermeil, grands comme ceux où les Burgraves de Victor Hugo faisaient servir des bœufs entiers. Chaque pot est coiffé de son nimbe. Et quels pots ! Il y en a qui n'ont pas moins de trois ou quatre pieds de hauteur et ne sauraient être soulevés que par le poing d'un Titan. Quelle énorme dépense d'imagination dans cette variété de vaisselle ! Toutes les formes capables de contenir une boisson, vin, hydromel, bière, kwas, eau-de-vie, semblent avoir été épuisées. Et quel goût riche, fantasque, grotesque dans l'ornementation de ces vases d'or, d'argent ou de vermeil ! Tantôt ce sont des bacchanales à figures joufflues et réjouies dansant autour de la panse d'un pot, tantôt des feuillages entremêlés d'animaux et de chasses, d'autres fois des dragons s'enroulant aux anses, ou bien des médailles antiques incrustées dans les flancs d'un hanap, un triomphe romain défilant avec ses buccins et ses enseignes, les Hébreux portant la grappe de la terre promise en costume hollandais, une nudité mythologique contemplée par des satyres à travers des arabesques touffues. Au caprice de l'artiste, les vases affectent des formes bestiales, s'épatent en ours, s'allongent en cigognes, battent

des ailes en aigles, se rengorgent en canards ou couchent sur leur dos les ramures d'un cerf. Plus loin le drageoir se creuse en navire, arrondit ses voiles, découpe ses pavillons et laisse prendre les épices dont il est rempli par les écoutilles. Toutes les chimères possibles de l'orfévrerie se trouvent réalisées dans ce prodigieux dressoir !

La salle des armures renferme des trésors à lasser la plume du plus intrépide nomenclateur. Les casques circassiens, les cottes de mailles historiées de versets du Coran, les boucliers à bosses de filigrane, les cimeterres, les kandjars aux manches de jade, aux fourreaux ornés de pierreries, toutes ces armes d'Orient qui sont en même temps des joyaux, y brillent parmi l'arsenal le plus sévère de l'Occident. A voir toutes ces richesses amoncelées, la tête vous tourne et l'on demande grâce au guide trop complaisant ou trop exact qui ne veut pas vous faire tort d'une seule pièce.

Nons aimons beaucoup les salles capitulaires consacrées aux différents ordres de chevaleries russes. Les ordres de Saint-Georges, de Saint-Alexandre, de Saint-André, de Sainte-Catherine occupent chacun une vaste galerie dont les motifs d'ornement sont pris des pièces de leur blason.

L'art héraldique est éminemment décoratif et ses applications aux monuments produisent toujours un bon effet.

On peut imaginer, sans que nous en donnions le détail, la somptuosité d'ameublement des salons d'apparat. Tout ce que le luxe moderne a pu faire de plus riche est rassemblé là, à grands frais, et rien n'y rappelle le charmant goût moscovite. Ce style était d'ailleurs commandé par celui du palais. Mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut de nous trouver, au bout de la dernière pièce, face à face avec un pâle fantôme de marbre blanc, en tenue d'apothéose, qui fixait sur nous ses grands yeux immobiles et penchait d'un air méditatif son masque de César romain. Napoléon à Moscou, dans le palais du Czar : nous ne nous attendions pas à cette rencontre!

III

TROITZA

Quand on a quelques jours de loisir à Moscou, les principales curiosités vues, il est une excursion qu'on ne manque pas de vous proposer et qu'il faut accepter avec empressement. C'est une visite au couvent de Troïtza. Le voyage en vaut la peine, et nul ne se repent de l'avoir fait.

Il fut donc convenu que nous irions à Troïtza, et l'ami de Russie, qui avait gracieusement entrepris la charge de nous piloter, s'occupa des préparatifs du départ. Il retint une kibitka et envoya en avant un relai de chevaux que nous devions prendre à mi-chemin ; car le trajet, en se mettant en route de bonne heure, peut s'accomplir dans une demi-journée, et l'on arrive assez tôt pour prendre une idée générale de l'édifice et du site. Injonction

nous fut faite d'être debout à trois heures du matin.

L'habitude du voyage donne la faculté de se lever à l'instant précis sans avoir besoin pour cela de réveille-matin à sonnerie opiniâtrément tintinnabulante. Aussi étions-nous sur pied et déjà prêt, muni pour viatique d'une tranche de viande et d'un verre de thé bien chaud—le thé est excellent à Moscou — lorsque la kibitka s'arrêta devant la porte de l'auberge.

En cherchant à voir le temps qu'il faisait à travers les doubles vitres de la fenêtre, nous remarquâmes que le thermomètre intérieur marquait 15 degrés de chaleur Réaumur et que le thermomètre extérieur indiquait 31 degrés de froid. Un petit vent qui s'était rafraîchi sur les banquises du pôle avait soufflé pendant la nuit et amené une recrudescence glaciale.

Trente et un degrés de froid, c'est à donner, quand on y pense, le frisson aux natures les moins frileuses; heureusement nous avions déjà subi toutes les rigueurs de l'hiver russe, et nous étions accoutumé à ces températures faites pour les rennes et les ours blancs. Cependant, comme nous devions rester toute une journée exposé au grand air, nous nous habillâmes en conséquence :

deux chemises, deux gilets, deux pantalons, de quoi vêtir de pied en cap un second mortel. Pour chaussure des bas de laine dans des bottes de feutre blanc que recouvraient d'autres bottes fourrées montant au-dessus du genou; pour coiffure un bonnet en dos de castor chaudement ouaté; pour gants des mitaines de samoïede dont le pouce seul était articulé, et, brochant sur le tout, une énorme pelisse de fourrures avec son collet se relevant par derrière aussi haut que le sommet de la tête pour préserver la nuque et s'attachant par devant au moyen d'agrafes pour préserver le masque. En outre, une longue bande de laine tricotée tournait cinq ou six fois autour de notre torse comme une corde multipliant ses nœuds autour d'un paquet pour empêcher tout hiatus de la pelisse par où l'air aurait pu se glisser. Ainsi fagoté, nous avions l'air d'une guérite ambulante, et, dans l'air tiède de la chambre, ces vêtements superposés nous semblaient d'un poids immense et nous accablaient; mais quand nous nous trouvâmes à l'air de la rue, ils nous parurent aussi légers que des habits de nankin.

La kibitka nous attendait, et les chevaux impatients baissaient la tête en secouant leurs longues crinières et mordillaient la neige. Quelques mots

de description à propos de notre véhicule. La kibitka est une sorte de caisse ressemblant autant à une cabane qu'à une voiture, posée sur le cadre d'un traîneau. Cela a une porte et une fenêtre qu'il ne faut pas songer à fermer, car la vapeur de la respiration condensée avec la vitre se changerait en glace, et l'on se trouverait ainsi privé d'air et plongé dans des ténèbres blanches.

Nous nous arrangeâmes de notre mieux au fond de la kibitka, serrés comme des sardines de Lorient; car, bien que nous ne fussions que trois, la quantité de vêtements dont nous étions surchargés nous faisait occuper la place de six personnes; on nous jeta encore sur les jambes, par surcroît de précaution, des couvertures de voyage et une peau d'ours, et nous partîmes.

Il pouvait être quatre heures du matin. Sur le ciel d'un noir bleu tremblotaient des étoiles aux scintillations vives, avec cette clarté nette qui indique l'intensité du froid; la neige, sous les patins d'acier de la kibitka, grinçait comme un verre qu'on raye avec un diamant. Du reste, il ne faisait pas un souffle d'air, et l'on eût dit que le vent lui-même était gelé. On aurait pu se promener une bougie allumée à la main sans que la flamme en vacillât; le vent augmente étrangement la ri-

gueur de la température; il change le froid inerte en froid actif et des glaçons fait des fers de flèche. C'était, en somme, ce qu'à Moscou, vers la fin de janvier, on pouvait appeler un beau temps.

Les cochers russes aiment aller vite, et c'est un goût que les chevaux partagent. Il faut plutôt les modérer que les exciter. Tout départ a lieu à fond de train, et quand on n'a pas l'habitude de cette vertigineuse rapidité, on se figure que l'attelage a pris le mors aux dents. Le nôtre ne dérogeait pas à cette loi et galopait éperdûment dans la solitude et le silence des rues de Moscou qu'éclairait d'une lueur vague la réverbération de la neige, à défaut de la clarté mourante des lanternes gelées. Les maisons, les édifices, les églises filaient rapidement à droite et à gauche avec leurs silhouettes sombres, bizarrement découpées et rehaussées de touches blanches, car aucune obscurité n'éteint tout à fait l'éclat argenté de la neige. Parfois, les coupoles des chapelles rapidement entrevues faisaient l'effet de casques de géants dépassant le rempart d'une forteresse fantastique; le silence n'était troublé que par les gardes de nuit qui marchaient d'un pas régulier en laissant traîner derrière eux leurs bâtons ferrés sur les dalles des trottoirs pour témoigner de leur vigilance.

Au train dont nous allions, quoique Moscou soit vaste, nous eûmes bientôt franchi l'enceinte de la ville, et à la rue succéda la route. Les maisons disparurent, et de chaque côté du chemin, la campagne s'étendit vaguement blanchâtre sous le ciel nocturne. C'est une sensation bizarre que de courir avec une grande vitesse à travers ce paysage pâle, indéfini, enveloppé de sa monotone blancheur, qui ressemble à une plaine de la lune, au milieu du sommeil des hommes et des bêtes, sans entendre d'autre bruit que le piétinement des chevaux et le sillage des patins du traîneau dans la neige. On eût pu se croire sur un globe inhabité.

Pendant que nous galopions ainsi, l'entretien en était arrivé, par une de ces transitions intérieures dont l'Auguste Dupin d'Edgar Poë savait si bien retrouver le fil et qui parfois amènent des phrases brusquement étranges pour l'auditeur qui n'en a pas le secret — à qui? à quoi? — Nous vous le donnons en mille — à Robinson Crusoé. Quelle circonstance avait pu faire naître dans notre cervelle l'idée de Robinson sur la route de Moscou à Troïtza, entre cinq et six heures du matin, par un froid de trente degrés, qui certes ne rappelait pas le climat de l'île de Juan-Fernandez, où le héros de Daniel de Foë passa tant de longues

années solitaires. Une isba de paysans, bâtie avec des *rondins*, qui se dessina un instant sur le bord de la route, éveilla confusément en nous le souvenir de la maison en troncs d'arbres construite par Robinson à l'entrée de sa grotte; mais cette idée fugitive allait disparaître sans se rattacher à la situation présente par quelque rapport bien sensible, lorsque la *neige*, que nous regardions d'un œil distrait, rappela impérieusement la figure de Robinson près de s'évanouir dans le brouillard des vagues songeries. Vers la fin du livre, après sa délivrance et son retour à la vie civilisée, Robinson fait de longs voyages, et, traversant avec sa petite caravane les plaines couvertes de *neige* de la Sibérie, est attaqué par des bandes de loups qui font courir à sa chair autant de risques que jadis les anthropophages débarqués dans son île.

C'est ainsi que l'idée de Robinson nous était venue, d'après une logique secrète et facile à déduire pour un esprit attentif. Passer de là aux possibilités d'une apparition de loups sur la route était chose fatale. Aussi l'entretien tourna-t-il de lui-même vers ce sujet assez émouvant au milieu d'une vaste solitude de neige, tachetée çà et là de plaques roussâtres indiquant la présence de forêts de pins et de bouleaux. On raconta les

histoires les plus terribles de voyageurs assaillis et dévorés par des bandes de loups. Nous y mîmes fin en rappelant cette légende que nous avait dite autrefois Balzac avec le sérieux énorme qu'il apportait à ses plaisanteries. C'était l'histoire d'un seigneur lithuanien et de sa femme, allant de son château à un autre château où se donnait un bal. Sur le chemin, à l'angle d'un bois où ils étaient en embuscade, une meute de loups attendait la voiture. Les chevaux, poussés à outrance par le cocher et la frayeur que leur inspirent ces redoutables bêtes, prirent un galop effréné, suivis de toute la bande dont les yeux luisaient comme braise dans la traînée d'ombre de la voiture. Le seigneur et la dame, plus morts que vifs, recognés chacun dans leur coin avec l'immobilité des peurs suprêmes, croyaient entendre confusément derrière eux des soupirs, des souffles haletants, des craquements de mâchoires; enfin, on arriva au château dont la porte, en se refermant, coupa en deux deux ou trois loups. Le cocher s'arrêta sous la marquise, et comme personne ne descendait pour ouvrir la portière, on regarda, et l'on vit les squelettes des deux laquais, parfaitement nettoyés de chair, qui se tenaient encore aux embrasses de la voiture dans la position classique. — Voilà des

domestiques bien dressés, s'écriait Balzac, et comme on n'en trouve plus en France!

Le comique de l'historiette n'empêchait cependant pas qu'un ou plusieurs loups, affamés comme ils le sont à cette époque de l'hiver, ne pussent avoir la fantaisie de nous donner la chasse. Nous n'avions aucune arme, et notre seule chance de salut eût été dans la vélocité de nos chevaux et le voisinage de quelque habitation. Cela n'eût pas été autrement gai; mais nous avions ri, et le rire fit envoler l'inquiétude, et d'ailleurs le jour commençait à se lever, le jour, qui dissipe les chimères et fait rentrer les fauves dans leurs gîtes. Inutile de dire que nous ne vîmes pas la queue du moindre loup.

La nuit avait été constellée d'étoiles; mais vers le matin des brumes étaient montées de l'horizon, et l'aurore moscovite se levait, pâle et les yeux battus, dans une lumière blafarde. Elle avait peut-être le nez rouge, mais l'épithète « aux doigts de rose » qu'Homère applique à l'Aurore grecque ne pouvait lui convenir. Cependant sa lueur suffisait pour laisser voir dans toute son étendue le paysage morne, mais non sans grandeur, qui se déroulait autour de nous.

On trouvera peut-être que nos descriptions se

ressemblent, mais la monotonie est un des caractères du paysage russe, du moins dans la contrée que nous parcourions. Ce sont d'immenses plaines faiblement ondulées, où l'on ne trouve d'autres montagnes que les buttes sur lesquelles sont bâtis le Kremlin de Moscou et le Kremlin de Nijni-Novogorod, qui ne dépassent pas Montmartre en hauteur. La neige, qui recouvre quatre ou cinq mois de l'année ces sites indéfinis, ajoute encore à l'uniformité de leur aspect en comblant les plis de terrain, les lits des cours d'eau et les vallées qu'ils se creusent. Ce qu'on voit pendant des centaines de lieues, c'est une nappe blanche sans fin, faiblement soulevée çà et là par les inégalités du sol recouvert, et, selon l'obliquité du soleil, rayée parfois de lumières roses et d'ombres bleuâtres ; mais quand le ciel a sa teinte ordinaire, c'est-à-dire un gris plombé, la teinte générale est d'un blanc mat, ou, pour mieux dire, d'un blanc mort. A des distances plus ou moins rapprochées, des lignes de broussailles rousses émergeant à demi de la neige coupent la vaste blancheur. Des bois de bouleaux et de pins clair-semés font çà et là des taches sombres, et des poteaux semblables à des poteaux de télégraphe jalonnent de loin en loin la route, souvent effacée par les chasse-neiges. Près du chemin,

des isbas en rondins étoupés de mousse, avec leurs toits dont les chevrons se croisent et font au sommet une espèce d'X, alignent leurs pignons aigus, et, sur le bord de l'horizon, des villages découpent leur silhouette basse, surmontée d'une église aux clochers bulbeux. Rien de vivant, que des vols de corbeaux et de corneilles, et parfois un moujik sur son traîneau attelé de petits chevaux à longs poils, portant du bois ou quelque autre denrée à une habitation dans l'intérieur des terres. Tel est le paysage qui se reproduit à satiété, et qui se reforme autour de vous à mesure qu'on avance, comme l'horizon de la mer se refait sans cesse, et toujours semblable autour du vaisseau. Bien qu'un accident pittoresque y soit très-rare, on ne se lasse pas de regarder ces immenses étendues qui vous inspirent une mélancolie indéfinissable, comme tout ce qui est grand, silencieux et solitaire. Quelquefois, malgré la vélocité des chevaux, on croirait rester en place.

Nous arrivâmes au relai, dont nous avons oublié le nom russe. C'était une maison de bois, avec une cour encombrée de télégas et de traîneaux d'un aspect assez misérable. Dans la salle basse, des moujiks en touloupes miroitées de graisse, à la barbe blonde, à la face rouge éclairée par des

yeux d'un bleu polaire, étaient groupés autour d'une urne en cuivre et prenaient le thé, tandis que d'autres dormaient sur des bancs près du poêle. Quelques-uns même, plus frileux, étaient couchés dessus.

On nous conduisit dans une chambre haute toute planchéiée intérieurement, et qui ressemblait à une caisse de sapin vue en dedans. Elle était éclairée par une petite fenêtre à double châssis, et n'avait d'autre ornement qu'une image de la Mère de Dieu, dont l'auréole et les vêtements en métal estampé, découpés à la place de la tête et des mains, laissaient voir ces carnations brunes que les Russes imitent de l'école byzantine, et qui donnent une apparence séculaire à des peintures toutes récentes. L'Enfant Jésus était traité dans le même style. Une lampe brûlait devant la sainte image.—Ces figures mystérieusement hâlées, qu'on entrevoit à travers les trous d'une carapace d'or ou d'argent, ont beaucoup de caractère, et commandent la vénération plus que ne le feraient des peintures préférables au point de vue de l'art. Il n'est pas de si pauvre chaumière qui ne possède une de ces images, devant lesquelles on ne passe jamais sans se découvrir, et qui sont l'objet de fréquentes adorations.

Une douce température de serre chaude régnait dans cette chambre, meublée d'une table et de quelques escabeaux, et la rendait confortable. Nous nous débarrassâmes de nos pelisses et des lourds vêtements qui nous appesantissaient, et nous fîmes avec des provisions apportées de Moscou un déjeuner arrosé d'un thé de caravane fait dans le somovar de l'auberge. Après quoi, reprenant notre lourde armure contre les flèches de l'hiver, nous nous réinstallâmes dans notre kibitka, prêts à braver gaiement les rigueurs du froid.

Quand on approche de Troïtza les habitations deviennent plus nombreuses, on sent qu'on arrive à quelque chose d'important. Troïtza est en effet le but de longs pèlerinages. On y vient de toutes les provinces de l'Empire, car saint Serge, le fondateur de ce couvent célèbre, est un des saints les plus vénérés du calendrier grec. La route qui mène de Moscou à Troïtza, et que nous avons suivie, est celle d'Yaroslaf, et l'été elle présente, dit-on, le coup d'œil le plus animé; on passe par Ostankina, où se trouve un camp de Tatars, par le village de Rostopkine, par Alexéveskoï, qui conservait encore il y a quelques années les ruines du château du tzar Alexis, et, quand l'hiver ne l'a pas couverte de son manteau de neige, on distingue dans la campagne

de gracieuses maisons de plaisance. Les pèlerins, vêtus de leurs armiaks et chaussés de souliers en écorce de tilleul, quand ils ne sont pas nu-pieds par dévotion, suivent à petites journées la route sablonneuse. Des familles suivent en kibitka, emportant avec elles des matelas, des oreillers, des ustensiles de cuisine et l'indispensable samovar, comme des tribus en voyage; mais à l'époque de notre excursion la route était parfaitement solitaire.

Avant d'arriver à Troïtza, le terrain s'abaisse un peu, creusé sans doute par quelque cours d'eau gelé l'hiver et recouvert de neige. Au revers du ravin, sur un large plateau, s'élève pittoresquement le couvent de Saint-Serge avec son aspect de forteresse.

C'est un immense quadrilatère, entouré de solides remparts sur l'épaisseur desquels circule une galerie couverte, percée de barbacanes, qui met à l'abri les défenseurs de la place : on peut nommer ainsi ce couvent, attaqué plusieurs fois. De grosses tours, les unes carrées, les autres hexagones, s'élèvent aux angles et flanquent les murailles de distance en distance. Quelques-unes de ces tours portent à leur sommet une collerette de machicoulis d'une forte projection, où s'appuient des toits à

renflements bizarres, surmontés de lanternons que terminent des aiguilles.

Il en est d'autres qui portent une seconde tour s'élançant en retraite de la première au milieu d'une balustrade de clochetons. La porte par où l'on pénètre à l'intérieur du couvent est pratiquée dans une tour carrée devant laquelle s'étend une vaste place.

Au-dessus de ces remparts se dressent, avec une gracieuse et pittoresque irrégularité, le faîte et les coupoles des bâtiments que renferme le monastère. L'immense salle du réfectoire dont les murailles sont quadrillées et peintes de bossages en pointe de diamant occupe l'œil par son imposante masse qu'allége le clocheton d'une élégante chapelle. Tout auprès s'arrondissent les cinq dômes bulbeux de l'église de l'Assomption, surmontés de la croix grecque; un peu plus loin, dominant la silhouette, le haut clocher polychrome de la Trinité allonge ses étages de tourelles et porte bien avant dans le ciel sa croix ornée de chaînes. D'autres tours, d'autres clochetons et d'autres toits se dessinent confusément par-dessus la zone des murailles, mais la description ne saurait leur assigner une place exacte, il faudrait pour cela une vue. Rien de plus charmant que ces flèches et ces coupoles

dorées auxquelles la neige ajoute quelques touches d'argent s'élançant d'un ensemble d'édifices peints de vives couleurs. Cela donne l'illusion d'une ville orientale.

De l'autre côté de la place se trouve une vaste hôtellerie plus semblable à un caravansérail qu'à une auberge, calculée pour recevoir les pèlerins et les voyageurs. C'est là qu'on remisa notre voiture, et qu'avant d'aller visiter le monastère, nous choisîmes nos chambres et commandâmes notre dîner. Le gîte ne valait pas le Grand-Hôtel ou l'hôtel Meurice; mais, après tout, il était assez confortable pour l'endroit, il y régnait une température printanière, et le garde-manger paraissait suffisamment garni. Les lamentations des touristes sur la saleté et la vermine des auberges russes nous étonnent.

Près de la porte du couvent étaient établies des échoppes contenant de menues marchandises et quelques-unes de ces petites curiosités qu'aiment à emporter les touristes comme souvenir. C'étaient des jouets d'enfant d'une simplicité primitive, coloriés avec une amusante barbarie, de mignons souliers de feutre blanc bordés de rose ou de bleu que chausseraient avec peine des pieds andaloux, des mitaines fourrées, des ceintures circassiennes, des couverts de Toula niellés de platine, des mo-

dèles de la cloche fendue de Moscou, des chapelets, des médaillons d'émail à l'effigie de saint Serge, des croix de métal ou de bois contenant une multitude de figures microscopiques de style byzantin entremêlées de légendes en caractères slavons, des pains provenant de la boulangerie du couvent et portant estampées sur leur croûte de pâte fine des scènes de l'ancien ou du nouveau Testament, sans compter les tas de pommes vertes dont les Russes paraissent raffoler. Quelques moujiks violets de froid tenaient ces petites boutiques; car ici, les femmes, sans être soumises à la réclusion orientale, ne se mêlent guère à la vie extérieure; on en rencontre rarement dans les rues; le commerce se fait par les hommes, et la marchande est un type pour ainsi dire inconnu en Russie. Cet éloignement est un reste de vieille pudeur asiatique. Sur la tour d'entrée sont peints plusieurs épisodes de la vie de saint Serge, le grand saint local. Comme saint Roch et comme saint Antoine, saint Serge a son animal favori. Ce n'est ni un chien, ni un cochon, mais bien un ours, bête fauve bien faite pour figurer dans la légende d'un saint russe. Quand le vénérable anachorète vivait dans la solitude, un ours rôdait autour de son ermitage dans des intentions évidemment hostiles. Un matin, en

ouvrant sa porte, le saint trouva l'ours debout et grondant, les pattes ouvertes pour une accolade qui n'avait rien de fraternel. Serge leva la main et bénit l'animal qui retomba sur ses quatre pattes, lui lécha les pieds et se mit à le suivre avec la docilité du chien le plus soumis. Le saint et l'ours firent le meilleur ménage du monde.

Après avoir jeté un coup d'œil à ces peintures sinon anciennes, du moins renouvelées sur un poncif antique et d'un aspect suffisamment byzantin, nous pénétrâmes dans l'enceinte du couvent, qui ressemble à l'intérieur d'une place forte et qui en est une en effet, car Troïtza a soutenu plusieurs siéges.

Quelques lignes de précis historique sur Troïtza seraient peut-être nécessaires avant de passer à la description des monuments et des richesses que contiennent ses remparts. Saint Serge vivait dans une cabane au milieu d'une vaste forêt dépendante de Radonége, aujourd'hui Gorodok, y pratiquant la prière, le jeûne et toutes les austérités de l'existence érémitique. Auprès de sa cabane, il éleva une église en l'honneur de la très-sainte Trinité et créa ainsi un centre religieux où les fidèles accoururent. Des disciples pleins de ferveur voulurent rester près du maître. Serge pour les loger bâtit un cou-

vent qui prit le nom de Troïtza, lequel veut dire en russe Trinité, d'après l'appellation de l'église, et il en fut élu le supérieur. Ceci se passait en 1338.

Le soin de son salut et la préoccupation des choses du ciel n'empêchaient pas saint Serge de s'intéresser aux événements de son époque. L'amour de Dieu, chez lui, n'éteignait pas l'amour du sol natal. C'était un saint patriotique, et comme tel, il est encore l'objet d'une grande vénération parmi les Russes. Ce fut lui qui, au temps de la grande invasion mongole, excita le prince Dmitri à marcher dans les plaines du Don contre les hordes farouches du Mamai. Pour qu'à l'exaltation héroïque se joignît l'exaltation religieuse, deux moines délégués par Serge accompagnaient le prince dans la bataille. L'ennemi fut repoussé et Dmitri, reconnaissant, dota de grands biens le couvent de Troïtza, exemple qui fut suivi par les princes et les tzars, entre autres par Ivan le Terrible, un des plus généreux protecteurs du monastère.

En 1393, les Tatars attaquèrent Moscou et firent aux environs des razzias à la manière asiatique. Troïtza était une proie déjà trop riche pour ne pas exciter leur convoitise. Le couvent fut atta-

qué, pillé, brûlé, réduit à l'état d'un monceau de ruines, et quand Nikon, le torrent dévastateur écoulé, revint pour relever le monastère et y ramener les moines errants, on trouva sous les décombres le corps de saint Serge dans l'intégrité d'une miraculeuse conservation.

Troïtza, dans les temps d'invasion et de troubles, servit d'asile au patriotisme et de citadelle à la nationalité. Les Russes, en 1609, s'y défendirent seize mois contre les Polonais conduits par l'hetman Sapiéha. Après plusieurs assauts sans résultat, l'ennemi fut forcé de lever le siége. Plus tard, le couvent de Saint-Serge abrita les jeunes tzars Jean et Pierre Alexéievitch, fuyant la révolte des strélitz, ou, pour parler plus correctement, des streltsy. Pierre Ier y chercha un refuge contre ces mêmes strélitz, et la reconnaissance de ces illustres persécutés arrivés au pouvoir enrichit Troïtza et en fit comme un tabernacle de trésors. Depuis le seizième siècle, Troïtza n'a pas été pillée, et le couvent aurait offert un butin splendide à l'armée française si elle avait poussé jusque-là et si l'incendie de Moscou n'avait déterminé sa retraite. Les tzars, les princes, les boyards, par magnificence pure ou dans le désir d'obtenir le pardon du ciel, ont doté Troïtza d'incalculables richesses

qui y sont encore. Le sceptique Potemkine, qui n'en était pas pour cela moins dévot à saint Serge, offrit de somptueux vêtements sacerdotaux. Outre ces amoncellements de joyaux, Troïtza possédait cent mille paysans et d'immenses domaines que sécularisa Catherine II, après avoir dédommagé le monastère par de riches présents. Jadis Troïtza logeait dans ses cellules environ trois cents moines; il n'y en a guère aujourd'hui plus d'une centaine, qui peuplent à grand'peine la vaste solitude de l'immense couvent.

L'enceinte de Troïtza, qui est presque une ville, renferme neuf églises ou neuf cathédrales, comme disent les Russes, le palais du tzar, le logement de l'archimandrite, la salle capitulaire, le réfectoire, la bibliothèque, les chambres du trésor, les cellules des frères, des chapelles sépulcrales, des bâtiments de service de toute sorte, où l'on n'a pas cherché la symétrie, et qui se sont élevés au moment voulu, à l'endroit nécessaire, comme des plantes poussant sur un coin de terrain favorable. L'aspect en est étrange, nouveau, dépaysant pour ainsi dire. Rien ne ressemble moins au pittoresque des couvents catholiques. La mélancolie de l'art gothique avec ses frêles colonnes, ses ogives aiguës, ses trèfles évidés, son élancement vers le

ciel, inspirent un tout autre ordre d'idées. Ici, point de ces longs cloîtres encadrant de leurs arcades brunies par le temps un préau solitaire, point de ces vieilles murailles austères verdies de mousse, délavées de pluie, qui gardent la fumée et la rouille des siècles; point de ces architectures d'un caprice infini, variant le thème obligé et faisant trouver la surprise dans le prévu. La religion grecque, moins pittoresque, au point de vue de l'art, conserve les anciennes formules byzantines et se répète sans crainte, plus soucieuse de l'orthodoxie que du goût. Elle arrive cependant à de puissants effets de splendeur et de richesse, et sa barbarie iératique impressionne vivement les imaginations naïves.

Il est impossible au touriste le plus blasé de ne pas éprouver un étonnement admiratif quand il voit, au bout de l'allée d'arbres brillantés de givre qui s'offre à ses pas en débouchant du porche de la tour, ces églises peintes en bleu Marie-Louise, en rouge vif, en vert pomme, rechampies de blanc par la neige, s'élever bizarrement avec leurs coupoles d'or ou d'argent du milieu des bâtiments polychromes qui les entourent.

Le jour commençait à baisser, lorsque nous entrâmes dans la cathédrale de la Trinité, où se

trouve la châsse de saint Serge. Cette ombre mystérieuse ajoutait encore à la magnificence du sanctuaire. Aux parois des murailles, les longues files de saints faisaient des taches obscures sur les fonds d'or et prenaient une sorte de vie étrange et farouche. On eût dit une procession de graves personnages, se détachant en sombre, au sommet d'un coteau, d'une bande de soleil couchant. Dans d'autres coins plus obscurs, les figures peintes ressemblaient à des fantômes épiant avec leur regard d'ombre ce qui se passait dans l'église. Atteinte par quelque rayon perdu, çà et là, une auréole brillait comme une étoile dans un ciel noir, ou donnait à quelque tête de saint barbu l'aspect d'un chef de saint Jean sur le plat d'Hérodiade. L'iconostase, gigantesque façade d'or et de pierreries, montait jusqu'à la voûte avec des flamboyements fauves et des scintillations prismatiques. Près de l'iconostase, vers la droite, un foyer lumineux attirait le regard; des lampes nombreuses allumaient dans ce coin un embrasement d'or, de vermeil et d'argent. C'était la châsse de saint Serge, l'humble anachorète, qui repose là dans un monument plus riche que celui d'aucun empereur. Le tombeau est en argent doré, le baldaquin en argent massif supporté par quatre co-

lonnes de même métal, présent de la tzarine Anne.

Autour de ce bloc d'orfévrerie ruisselant de lumière, des moujiks, des pèlerins, des fidèles de toutes sortes, dans une extase admirative, priaient, faisaient des signes de croix, et se livraient aux pratiques de la dévotion russe. Cela formait un tableau digne de Rembrandt. Le tombeau éblouissant jetait à ces paysans agenouillés des éclaboussures de flamme qui faisaient briller un crâne, scintiller une barbe, s'accuser un profil, tandis que le bas du corps restait baigné dans l'ombre et se perdait sous la grossière épaisseur des vêtements. Il y avait là des têtes superbes, illuminées de ferveur et de croyance.

Après avoir contemplé ce spectacle si digne d'intérêt, nous examinâmes l'iconostase où est encastrée l'image de saint Serge, image qui passe pour miraculeuse et qu'emportèrent le tzar Alexis dans ses guerres contre la Pologne et le tzar Pierre le Grand dans ses campagnes contre Charles XII. On ne saurait imaginer la quantité de richesses que la foi, la dévotion ou le remords espérant payer l'indulgence du ciel ont accumulé depuis des siècles sur cet iconostase, écrin colossal, vraie minière de pierreries. Les nimbes de certaines

images sont pavés de diamants; des saphirs, des rubis, des émeraudes, des topazes forment des mosaïques sur la robe d'or des madones, des perles blanches et noires y dessinent des ramages, et quand la place manque, des carcans d'or massif scellés par les deux coins comme des poignées de commode, servent à enchâsser des diamants d'une grosseur énorme. On n'ose pas en calculer la valeur; elle dépasse à coup sûr plusieurs millions. Sans doute, une madone toute simple de Raphaël est plus belle qu'une Mère de Dieu grecque ainsi parée, mais cependant cette prodigieuse magnificence asiatique et byzantine produit son effet.

La cathédrale de l'Assomption, qui avoisine celle de la Trinité, est bâtie sur le même plan que l'Assomption du Kremlin, dont elle répète les dispositions extérieures et intérieures. Des peintures qu'on pourrait croire faites par les élèves immédiats de Pansélinos, le grand artiste byzantin du onzième siècle, en recouvrent les murailles et les énormes piliers qui soutiennent la voûte. On dirait que l'église est tout entière habillée de tapisseries, car aucun relief n'interrompt l'immense fresque divisée par zones et par compartiments. La sculpture n'entre en rien dans l'ornementation des édifices religieux consacrés au culte grec :

l'Église d'Orient, qui emploie l'image peinte avec tant de profusion, ne semble pas admettre l'image sculptée. Elle paraît craindre la statue comme une idole, quoiqu'elle emploie parfois le bas-relief dans la décoration des portes, des croix et autres ustensiles du culte. Nous ne connaissons d'autres statues détachées que celles qui ornent la cathédrale de Saint-Isaac.

Cette absence de tout relief et de toute sculpture donne aux églises grecques un cachet étrange et singulier dont on ne se rend pas bien compte tout d'abord, mais qu'on finit par comprendre.

Dans cette église sont les tombeaux de Boris Godounof, de sa femme et de ses deux enfants; ils ressemblent pour le style et la forme à des turbés musulmans. Le scrupule religieux en bannit l'art qui fait des tombeaux gothiques des monuments si admirables.

Saint Serge, comme fondateur et patron du couvent, méritait bien d'avoir son église sur l'emplacement où s'élevait jadis son ermitage. Il y a donc dans l'enceinte de Troïtza une chapelle de Saint-Serge aussi riche, aussi ornée, aussi splendide que les sanctuaires dont nous venons de parler. Là se trouve la miraculeuse image de la vierge de Smolensk, surnommée la conductrice *odighitria*.

Les murailles sont du haut en bas recouvertes de fresques, et l'iconostase, dans les découpures de ses estampages d'or, laisse voir les têtes brunes des saints grecs.

Cependant la nuit était tout à fait descendue, et quelque zèle qu'on ait, le métier de touriste ne peut s'exercer sans y voir. La faim commençait à nous talonner, et nous retournâmes à l'auberge où nous attendait la douce température des intérieurs russes. Le dîner était passable. La sacramentelle soupe aux choux, accompagnée de boulettes de hachis, un cochon de lait, des soudacs, poisson spécial à la Russie comme le sterlet, en composaient le menu, le tout égayé d'un petit vin blanc de Crimée, espèce de « coco épileptique » qui s'amuse à contrefaire le vin de Champagne et n'est pas après tout une boisson désagréable.

Après le dîner, quelques verres de thé et quelques bouffées d'un tabac russe extrêmement fort, qu'on fume dans des pipes petites comme celles des Chinois, nous conduisirent à l'heure du coucher.

Notre sommeil, nous l'avouons, ne fut troublé par aucun de ces agresseurs nocturnes dont le fourmillement impur transforme le lit du voyageur en sanglant champ de bataille. Nous sommes donc

privé de la ressource de placer ici une malédiction pathétique contre la vermine et nous gardons pour une autre fois la citation de Henri Heine : « Un duel avec une punaise ! fi ! on la tue et elle vous empoisonne ! » Il suffit, pour détruire cette sale engeance, de laisser ouverte la fenêtre de la chambre à coucher par un froid de 25 ou 30 degrés, et nous étions en hiver.

Le matin, de bonne heure, nous recommencions notre travail de touriste au couvent de Troïtza. Nous achevâmes de visiter les églises que nous n'avions pu voir la veille, et dont il est inutile de faire une description détaillée, car, à l'intérieur, elles se répètent à peu de chose près les unes les autres comme une formule liturgique. A l'extérieur, chez quelques-unes, le style rococo se joint de la manière la plus bizarre au style byzantin. Il est difficile d'ailleurs d'assigner à ces édifices un âge vrai ; ce qui semble ancien peut avoir été peint la veille, et les traces du temps disparaissent sous les couches de couleur incessamment renouvelées.

Nous avions une lettre d'une personne influente de Moscou pour l'archimandrite, bel homme à longue barbe et à longs cheveux, de la figure la plus majestueuse, dont les traits rappelaient ceux

des taureaux ninivites à face humaine. L'archimandrite ne savait pas le français et fit appeler une religieuse qui entendait cette langue et lui dit en russe de nous accompagner dans notre visite au trésor et autres curiosités du couvent. Cette religieuse arriva, baisa la main de l'archimandrite et se tint debout en silence, attendant que le gardien fût venu avec ses clés. C'était une de ces figures qu'il est impossible d'oublier et qui sortent comme un rêve des trivialités de la vie. Elle était coiffée de cette espèce de boisseau, semblable au diadème de certaines divinités mithriaques, que portent les popes et les moines. De longues barbes de crêpe en descendaient en bouts flottants; ils retombaient sur une ample robe noire, d'une étoffe pareille à celle dont on fait les robes d'avocat. Son masque, d'une pâleur ascétique, où se glissaient sous la finesse de la peau des tons jaunes de cire, était d'une régularité parfaite. Ses yeux, entourés d'une large meurtrissure bistrée, laissaient voir, quand les paupières se relevaient, des prunelles d'un bleu étrange, et toute sa personne, quoique engloutie et comme disparue dans ce sac flottant d'étamine noir, trahissait la plus rare distinction. Elle en traînait les plis dans les longs couloirs du couvent de l'air dont

elle eût manœuvré une robe à queue à quelque cérémonie de cour. Ses grâces d'ancienne femme du monde, qu'elle essayait de dissimuler par humilité chrétienne, reparaissaient malgré elle. En la voyant, l'imagination la plus prosaïque n'eût pu s'empêcher de se forger un roman. Quelle douleur, quelle désespérance, quelle catastrophe d'amour pouvait l'avoir amenée là? Elle nous faisait penser à la duchesse de Langeais, dans l'*Histoire des Treize* de Balzac, retrouvée par Montriveau sous l'habit de carmélite, au fond d'un couvent d'Andalousie.

Nous arrivâmes au trésor où l'on nous montra, comme la pièce la plus précieuse, un gobelet de bois et quelques grossiers vêtements sacerdotaux. La religieuse nous expliqua que ce pauvre vase de bois était le ciboire dont saint Serge se servait pour officier, et qu'il avait porté ces chasubles d'étoffe misérable, ce qui en faisait d'inestimables reliques. Elle parlait le français le plus pur, sans aucune espèce d'accent et comme si c'eût été sa langue maternelle. Pendant que de l'air le plus détaché du monde, sans scepticisme et sans crédulité pourtant, elle nous contait d'une façon historique nous ne savons plus quelle légende merveilleuse relative à ces objets, un faible sou-

rire entr'ouvrit ses lèvres et nous montra des dents d'un orient plus pur que toutes les perles du trésor, des dents étincelantes à laisser un souvenir impérissable comme les dents de Bérénice dans la nouvelle d'Edgar Poë.

Ces dents lumineuses dans cette figure meurtrie de chagrin et d'austérité firent reparaître la jeunesse. La religieuse, qui nous avait semblé d'abord âgée de trente-six ou trente-huit ans, nous parut en avoir vingt-cinq. Mais ce ne fut qu'un éclair. Ayant senti avec une délicatesse féminine notre admiration respectueuse, mais vive, elle reprit l'air mort qui convient à son habit.

Toutes les armoires nous furent ouvertes, et nous pûmes voir les bibles, les évangiles, les livres de liturgie, aux couvertures de vermeil incrustées de pierres dures, onyx, sardoines, agates, chrysoberil, aigues-marines, lapis-lazuli, malachite, turquoise, aux fermoirs d'or ou d'argent, aux camées antiques enchâssés dans les *plats;* les ciboires d'or avec des cercles de diamants, les croix pavées d'émeraudes et de rubis, les anneaux aux chatons de saphir, les vases et les chandeliers d'argent, les dalmatiques de brocart brodées de fleurs de pierreries et de légendes en vieux slavon écrites avec des perles, les brûle-parfums en émaux

cloisonnés, les tryptiques historiés d'innombrables figures, les images de madones et de saints, blocs d'orfévrerie constellés de cabochons, — le trésor d'Haraoun-al-Raschid christianisé.

Comme nous allions sortir, éblouis de merveilles, les yeux papillottants et remplis de folles bluettes, la religieuse nous fit remarquer sur un rayon d'armoire une rangée de boisseaux qui avaient échappé à notre attention, et ne nous semblaient présenter rien de particulier. Elle y plongea son étroite et fine main patricienne et dit : « Ce sont des perles. On ne savait plus qu'en faire, et on les a mises là. Il y en a huit mesures. »

IV

L'ART BYZANTIN

Ayant compris à quelques-unes de nos observations que nous n'étions pas étranger à l'art, la religieuse qui nous avait montré le trésor pensa que la vue des ateliers de peinture du couvent pouvait nous intéresser autant que ces amas d'or, de diamants et de perles, et elle nous conduisit, par de larges couloirs interrompus d'escaliers, aux salles où travaillaient les moines peintres et leurs élèves.

L'art byzantin est dans des conditions toutes particulières et ne ressemble pas à ce qu'on entend par ce mot chez les peuples de l'Europe occidentale, ou qui suivent la religion latine. C'est un art iératique, sacerdotal, immuable; rien ou presque rien n'y est abandonné à la fantaisie ou à l'invention de l'artiste. Les formules en sont précises

comme des dogmes. Il n'y a donc dans cette école ni progrès, ni décadence, ni époque, pour ainsi dire. La fresque ou le tableau achevé il y a vingt ans ne se distingue pas de la peinture qui compte des centaines d'années. Tel il était au sixième, au neuvième ou au dixième siècle, tel est encore l'art byzantin; nous employons ce mot faute d'un plus juste, comme on se sert du mot gothique, compris de tout le monde, bien que ne présentant pas un sens rigoureusement exact.

Il est évident pour tout homme ayant l'habitude de la peinture que cet art dérive d'une autre source que l'art latin, qu'il n'a rien emprunté des écoles italiennes, que la renaissance est non avenue pour lui, et que Rome n'est pas la métropole où siége son idéal. Il vit de lui-même, sans emprunts, sans perfectionnements, puisqu'il a du premier coup trouvé sa forme nécessaire, critiquable au point de vue de l'art, mais merveilleusement propre à la fonction qu'elle remplit. Mais, se demande-t-on, où est le foyer de cette tradition si soigneusement entretenue, d'où vient cet enseignement uniforme qui a traversé les âges et qui n'a subi aucune altération des milieux divers? A quels maîtres obéissaient tous ces artistes inconnus, dont le pinceau a couvert les églises du rite grec d'une telle mul-

titude de figures que leur dénombrement, s'il était possible, dépasserait le chiffre de la plus formidable armée?

Une curieuse et savante introduction de M. Didron, mise en tête du manuscrit byzantin « le Guide de la peinture, » traduit par M. le docteur Paul Durand, répond à la plupart des questions que nous venons de poser. Le rédacteur de ce Guide de la peinture est un certain Denys, moine de Fourna d'Agrapha, grand admirateur du célèbre Manuel Panselinos de Thessalonique, qui paraît être le Raphaël de l'art byzantin, et dont il existe encore quelques fresques à la principale église de Karès, au mont Athos. Dans une courte préface, précédée d'une invocation « à Marie, mère de Dieu et toujours vierge, » maître Denys d'Agrapha énonce ainsi le but de son livre. « Cet art de la peinture, qui, dès l'enfance, m'a coûté tant de peine à apprendre à Thessalonique, j'ai voulu le propager pour l'utilité de ceux qui désirent également s'y adonner, et leur expliquer, dans cet ouvrage, toutes les mesures, les caractères des figures et les couleurs des chairs et des ornements avec une grande exactitude. En outre, j'ai voulu expliquer les mesures du naturel, le travail particulier à chaque sujet, les diverses préparations de

vernis, de colle, de plâtre et d'or, et la manière de peindre sur les murs avec le plus de perfection. J'ai indiqué aussi toute la suite de l'ancien et du nouveau Testament, la manière de représenter les faits naturels et les miracles de la Bible, et en même temps les paraboles du Seigneur, les légendes, les épigraphes qui conviennent à chaque prophète; le nom et le caractère du visage des apôtres et des principaux saints; leur martyre et une partie de leurs miracles, selon l'ordre du calendrier. Je dis comment on peint les églises, et je donne d'autres renseignements nécessaires à l'art de la peinture, ainsi qu'on peut le voir dans la table. J'ai rassemblé tous ces matériaux avec beaucoup de peine et de soins, aidé de mon élève, maître Cyrille de Chio, qui a corrigé tout cela avec une grande attention. Priez donc pour nous, vous tous, afin que le Seigneur nous délivre de la crainte d'être condamnés comme mauvais serviteurs. »

Ce manuscrit, véritable manuel d'iconographie chrétienne et de technique picturale, remonte, selon les moines du mont Athos, au dixième siècle. Il n'est pas si âgé et ne date guère que du quinzième; mais la chose importe peu, car il répète assurément les formules anciennes et les procédés

archaïques. Il sert encore de guide aujourd'hui, et, comme le raconte M. Didron dans son voyage à la montagne Sacrée, où il visite le père Macarios, le meilleur peintre aghiorite après le père Joasaph, « cette bible de son art était étalée au milieu de l'atelier, et deux de ses plus jeunes élèves y lisaient alternativement à haute voix pendant que les autres étaient à peindre en écoutant cette lecture. »

Le voyageur voulut acheter ce manuscrit, dont l'artiste ne consentit à se défaire à aucun prix, car, sans ce livre, il n'eût pu continuer à peindre, mais dont il laissa prendre copie. Ce manuscrit renfermait le secret de la peinture byzantine, et fit comprendre au savant touriste qui venait de visiter les églises d'Athènes, de Salamine, de Triccala, de Kalabach, de Larisse, du couvent des Météores, de Saint-Barlaam, de Sainte-Sophie de Salonique, de Mistra, d'Argos, pourquoi il retrouvait partout même profusion de décoration peinte, partout même disposition, même costume, même âge, même attitude des personnages sacrés. « On dirait, s'écrie-t-il, surpris de cette uniformité, qu'une pensée unique, animant cent pinceaux à la fois, a fait éclore d'un seul coup toutes les peintures de la Grèce. »

Cette exclamation, on pourrait la pousser tout

aussi justement devant les fresques qui décorent la plupart des églises russes.

L'atelier où se préparent ces peintures, continue le voyageur, et où se forment ces artistes byzantins, est le mont Athos; c'est véritablement l'Italie de l'Église orientale. Le mont Athos, cette province de moines, contient vingt grands monastères qui sont autant de petites villes; dix villages, deux cent cinquante cellules isolées, et cent cinquante ermitages. Le plus petit des monastères renferme six églises ou chapelles, et le plus grand trente-trois; en tout, deux cent quatre-vingt-huit. Les villages ou skites possèdent deux cent vingt-cinq chapelles et dix églises. Chaque cellule a sa chapelle et chaque ermitage son oratoire. A Karès, la capitale de l'Athos, on voit ce qu'on peut appeler la cathédrale de toute la montagne, et ce que les caloyers nomment le Protaton, la métropole. Au sommet du pic oriental qui termine la presqu'île, s'élève l'église isolée dédiée à la Métamorphose ou Transfiguration. Ainsi, l'on compte dans l'Athos neuf cent trente-cinq églises, chapelles ou oratoires. Presque tout cela est peint à fresque et rempli de tableaux sur bois. Dans les grands couvents, la plupart des réfectoires sont également couverts de peintures murales.

Voilà certes un riche musée d'art religieux. L'élève peintre n'y manque pas de sujet d'études et de modèles à reproduire, car le mérite de l'artiste ne consiste pas, dans l'école byzantine comme dans les autres écoles, à inventer, à imaginer, à se montrer original, mais bien à retracer de la manière la plus fidèle les types consacrés. Les contours, les proportions des figures sont arrêtées d'avance. La nature n'est jamais consultée, la tradition indique la couleur de la barbe et des cheveux, s'ils sont longs ou courts, la nuance des vêtements, le nombre, la direction et l'épaisseur des plis. Pour les saints à robe longue, une cassure d'étoffe invariable se retrouve au-dessus et au-dessous du genou. En Grèce, écrit M. Didron, l'artiste est l'esclave du théologien. Son œuvre, que copieront ses successeurs, copie celle des peintres qui l'ont précédé. L'artiste grec est asservi aux traditions comme l'animal à son instinct. Il fait une figure comme l'hirondelle son nid ou l'abeille sa ruche. L'exécution seule est à lui; car l'invention et l'idée appartiennent aux Pères, aux théologiens, à l'Église orthodoxe. Ni le temps ni le lieu ne sont rien à l'art grec; au dix-huitième siècle, le peintre moréote continue et calque le peintre vénitien du dixième, le peintre athonite

du cinquième ou du sixième. On retrouve à la Métamorphose d'Athènes, à l'Hécatompyli de Mistra, à la Panagia de Saint-Luc, le saint Jean Chrysostôme du baptistère de Saint-Marc, à Venise.

M. Didron eut le bonheur de rencontrer au Mont-Athos, dans le couvent d'Esphigmenon, le premier où il entra, un peintre de Karès, le moine Joasaph, qui était en train d'historier de peintures murales le porche, ou narthex, qui précède la nef de l'église. Il était aidé dans sa besogne par son frère, deux élèves, dont le premier était diacre, et deux apprentis. Le sujet qu'il dessinait sur l'enduit encore frais appliqué au mur était un Christ donnant à ses apôtres la mission d'évangéliser et de baptiser le monde, un sujet important — douze figures de grandeur presque naturelle. Il esquissait ses personnages sans se reprendre, d'un trait sûr, n'ayant pour carton ou modèle que sa mémoire. Pendant qu'il travaillait ainsi, les élèves remplissaient du ton indiqué les contours des figures et des draperies, doraient les nimbes autour des têtes ou écrivaient les lettres des légendes que leur dictait le maître tout en poursuivant son ouvrage. Les jeunes apprentis broyaient et détrempaient les couleurs. Ces fresques, assure le voyageur, exécutées avec une prestesse si certaine,

valaient mieux que les tableaux de nos peintres de deuxième ou de troisième ordre dans le genre religieux; et comme il s'étonnait du talent et de la science du père Joasaph, qui trouvait pour chaque personnage des légendes si bien appropriées, et supposant une vaste érudition, le moine répondit humblement que cela n'était pas si difficile qu'on pourrait le supposer, et qu'avec l'aide du Guide et un peu de pratique, chacun viendrait à bout d'en faire autant.

Le regrettable Papety avait exposé au salon de 1847 un charmant petit tableau représentant « des moines caloyers décorant à fresque une chapelle du couvent d'Iviron, dans le Mont-Athos. »

Nous n'avions pas encore fait notre voyage de Russie; mais déjà cet art néo-byzantin, dont il nous avait été donné de voir quelques fragments isolés, nous préoccupait, et le tableau de Papety, outre son mérite d'art, excitait notre curiosité et la satisfaisait, en nous montrant à l'œuvre ces artistes vivants dont les peintures semblent remonter au temps des empereurs grecs. Nous en parlions de la sorte dans notre rendu compte de l'exposition :

« Ils sont là tous les deux (les moines caloyers), debout contre la muraille qu'ils peignent, et qui s'arrondit en cul de four. Les saints qu'ils vont

enluminer rayent de leurs linéaments indiqués en rouge l'enduit frais qui attend la peinture. Ces dessins ont une raideur archaïque qui pourrait les faire croire d'une époque reculée.

« Au milieu, sur une espèce de guéridon, sont posés les outils et les couleurs des artistes. A gauche, une sellette soutient une augette contenant le mortier de chaux et de poudre de marbre, avec la truelle pour l'appliquer. »

A son envoi, le peintre avait joint des aquarelles représentant des fresques de Manuel Panselinos, copiées dans l'église du couvent d'Aghia-Lavra. C'étaient des saints du calendrier grec, d'une grande et fière tournure, des saints de la catégorie des guerriers.

Nous allions, nous aussi, comme Papety et Didron, voir à l'œuvre des moines peintres comme ceux du Mont-Athos, suivant avec religion les enseignements du Guide, une école vivante de Byzantins, le passé travaillant avec les mains du présent, chose rare et curieuse, à coup sûr.

Cinq ou six moines d'âges divers étaient en train de peindre dans une pièce vaste et claire, aux murailles nues. Un d'entre eux, bel homme à barbe noire et à figure basanée, qui achevait une Mère de Dieu, nous frappa par son air de gravité

sacerdotale et le soin pieux qu'il apportait à son travail. Il nous fit penser au beau tableau de Ziégler : « Saint Luc faisant le portrait de la Vierge. » Le sentiment religieux le préoccupait évidemment plus que l'art : il peignait comme on officie. Sa Mère de Dieu eût pu être placée sur le chevalet de l'apôtre, tant elle était sévèrement archaïque et se contenait dans le rigide linéament sacramental. On eût dit une impératrice byzantine, tant elle vous regardait avec une sérieuse majesté du fond de ses grands yeux noirs et fixes. Les portions que devait recouvrir la plaque de métal argenté ou doré, découpée à la place de la tête et des mains, étaient soignées comme si elles eussent dû rester visibles.

D'autres tableaux plus ou moins avancés, représentant des saints grecs, et entre autres saint Serge, patron du couvent, s'achevaient sous les mains laborieuses des artistes moines. Ces peintures, destinées à servir d'icones dans les chapelles ou les demeures particulières, étaient sur panneaux recouverts de gypse, d'après les procédés recommandés par maître Denys d'Agrapha, et un peu enfumées ; rien ne les eût fait distinguer des peintures du quinzième ou du douzième siècle. C'étaient les mêmes poses raides et contraintes,

les mêmes gestes iératiques, la même régularité de plis, la même couleur fauve et bistrée dans les chairs, toute la doctrine du Mont-Athos. Le procédé employé était l'eau d'œuf ou la détrempe passée ensuite au vernis. Les auréoles et les ornements destinés à être dorés formaient une légère saillie, pour mieux prendre la lumière. Les vieux maîtres de Salonique, s'ils avaient pu revenir au monde, eussent été contents de ces élèves de Troïtza.

Mais nulle tradition ne peut aujourd'hui se maintenir fidèlement. Parmi les sectateurs obstinés de la vieille formule se glissent de temps à autre des adeptes d'une conscience moins étroite. L'esprit nouveau, par quelque fissure, s'introduit dans l'ancien moule. Ceux-là même qui veulent suivre les errements des peintres athonites, et garder jusqu'au milieu de notre époque l'immuable style byzantin, ne peuvent s'empêcher d'avoir vu des tableaux modernes où la liberté d'invention s'allie à l'étude de la nature. Il est difficile de toujours fermer les yeux, et, à Troïtza même, l'esprit nouveau avait pénétré. Dans les métopes du Parthénon on distingue deux styles, l'un archaïque et l'autre moderne. Une partie des moines se conformait à la règle; quelques-uns,

plus jeunes, avaient quitté l'eau d'œuf pour l'huile, et, tout en maintenant leurs figures dans l'attitude prescrite et le poncif immémorial, se permettaient de donner aux têtes et aux mains des tons plus vrais, une couleur moins conventionnelle, de modeler les plans et de rechercher le relief. Ils faisaient les saintes plus humainement jolies, les saints moins théocratiquement farouches; ils n'appliquaient pas au menton des patriarches et des solitaires cette barbe *junciforme* que recommande le *Guide de la peinture*. Leurs images se rapprochaient du tableau, sans en avoir, selon nous, le mérite.

Cette manière plus suave et plus aimable ne manque pas de partisans, et l'on en peut voir des exemples dans plusieurs églises russes modernes; mais, pour notre part, nous lui préférons de beaucoup l'ancienne méthode, qui est idéale, religieuse et décorative, et a pour elle le prestige de formes et de couleurs en dehors de la réalité vulgaire. Cette façon symbolique de présenter l'idée au moyen de figures arrêtées d'avance, comme une écriture sacrée dont il n'est pas permis d'altérer les caractères, nous semble merveilleusement propre à l'ornement du sanctuaire. Dans sa rigidité même, elle laisserait encore la place à un

grand artiste de s'affirmer par la fierté du dessin, la grandeur du style et la noblesse du contour.

Nous ne pensons pas cependant que cette tentative d'humaniser l'art byzantin réussisse. Il y a en Russie une école de littérateurs romantiques, éprise, comme la nôtre, de couleur locale, et qui défend par des théories savantes et une critique éclairée le vieux style du Mont-Athos, à cause de son caractère antique et religieux, de sa conviction profonde et de son originalité absolue, au milieu des productions de l'art italien, espagnol, flamand ou français. On peut avoir une idée juste de cette polémique en se rappelant les défenses passionnées de l'architecture gothique et les diatribes contre l'architecture grecque appliquée aux édifices religieux, les parallèles entre Notre-Dame de Paris et le temple de la Madeleine, qui firent les délices de notre jeunesse de 1830 à 1835. Il y a pour tous les pays une ère de fausse civilisation classique, espèce de barbarie savante, où ils ne comprennent plus leur propre beauté, méconnaissent leur caractère, renient leurs antiquités et leurs costumes, et démoliraient, en vue d'un insipide idéal de régularité, leurs plus merveilleux édifices nationaux. Notre dix-huitième siècle, si grand d'ailleurs, aurait volontiers rasé les cathé-

drales, comme des monuments de mauvais goût. Le portail de Saint-Gervais, par de Brosse, était sincèrement préféré aux prodigieuses façades des cathédrales de Strasbourg, de Chartres et de Reims.

La religieuse paraissait regarder ces madones aux fraîches couleurs non pas précisément avec dédain, car, après tout, elles représentaient une image sacrée, digne d'adoration, mais avec un respect beaucoup moins admiratif. Elle s'arrêtait plus longtemps devant les chevalets où s'élaboraient des peintures selon l'ancienne méthode. Malgré notre préférence pour le vieux style, nous devons avouer que quelques amateurs poussent un peu loin, à notre avis, la passion des vieilles peintures byzantines. A force de chercher le naïf, le primordial, le sacré, le mystique, ils arrivent à l'enthousiasme pour des panneaux enfumés et vermoulus où l'on discerne vaguement des figures farouches, d'un dessin extravagant et d'une couleur impossible. A côté de ces images, les Christ les plus barbares de Cimabüe sembleraient des Vanloo et des Boucher. Quelques-unes de ces peintures remontent, à ce qu'on prétend, au cinquième et même au quatrième siècle. Nous concevons qu'on les recherche comme curiosités

archaïques, mais il nous paraît difficile qu'elles soient admirées au point de vue de l'art. On nous en a montré quelques-unes pendant notre voyage en Russie; mais nous avouons n'y avoir pas découvert les beautés qui charmaient si fort leurs possesseurs. Dans un sanctuaire, elles peuvent être vénérables par l'antique témoignage de foi qu'elles rendent, mais leur place n'est pas dans une galerie; à moins que ce ne soit une galerie historique.

En dehors de cet art byzantin dont la Rome est au Mont-Athos, il n'y a pas encore eu de peinture russe proprement dite. Les artistes, peu nombreux d'ailleurs, qu'a produits la Russie ne sauraient constituer une école : ils sont allés faire leurs études en Italie, et leurs tableaux n'ont rien de particulièrement national. Le plus célèbre de tous, et le plus connu en Occident, est Bruloff, dont une vaste toile, intitulée « le Dernier jour de Pompéi, » fit un assez grand effet au Salon de 1824. Bruloff a peint la coupole de Saint-Isaac, large apothéose où il a fait preuve d'une grande entente de la composition et de la perspective, dans un style qui rappelle un peu la peinture décorative telle qu'on la pratiquait vers la fin du dix-huitième siècle. L'artiste, qui avait une belle

tête pâle, romantique et byronienne, avec un flot de cheveux blonds, prenait plaisir à reproduire sa propre figure, et nous avons vu de sa main plusieurs portraits de lui, faits à diverses époques, qui le représentent plus ou moins ravagé, mais toujours beau d'une beauté fatale. Ces portraits, faits de verve, avec un libre caprice, nous semblent les meilleurs morceaux de l'artiste. Un nom très-populaire à Saint-Pétersbourg est celui d'Ivanoff, qui, pendant plusieurs années employées à la confection d'un chef-d'œuvre mystérieux, donna à la Russie l'attente et l'espérance d'un grand peintre. Mais c'est là une légende qu'il faut traiter à part, et qui nous entraînerait trop loin. Est-ce à dire que jamais la Russie n'aura sa place parmi les écoles de peinture? Nous croyons qu'elle y arrivera lorsqu'elle se dégagera de l'imitation étrangère, et que ses peintres, au lieu d'aller copier des modèles d'Italie, voudront regarder autour d'eux et s'inspirer de la nature et des types si variés et si caractéristiques de cet immense empire, qui commence à la Prusse et finit à la Chine. Nos relations avec le groupe de jeunes artistes que réunissait la société du Vendredi nous permettent de croire à la réalisation assez prochaine de cet avenir.

Toujours précédé de la religieuse, drapée dans ses longs voiles noirs, nous entrâmes dans un laboratoire, parfaitement outillé, où Nadar aurait pu opérer comme chez lui. Passer du Mont-Athos au boulevard des Capucines, la transition est brusque ! Quitter des moines peignant des Panagias sur fond d'or, et en trouver d'autres enduisant de collodion des plaques de verre, c'est là un de ces tours que vous joue la civilisation au moment qu'on pense le moins à elle. La vue d'un canon braqué sur nous ne nous aurait pas plus surpris que le tuyau de l'objectif en cuivre jaune dirigé par hasard de notre côté. Il n'y avait pas moyen de nier l'évidence. Les moines de Troïtza, les disciples de saint Serge, faisaient des vues de leur couvent, des reproductions d'images parfaitement réussies. Ils possèdent les meilleurs instruments, connaissent les dernières méthodes, et font leurs manipulations dans une chambre vitrée de verres teints en jaune, couleur qui a la propriété de briser les rayons lumineux. Nous leur achetâmes une vue du monastère, vue que nous possédons encore, et qui n'a pas trop pâli.

Dans son voyage en Russie, M. de Custine se plaint de n'avoir pas été admis à visiter la bibliothèque de Troïtza. On ne fit aucune difficulté de

nous la montrer, et nous y vîmes ce qu'un voyageur peut voir d'une bibliothèque en une séance d'une demi-heure, des dos de livres bien reliés et rangés bien en ordre sur des rayons d'armoires. Outre les ouvrages de théologie, les bibles, les œuvres des pères de l'Église, les traités de scolastique, les évangéliaires, les livres de liturgie en grec, en latin, en slavon, nous y remarquâmes, dans notre inspection rapide, beaucoup de livres français du siècle dernier et du grand siècle. Nous jetâmes aussi un coup d'œil sur l'immense salle du réfectoire, terminée à l'une de ses extrémités par une grille très-délicatement ouvragée, laissant scintiller à travers ses arabesques de fer le fond d'or d'un iconostase; car le réfectoire confine à une chapelle, pour que l'âme ait sa nourriture comme le corps. Notre tournée était finie, et la religieuse nous ramena chez l'archimandrite pour prendre congé.

Avant d'entrer dans l'appartement, les habitudes de la femme du monde l'emportant sur les prescriptions de la vie monastique, elle se retourna vers nous et nous adressa un léger salut, tel qu'une reine aurait pu le faire sur les marches de son trône, et, dans un faible, languissant et gracieux sourire brillèrent, comme un éclair blanc,

ses dents étincelantes, préférables à toutes les perles de Troïtza.

Puis, par un changement aussi soudain que si elle eût rabattu son voile, elle reprit sa face morte, sa physionomie spectrale de renoncement au monde, et, avec une démarche de fantôme, elle s'agenouilla devant l'archimandrite, dont elle baisa pieusement la main, comme une patène ou une relique. Cela fait, elle se releva et rentra comme un rêve dans les profondeurs mystérieuses du couvent, nous laissant de sa courte apparition un ineffaçable souvenir.

Il n'y avait plus rien à voir dans Troïtza, et nous regagnâmes l'hôtellerie pour dire à notre conducteur de sortir la voiture. Les chevaux attachés à la kibitka, par un système de cordes, le cocher assis sur un étroit strapontin rembourré d'une peau de mouton, nous, installés chaudement sous notre couverture d'ours, la dépense payée, les pourboires donnés, il ne restait plus qu'à exécuter la fantasia d'un départ au galop. Un léger clappement de langue du moujik fit prendre à notre attelage l'allure du cheval furieux emportant Mazeppa lié sur son dos, et ce ne fut que de l'autre côté du versant dominé par Troïtza, dont on apercevait encore les dômes et les tours,

que les braves petites bêtes se résignèrent à prendre un train raisonnable. Nous n'avons pas à décrire le chemin de Troïtza à Moscou, ayant décrit le chemin de Moscou à Troïtza, la seule différence étant que les objets s'y présentaient en sens inverse.

Le soir même, nous étions rentré à Moscou, assez dispos pour aller à un bal masqué qui se donnait cette nuit-là, et dont nous trouvâmes des billets à l'hôtel. Devant la porte, malgré l'intensité du froid, stationnaient les traîneaux et les voitures dont les lanternes brillaient comme des étoiles gelées. Une lumière chaude, embrasée, jaillissait par les fenêtres de l'édifice où avait lieu ce bal, et faisait, avec la clarté bleue de la lune, une de ces oppositions que recherchent les dioramas et les vues des stéréoscopes. Le vestibule franchi, nous entrâmes dans une immense salle en forme de parallélogramme ou de carte à jouer, encadrée de grandes colonnes portant sur un large stylobate qui faisait terrasse autour du plancher, où l'on descendait par des escaliers. Cette disposition nous semble très-favorable, et l'on devrait bien l'imiter chez nous dans les salles destinées à des fêtes. Elle permet à ceux qui ne prennent pas une part active aux plaisirs du bal de dominer les danseurs, qu'ils

n'embarrassent pas, et de jouir à leur aise du spectacle qu'offre la foule animée et fourmillante. Cet exhaussement étage et groupe les figures d'une façon plus pittoresque, plus fastueuse, plus théâtrale. Rien de désagréable comme une cohue de niveau. C'est ce qui rend les fêtes du monde si inférieures comme effet aux bals de l'Opéra, avec leur triple rang de loges remplies de masques formant guirlandes, et leurs troupes de débardeurs, de titis, de pierrettes, de sauvages et de bébés, montant et descendant les escaliers.

La décoration de la salle était des plus simples et n'en produisait pas moins un effet de gaîté, d'élégance et de richesse. Tout était blanc, les murailles, le plafond, les colonnes, blanc rehaussé par quelques sobres filets d'or sur les moulures. Les colonnes, stuquées et polies, jouaient le marbre à s'y méprendre, et la lumière y coulait en longues larmes brillantes. Sur les corniches, des herses de bougies accusaient l'entablement du portique et soutenaient la clarté des lustres. Dans cette blancheur, cet éclairage atteignait la vivacité de la plus éclatante illumination *à giorno* italienne.

Certes, le mouvement, la clarté sont des éléments de joie; mais pour que la fête ait tout son *brio*, il faut que le bruit s'y ajoute; le bruit, cette

respiration et ce chant de la vie. — La foule, quoique assez pressée, était silencieuse. A peine un léger chuchotement courait comme un frisson au-dessus des groupes, et faisait une sourde basse continue aux fanfares de l'orchestre. Les Russes sont muets dans leurs plaisirs, et quand on a eu les oreilles assourdies par le triomphal bacchanal des nuits d'Opéra, on s'étonne de ce flegme et de cette taciturnité. Sans doute, ils s'amusent beaucoup en dedans, mais ils n'en ont pas l'air au dehors.

Il y avait des dominos, quelques masques, des uniformes, des habits noirs, quelques costumes de Lesghines, de Circassiens, de Tartares, portés par de jeunes officiers à taille de guêpe, mais aucun déguisement typique et qu'on pût noter comme appartenant au pays. La Russie n'a pas encore produit son masque caractéristique. Les femmes, comme d'ordinaire, étaient en petit nombre, et c'est elles qu'on va chercher au bal. Autant que nous avons pu en juger, ce qu'on appelle chez nous le demi-monde n'est représenté là-bas que par des Françaises exportées de Mabille, des Allemandes et des Suédoises, quelquefois d'une rare beauté. Il se peut bien que l'élément féminin russe s'y mêle aussi, mais il n'est pas facile pour l'étran-

ger de le reconnaître; nous ne donnons notre observation que pour ce qu'elle vaut.

Malgré quelques timides essais de cancan d'importation parisienne, la fête languissait un peu et les éclats cuivrés de la musique ne la réchauffaient pas beaucoup. On attendait l'entrée des bohémiennes, car le bal s'entrecoupait d'un concert. Lorsque les chanteuses tziganes parurent sur leur estrade, un immense soupir de satisfaction sortit de toutes les poitrines. On allait enfin s'amuser! Le vrai spectacle commençait! Les Russes ont la passion des Tziganes et de leurs chants si nostalgiquement exotiques, qui vous font rêver la libre vie, dans la nature primitive, hors de toute contrainte et de toute loi divine ou humaine. Cette passion, nous la partageons, et nous la poussons jusqu'au délire. Aussi nous jouâmes des coudes pour nous rapprocher de l'estrade où se tenaient les musiciennes.

Elles étaient là cinq ou six jeunes filles hagardes et sauvages, avec cette sorte d'effarement que produit la grande lumière sur les êtres nocturnes, furtifs et vagabonds. On aurait dit des biches amenées soudainement d'une clairière de forêt dans un salon. Leur costume n'avait rien de remarquable; elles avaient dû, pour venir à ce concert,

quitter leur vêtement caractéristique et faire une toilette « à la mode. » Aussi avaient-elles l'air de femmes de chambre mal habillées. Mais il suffisait d'une palpitation de cils, d'un regard noir et fauve vaguement promené sur l'assistance pour leur redonner tout leur caractère.

La musique commença. C'étaient des chants bizarres d'une douceur mélancolique ou d'une gaîté folle, brodés de fioritures infinies, comme celles d'un oiseau qui s'écoute et s'enivre de son ramage, des soupirs de regret d'une brillante existence antérieure, avec d'insouciantes reprises d'humeur joyeuse et libre, qui se moque de tout, même du bonheur perdu, pourvu que l'indépendance reste; des chœurs entrecoupés de trépignements et de cris faits pour accompagner ces danses nocturnes, qui forment, sur le gazon des clairières, ce qu'on appelle « le rond des fées; » quelque chose comme du Weber, du Chopin ou du Listz à l'état sauvage. Parfois le thème du chant était emprunté à une vulgaire mélodie traînant sur les pianos, mais tout cela disparaissait sous les points d'orgue, les trilles, les ornements et les caprices : l'originalité des variations faisait oublier la banalité du motif. Les merveilleuses fantaisies de Paganini sur le *Carnaval de Venise* peuvent donner l'idée de

ces délicates arabesques musicales de soie, d'or et de perles, brodées sur un fond d'étoffe grossière. Un Tzigane, espèce de drôle à mine féroce, basané comme un Indien, et rappelant les types bohémiens si caractéristiquement représentés par Valério dans ses aquarelles ethnographiques, soutenait le chant des femmes par les accords d'un gros rebec placé entre ses jambes, et dont il jouait à la manière des musiciens orientaux; un autre grand garçon se démenait sur l'estrade, dansant, frappant des pieds, chatouillant le ventre d'une guitare, marquant le rhythme sur le bois de l'instrument avec la paume de la main, faisant des grimaces étranges, et jetant de temps à autre un cri inattendu. C'était le gracieux, le comique, le boute-en-train de la troupe.

On ne saurait décrire l'enthousiasme du public pressé autour de l'estrade; il éclatait en applaudissements, en cris, en dodelinements de tête, en interpellations admiratives, en reprises aux refrains. Ces chants, d'une bizarrerie mystérieuse, ont un pouvoir réel d'incantation; ils vous donnent le vertige et le délire, et vous jettent dans l'état d'âme le plus incompréhensible. En les entendant, vous sentez une mortelle envie de disparaître à jamais de la civilisation et d'aller courir les bois

en compagnie d'une de ces sorcières au teint couleur de cigare, aux yeux de charbon allumé. En effet, ces chants, d'une séduction si magique, sont la voix même de la nature, notée et saisie au vol dans la solitude. Voilà pourquoi ils troublent profondément tous ceux sur qui pèse d'un poids si lourd le mécanisme compliqué de la société humaine.

Encore sous le charme de la mélodie, nous nous promenions tout rêveur au milieu du bal masqué, dont notre âme était à mille lieues. Nous pensions à une gitana de l'Albaycin, à Grenade, qui nous avait chanté jadis des coplas sur un air qui ressemblait fort à l'un de ceux que nous venions d'entendre, et dont nous cherchions les paroles dans quelque arrière-tiroir de notre cerveau, lorsque nous nous sentîmes brusquement prendre le bras et jeter à l'oreille, avec cette petite voix criarde, aigrelette et fausse comme celle des bossus, qu'affectent les dominos voulant entamer une intrigue, ces mots sacramentels : « Je te connais. » A Paris, rien n'eût été plus naturel. Depuis assez longtemps, nous promenons notre figure aux premières représentations, aux boulevards, dans les musées, pour qu'elle soit aussi connue que si nous étions célèbre. Mais à Moscou,

cette affirmation de bal masqué semblait à notre modestie quelque peu hasardeuse.

Le domino, mis en demeure de prouver son assertion, nous chuchota sous la barbe de son masque notre nom, très-suffisamment prononcé avec un joli petit accent russe, que le déguisement de la voix n'empêchait pas de démêler. La conversation s'engagea et nous prouva que, si le domino de Moscou ne nous avait jamais rencontré avant ce bal, il connaissait du moins parfaitement nos ouvrages. Il est difficile, pour un auteur à qui l'on cite quelques vers de ses poésies et quelques lignes de sa prose, si loin du boulevard des Italiens, de ne pas se rengorger un peu en humant cet encens, le plus délicat de tous aux narines d'un écrivain. Afin de remettre notre amour-propre à son plan, nous fûmes obligé de nous dire que les Russes lisaient beaucoup, et que les moindres auteurs français avaient un public plus nombreux à Saint-Pétersbourg et à Moscou qu'à Paris même. Cependant, pour rendre la politesse, nous nous efforçâmes d'être galant et de répondre aux citations par des madrigaux, chose difficile avec un domino englouti dans un sac de satin, le capuchon rabattu sur le front, et la barbe du masque longue comme une barbe d'ermite. La seule chose qui

parût était une petite main assez étroite, gantée strictement de noir. C'était par trop de mystère, et il fallait pour être aimable de trop grands frais d'imagination. Nous avons d'ailleurs un défaut qui nous empêche de nous précipiter bien ardemment aux aventures de bal masqué. Derrière le déguisement, nous supposons plus volontiers la laideur que la beauté. Ce vilain morceau de soie noire, avec son profil de chèvre camuse, ses yeux bridés et sa barbiche de bouc, nous semble le moule du visage qu'il recouvre, et nous avons de la peine à l'en détacher. Masquées, les femmes même dont la jeunesse certaine et la beauté notoire nous sont connues nous deviennent parfois suspectes. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du masque complet. Ce petit loup de velours noir, que nos aïeux appelaient *touret de nez*, et que les grandes dames portaient à la promenade, laisse voir la bouche avec son sourire de perles, les fins contours du menton et des joues, et fait ressortir par son noir intense la fraîcheur rosée du teint. Il permet de juger la beauté de la femme sans la découvrir tout à fait. C'est une réticence coquette et non un mystère inquiétant. Ce qu'on risque de pire, c'est un nez à la Roxelane à la place du nez grec qu'on rêvait. On se console aisément de ce

malheur. Mais le domino hermétique peut, quand il s'entr'ouvre à l'heure du berger, amener des découvertes sinistres qui rendent un homme bien élevé fort embarrassé de sa contenance. C'est pourquoi, après deux ou trois tours dans le bal, nous reconduisîmes la dame mystérieuse près du groupe qu'elle nous indiqua. Ainsi se termina notre intrigue au bal masqué de Moscou.

— Eh quoi! est-ce là tout? va dire le lecteur. Vous nous cachez quelque chose par modestie. Le domino sorti furtivement du bal a dû vous indiquer une voiture mystérieuse et vous y faire monter près de lui. Puis la dame a noué son mouchoir de dentelles autour de votre front, disant que l'amour doit avoir un bandeau, et, vous prenant par la main, la voiture arrivée, vous a fait suivre de longs couloirs, et quand on vous a rendu l'usage de vos yeux, vous vous êtes trouvé dans un boudoir splendidement éclairé. La dame avait déposé son masque et s'était débarrassée de son domino, comme le papillon brillant rejette sa larve obscure; elle vous souriait et semblait jouir de votre émerveillement. Dites-nous si elle était blonde ou brune, si elle avait un petit signe au coin de la bouche, afin que nous puissions la reconnaître en la rencontrant à Paris, dans le monde.

Nous espérons que vous avez soutenu l'honneur de la France à l'étranger, et que vous vous êtes montré tendre, galant, spirituel, paradoxal, passionné, digne enfin de la situation. — Une aventure de bal masqué à Moscou! — Joli titre de feuilleton, dont vous n'avez pas profité, vous d'ordinaire si prolixe quand il s'agit de décrire des murailles, des tableaux ou des paysages.

En vérité, dût-on nous prendre pour un Don Juan fourbu, pour un Valmont à la retraite, il n'y a rien eu autre chose. L'intrigue s'est bornée là, et après avoir pris un verre de thé mélangé de vin de Bordeaux, nous regagnâmes notre traîneau, qui nous mit en quelques minutes à notre hôtel de la rue des Vieilles-Gazettes.

La journée avait été assez bien remplie : le matin au couvent, le soir au bal, la religieuse, le domino, la peinture byzantine et les Tziganes, nous avions bien mérité de nous coucher.

En voyage on sent mieux le prix du temps que dans la vie habituelle. On est pour quelques semaines, pour quelques mois tout au plus dans un pays où il se peut qu'on ne revienne jamais; mille choses curieuses, que vous ne reverrez pas, sollicitent votre attention. Il n'y a pas un moment à perdre, et les yeux, comme les dents au buffet du

chemin de fer, redoutant le sifflet du départ, avalent les morceaux doubles. Chaque heure a son emploi. L'absence d'affaires, d'occupations, de travaux, de fâcheux, de visites à recevoir ou à rendre, l'isolement dans un milieu inconnu, l'emploi perpétuel de la voiture allongent singulièrement la vie, et cependant, chose étrange, le temps ne vous paraît pas court; trois mois de voyage équivalent comme durée à un an de séjour dans la résidence habituelle. Quand on reste chez soi, les jours que rien ne distingue les uns des autres tombent au gouffre de l'oubli sans laisser de trace. Lorsqu'on visite un pays nouveau pour soi, les souvenirs d'objets inaccoutumés, d'actions imprévues, forment des points de repère, et en jalonnant le temps, le mesurent et en font sentir l'étendue.

Appelles disait : « *Nulla dies sine linea*, » — à défaut du grec, nous citons le latin, — car ce n'est pas la phrase que le peintre de Campaspe dut prononcer. Le touriste doit arranger ce mot à son usage, et dire : « Nul jour sans course. »

D'après ce précepte, le lendemain de notre expédition à Troïtza, nous allions visiter au Kremlin le Musée des voitures et le Trésor des Popes.

C'est une curieuse exhibition que celle de cette

antique et fastueuse carrosserie : voitures de sacre, voitures de gala, voitures de voyage et de campagne, chaises de poste, traîneaux et autres véhicules. L'homme procède comme la nature, il va toujours du compliqué au simple, de l'énorme au proportionné, de la somptuosité à l'élégance. La carrosserie, comme la faune des temps primitifs, a eu ses mammouths et ses mastodontes. On reste étonné devant ces monstrueuses machines roulantes, avec leur attirail enchevêtré de suspension, leurs ressorts en pincettes, leurs leviers, leurs épaisses bandes de cuir, leurs roues massives, leurs cols de cygne tortueux, leurs siéges hauts comme des châteaux de navire, leurs caisses aussi grandes qu'un appartement d'aujourd'hui, leurs marchepieds semblables à des escaliers, leurs strapontins extérieurs pour les pages, leurs plateformes pour les laquais, leurs impériales couronnées de galeries découpées, de figures allégoriques et de panaches. C'est tout un monde, et l'on se demande comment de tels engins ont pu se mouvoir; huit énormes meklembourgeois y suffisaient à peine. Mais si ces voitures sont barbares au point de vue actuel de la locomotion, au point de vue de l'art ce sont des merveilles. Tout est sculpté, ornementé, travaillé avec un goût exquis. Sur les

fonds de dorure s'épanouissent des peintures charmantes, faites de main de maître, et qui, détachées de leurs panneaux, figureraient avec honneur dans les musées. Ce ne sont que petits amours, groupes d'attributs, bouquets de fleurs, guirlandes, blasons, caprices de toutes sortes. Les glaces sont des glaces de Venise, les tapis sont les plus moelleux et les plus riches qu'aient fourni Constantinople ou Smyrne, les étoffes à désespérer Lyon : brocarts, velours, damas, brocatelle revêtent splendides les parois et les siéges. Les carrosses de Catherine Ire et de Catherine II contiennent des tables de jeu et de toilette, et, en détail caractéristique, des poêles coloriés et dorés en porcelaine de Saxe. Les traîneaux de parade déploient aussi une ingénieuse bizarrerie de forme, une charmante fantaisie d'ornements. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la collection des selles d'homme et de femme, et des harnais de toutes sortes. La plupart viennent d'Orient et ont été donnés en cadeaux aux tzars et aux tzarines, par les empereurs de Constantinople, les grands Turcs et les schahs de Perse. C'est un luxe insensé de broderies d'or et d'argent sur des fonds de brocart ou de velours qui disparaissent, des étoiles et des soleils de pierreries. Les mors, les chanfreins, les

gourmettes sont étoilés de diamants, et sur le cuir des brides, précieusement piquées en fils d'or ou en soie de couleur, s'incrustent des turquoises, des rubis, des émeraudes et des saphirs cabochons. En barbare asiatique que nous mériterions d'être, nous avouons que cette sellerie extravagamment magnifique nous séduit plus que la moderne sellerie à l'anglaise, très-fashionable sans doute, mais si maigre d'aspect, si pauvre de matière, et si sobre d'ornement.

La vue de ces immenses et somptueux carrosses en dit plus sur l'ancienne vie de cour que tous les mémoires des Dangeau et autres chroniqueurs de palais. Elle fait concevoir des existences énormes, impossibles à réaliser aujourd'hui, même avec le pouvoir absolu, car la simplicité des mœurs actuelles envahit jusqu'aux demeures souveraines. L'habit de gala, le grand costume de cérémonie ne sont plus que des déguisements qu'on se hâte de dépouiller après la fête. Excepté le jour du sacre, l'empereur ne porte jamais sa couronne. Il se coiffe comme tout le monde d'un chapeau soit militaire, soit civil ; et s'il se promène, ce n'est pas en carrosse doré et traîné par des chevaux blancs secouant des panaches. Jadis ces magnificences étaient quotidiennes. On vivait familièrement dans

cette magnificence et cette splendeur. Les rois et les grands n'avaient de commun avec le reste des hommes que la mort, et ils passaient sur la terre éblouie comme des êtres d'une autre race.

— On nous fit voir le Trésor des Popes, qui se trouve aussi dans le Kremlin. C'est le plus prodigieux entassement de richesses qu'on puisse rêver. Là, sont rangés dans des armoires dont on entr'ouvre les portes, comme des battants de reliquaires, les tiares, les mitres, les bonnets des métropolitains et des archimandrites, mosaïques de pierreries sur des fonds de brocarts, les dalmatiques, les chapes, les étoles, les robes en toiles d'or ou d'argent, toutes ramagées de broderies, tout historiées de légendes dessinées avec des perles. A Troïtza nous avions pu croire qu'il n'y avait plus de perles au monde, et que le trésor du couvent les avait réunies dans ses boisseaux. Il y en avait tout autant au Trésor des Popes. Que de ciboires d'argent, de vermeil, d'or sculpté, niellés, guillochés, entourés de zones d'émaux, cerclés de pierres précieuses; que de croix peuplées par des myriades de figures microscopiques, que d'anneaux, que de crosses, que d'ornements d'une richesse fabuleuse, que de lampes, que de flambeaux, que de livres reliés de plaques d'or cons-

tellées d'onyx, d'agathe, de lapis-lazuli, de malachite n'avons-nous pas contemplés, derrière ces vitrines, avec ce plaisir et ce découragement du voyageur qui, là où il ne peut écrire que quelques lignes, sent qu'il faudrait une monographie capable d'occuper une vie entière!

Le soir, nous allâmes au théâtre. Il est vaste et magnifique, et rappelle, pour ses dispositions principales, l'Odéon de Paris et le théâtre de Bordeaux. Ces régularités parfaites nous touchent peu, et nous aimerions mieux, pour notre part, le moindre caprice architectural désordonné et fleuri, dans le genre de Vassili-Blagennoi ou du Palais à facettes, mais cela serait moins *civilisé* et traité de barbare par les gens de bon goût. Toutefois, il faut convenir que le type admis, le théâtre de Moscou ne laisse rien à désirer. Tout y est grandiose, monumental, somptueux. La décoration de la salle, rouge et or, flatte l'œil par son opulence sérieuse, favorable aux toilettes, et la loge impériale, placée juste en face de la scène, avec ses hampes dorées, ses aigles à deux têtes, ses blasons et ses enroulements de lambrequins, produit un effet majestueux et splendide; elle coupe, dans sa hauteur, deux rangs de loges, et interrompt heureusement les lignes courbes des

galeries. Comme à la Scala, à San-Carlo et dans tous les grands théâtres italiens, un couloir circule autour du parterre et facilite l'accès des places, rendu encore plus aisé par un autre chemin laissé libre au milieu. Nulle part, l'espace n'est parcimonieusement ménagé comme chez nous. On peut entrer et sortir sans déranger personne, et causer extérieurement avec les femmes des baignoires. On est admirablement assis aux fauteuils d'orchestre, dont les premiers rangs, par une convention tacite, sont réservés aux gens titrés, aux grades supérieurs et aux personnes d'importance. Un marchand, quelque riche, quelque honorable qu'il soit d'ailleurs, n'oserait pas dépasser la cinquième ou la sixième file. La même hiérarchie s'observe pour les rangs de loge ; du moins cela était ainsi du temps de notre voyage. Mais, quel que soit l'endroit où l'on se place, soyez sûr qu'on y est à l'aise. Le spectateur n'y est pas sacrifié au spectacle, comme cela arrive trop souvent dans les théâtres de Paris, et le plaisir ne s'achète pas par une torture. L'on a autour de soi l'espace que Stendhal jugeait nécessaire pour bien goûter la musique, sans être troublé par l'influence du voisin. Avec cet art du chauffage que possèdent les Russes au plus haut degré, et qui

est chez eux une question de vie ou de mort, une température égale et douce est maintenue partout, et l'on ne court pas risque, en entr'ouvrant la porte ou le carreau de sa loge, de recevoir ces douches d'air froid qui vous tombent si désagréablement sur les épaules.

Cependant, malgré tout ce confort, le théâtre de Moscou n'était pas, ce soir-là, très-rempli. On remarquait de grands vides dans les loges, et des files presque entières de banquettes restaient inoccupées ou ne présentaient que de rares groupes de spectateurs disséminés çà et là. Il faut des foules énormes pour combler ces théâtres immenses. En Russie, tout est trop grand et semble fait pour une population à venir. C'était jour de ballet, car le ballet et l'opéra alternent aux théâtres russes et ne se combinent pas comme chez nous. Nous ne rappelons pas la fable du ballet exécuté ce jour-là. Elle avait tout le décousu des livrets italiens, et ne servait qu'à enchaîner une suite de pas favorables au talent des danseurs. Quoique nous ayons fait nous-même des programmes de ballets, et que nous comprenions assez bien le langage de la pantomime, il nous fut impossible de suivre le fil de l'action à travers les pas de trois, les pas de deux, les pas seuls

et les évolutions du corps de ballet, qui manœuvrait d'ailleurs avec un ensemble et une précision admirables. — Ce qui nous frappa le plus, ce fut une espèce de mazurka exécutée par un danseur nommé Alexandroff, avec une fierté, une élégance, une grâce bien éloignées des afféteries si désagréables chez les danseurs ordinaires.

La vie du voyageur se compose de contrastes : le lendemain, nous allions visiter le couvent de Romanoff, à quelques verstes de Moscou. Ce couvent est célèbre par l'excellente musique religieuse qui s'y exécute. Comme Troïtza, il a extérieurement l'apparence d'une forteresse. Sa vaste enceinte renferme un grand nombre de chapelles et de bâtiments, et un cimetière dont, par ce temps d'hiver, l'aspect était particulièrement lugubre. Rien de plus triste que ces croix empâtées de neige, ces urnes et ces colonnes funèbres crevant la blanche nappe étendue sur les morts comme un second linceul. Cette idée vous occupe, que les pauvres défunts couchés sous cette couche glacée doivent avoir bien froid et se sentir encore plus profondément enfoncés dans l'oubli, car la neige efface leurs noms et les pieuses légendes qui les accompagnent, recommandant leurs âmes aux prières des vivants.

Après un coup d'œil mélancolique jeté sur ces tombes à demi recouvertes, dont quelques noires feuilles d'arbres vivaces augmentaient encore le caractère désolé, nous entrâmes dans l'église dont l'iconostase tout doré nous surprit par sa prodigieuse hauteur, qui dépassait celle des plus gigantesques retables espagnols.

Il y avait office, et tout d'abord nous fûmes surpris d'entendre des sons analogues à ceux produits dans nos orgues par les jeux de bourdons; nous savions que le rite grec n'admettait pas ces instruments. Nous fûmes bientôt fixé sur cette erreur, car en approchant de l'iconostase nous aperçûmes un groupe de chantres à grande barbe et habillés de noir comme les popes. Au lieu de chanter à pleine voix comme les nôtres, ils recherchent des effets plus doux et font entendre une sorte de bourdonnement d'un charme plus facile à goûter qu'à décrire; figurez-vous le bruit que font en volant, les soirs d'été, les gros papillons de nuit; c'est une note grave, douce et pourtant pénétrante. Ils étaient une dizaine, croyons-nous; l'on distinguait les basses à la manière dont ils se rengorgeaient, et les chants sacrés sortaient de leurs bouches sans qu'on leur vît presque remuer les lèvres.

La chapelle impériale à Saint-Pétersbourg et celle de ce couvent de Romanoff sont ce que nous avons entendu de plus beau dans le domaine de la musique religieuse; nous possédons des compositions musicales plus savantes et plus belles sans doute, mais la manière dont on exécute le plain-chant en Russie y ajoute une grandeur mystérieuse et une inexprimable beauté. C'est, à ce qu'on nous dit, saint Jean Damascène qui fut au huitième siècle le grand réformateur de la musique sacrée; elle s'est peu modifiée, et ce sont ces mêmes chants arrangés à quatre voix par les compositeurs modernes, que nous entendîmes. L'influence italienne envahit un instant la musique sacrée, mais ce ne fut pas pour longtemps, et l'empereur Alexandre Ier ne souffrit pas qu'on exécutât d'autre chant que le chant ancien dans sa chapelle.

En rentrant à l'hôtel, tout vibrant encore d'une harmonie céleste, nous trouvâmes des lettres qui nous rappelaient à Saint-Pétersbourg, et nous quittâmes Moscou à grand regret, Moscou, la vraie ville russe, couronnée par le Kremlin aux cent coupoles.

V

L'OPÉRA A SAINT-PÉTERSBOURG [1]

Le rideau, en se levant, découvre aux yeux du spectateur un royaume mystérieux et souterrain qui a pour ciel une voûte de rocher, pour étoiles des lampes, pour fleurs les cristallisations bizarres des métaux, pour lacs des eaux noires où nagent des poissons aveugles, pour indigènes les gnômes de la montagne que le travail humain vient troubler dans leur retraite profonde. Une joyeuse activité règne au sein de la mine; les pics poursuivent le minerai aux veines de la gangue; les câbles s'enroulent sur les treuils; les paniers vont et viennent, et les hottes versent aux fourneaux, dont les gueules rouges flamboient, les trésors

1. *Éoline ou la Dryade*, ballet en quatre actes de M. Jules Perrot, musique de M. Pugni, débuts de Mme Ferraris.

extraits de la roche. A peine refroidis, les lingots se façonnent sous les coups cadencés des marteaux. Tout ce tableau est charmant.

Tant de labeur mérite sa récompense. Par un frêle escalier dont le sommet se perd dans la voûte de la caverne, et qui met le monde inférieur en communication avec le monde supérieur, descendent, comme les anges sur l'échelle de Jacob, les femmes, les filles et les fiancées des mineurs, en costume coquet et pittoresque, apportant le déjeuner des ouvriers. Tous ces petits pieds, toutes ces jambes fines et rondes franchissent les innombrables marches avec une prestesse ailée, sous l'artillerie des lorgnettes braquées, sans un faux pas, sans une hésitation, sans faire trembler un instant l'escalier aérien; rien de plus gracieux et de plus hardi que ce défilé en l'air de tout le corps de ballet.

On tire les provisions du panier, et Lisinka, la plus jolie de ces jolies filles, sert affectueusement son père, le chef des mineurs, aussi habile à deviner des métaux sous leur enveloppe terreuse que les telchines de Samothrace ou les gnômes du Hartz. Pour que la joie soit complète, le comte Edgar, propriétaire des mines, a envoyé à ses braves ouvriers des brocs de vin et des cruches de

bière. Les mineurs y puisent largement, et le sobre déjeuner finit en gai festin. Aux lumières des lampes les yeux étincellent, les joues s'illuminent, les sourires brillent en blancs éclairs, les mains cherchent les mains, les bras s'arrondissent autour des corsages, les pieds trépignent sur le sol pailleté d'or, et les danses ne tardent pas à se former.

Ce joyeux tumulte éveille dans les profondeurs de son palais souterrain Rübezahl, le roi des gnômes, le génie de la montagne dont l'audace avide des mortels envahit les possessions; un énorme bloc de scories liquéfiées autrefois par le feu des volcans primitifs s'entr'ouvre subitement, et il en jaillit un être surnaturel, moitié dieu, moitié démon, un petit manteau blanc sur les épaules, revêtu d'une cuirasse et de knémides à reflets de paillon, sans doute forgées par Vulcain, son aïeul mythologique : c'est Rübezahl. Irrité d'abord de tout ce bruit, il se déride bientôt à l'aspect des danses et descend, pour s'y mêler, de son quartier de roche. Invisible par sa volonté, comme s'il portait au doigt l'anneau de Gygès, il circule entre les groupes, qu'il lutine et dérange. Grâce à lui, les garçons les plus modestes sont punis de licences qu'ils n'ont pas prises. Ici, il

effleure de ses lèvres de blanches épaules; là, il entoure de ses doigts une taille de guêpe, interceptant les baisers au vol et laissant arriver les soufflets... sur la joue des innocents. Ce n'est pas tout : en passant les amphores, dont le vin se répand en nappes rouges, trompant la soif des buveurs, il fait porter à sec la santé du comte Edgar, à la grande satisfaction du malin génie, qui disparaît en riant.

Le comte Edgar pénètre dans la mine pour féliciter les ouvriers de leur ardeur à ces travaux, qui l'enrichissent et lui permettent d'épouser Éoline, sa fiancée, fille adoptive du puissant duc de Ratibor.

Éoline, curieuse de visiter ce monde souterrain, arrive bientôt avec son père, semant sous ces voûtes sombres, où ne s'épanouissent que l'or, l'argent et les pierres précieuses, les fleurettes des champs qu'elle a cueillies en route tout humides encore de rosée; on l'entoure, on l'admire, on l'acclame; elle est si belle, si bonne et si charmante! Derrière sa beauté on en admire une autre qui brille à travers la première, comme une flamme dans un globe d'albâtre. On dirait, à de soudaines phosphorescences, qu'Éoline n'est que l'enveloppe, que le voile transparent d'un être

supérieur, d'une déesse condamnée par quelque fatalité à vivre parmi les hommes. Aussi Edgar, ivre d'amour, s'élance sur les pas de sa belle fiancée, tâchant de l'atteindre et de l'arrêter dans son vol. Avez-vous vu deux papillons aux ailes palpitantes qui se cherchent et s'évitent sur la pointe des herbes, l'un passionnément, l'autre coquettement, gardant toujours leur distance jusqu'à ce qu'ils se confondent dans le même rayon? Alors vous pouvez vous faire une idée de ce pas délicieux où madame Ferraris, — Éoline, voulons-nous dire, — se montre si jeune, si légère, si aérienne, si voluptueusement chaste et si pudiquement provoquante. Avec quel joli mouvement elle attire et repousse le baiser suspendu au-dessus de son sourire comme une gracieuse menace!

Pendant qu'Éoline admire les richesses de la mine, prend part à la collation qu'on lui offre, se mêle aux danses, accueille les jeunes filles empressées autour d'elle et reçoit les confidences indiscrètes du jeune ouvrier amoureux de Lizinka, Rübezahl, le génie de la montagne, a reparu; dans une pose d'extase, les mains tendues, l'œil ébloui, il suit tous les mouvements de la fiancée d'Edgar. Il s'enivre à longs traits de sa beauté. Jamais sem-

blable merveille n'a pénétré dans son obscur royaume; ni les ondines des nappes intérieures, ni les salamandres des régions plutoniques qui ont cherché à lui plaire ne possédaient cette perfection de traits et de formes, cette grâce virginale, ce sourire enchanteur! Rübezahl est épris d'Éoline; la flèche de l'amour a trouvé son cœur à travers les épaisses couches de la terre.

Soudain il se transforme en mineur, et d'un air gauche et rustre il s'approche de la table, malgré les ricanements des seigneurs, dont il dédaigne les plaisanteries. Sous son humble habit, il est plus puissant qu'eux; ses yeux percent les obstacles contre lesquels s'émoussent les regards des hommes; il voit clairement les fleuves de métal ruisseler dans leur lit de roche. La clef des trésors de la montagne, c'est lui qui la tient; en effet, à chaque coup de pioche qu'il donne, les blocs d'or natif font briller leurs jaunes pépites; les pierres précieuses étincellent et lancent de folles bluettes; la caverne illuminée laisse transparaître les richesses que l'homme cherche avec tant de peine; les floraisons métalliques étalent leurs couleurs étranges, les rubis, les saphirs, les diamants croisent leurs feux variés. Qu'est-ce que le trésor des califes à côté de ces merveilles et de ces

éblouissements? Dans l'humble mineur qui se redresse fièrement, l'on reconnaît Rübezahl, le roi des gnômes; sans s'inquiéter du courroux ni de l'épée d'Edgar, qui n'atteint que le vide, le génie déclare son amour pour Éoline. Elle sera reine chez les gnômes, et la terre lui ouvrira tous ses écrins; ainsi l'a décidé Rübezahl, qu'aucun obstacle n'arrêtera. Qui pourrait rivaliser avec un génie, et surtout avec un génie si riche!

En vain Éoline proteste, en vain Edgar cherche à châtier l'insolent, Rübezhal ne s'en émeut guère; il fait un geste, et la caverne s'incendie d'un reflet pourpre, comme si les digues du feu central étaient rompues. Le génie s'éclipse au milieu des flammes. Tout le monde fuit épouvanté, et la solitude se fait dans la mine.

Les hommes partis, les gnômes reprennent possession de leur empire. Des fentes de la roche sort une multitude de petits êtres vêtus de gris, coiffés de capuchons au fond desquels brillent des yeux malins. Tout cela sautille d'une façon bizarre, sur un rhythme désordonné, pour divertir le maître, qui paraît soucieux; aux gnômes succèdent de jolies créatures aux toilettes étincelantes de couleurs minérales, qui essayent, sans y plus réussir, de distraire le roi de la montagne de sa rêverie.

Rübezahl ne fait pas même attention aux empressements de Trilby, son page, son lutin bien-aimé. La pensée qui le préoccupe perce les parois sombres de la caverne; la roche compacte devient translucide, se fond en vapeurs, s'azure et laisse apercevoir, dans une perspective magique, l'intérieur d'une chambre d'architecture ogivale. Doucement éclairée par une lampe, Éoline repose sur des carreaux de brocart, avec le gracieux abandon du sommeil; un jet de lumière bleuâtre pénètre dans la chambre par le vitrail qui s'ouvre. Dès que la lueur argentée a touché Éoline, une métamorphose s'opère en elle; comme une chrysalide qui sort de sa coque et s'envole papillon, la jeune fille abandonne sa forme terrestre et ne laisse sur sa couche que des vêtements affaissés. Avec la nuit elle redevient dryade, comme sa mère; ses compagnes l'entourent et la guident dans la forêt natale vers le chêne auquel sa vie est attachée. « Mortelle ou déesse, qu'importe! s'écrie Rübezahl, je saurai bien obtenir son amour. » La vision s'évanouit, et la toile tombe.

A l'acte suivant, les lueurs roses de l'aurore qui luttent avec les reflets bleus de la lune jouent sur les hauts toits d'un manoir gothique, dont une eau vive baigne le pied. Tout le reste de la scène

est encore dans l'ombre, et sur le devant, près d'une tourelle en ruine, un vieux chêne fracassé par la foudre tord ses branches mortes. C'est le jour des fiançailles d'Edgar et d'Éoline. Les mineurs préparent pour la cérémonie un trône de fleurs et de feuillages. « Si nous jetions bas cet arbre brisé qui nous gêne, dit Frantz, l'amoureux de Lisinka, au vieil Hermann, le chef des mineurs. — Gardons-nous-en bien, mes enfants, répond Hermann; une légende est attachée à ce chêne : la châtelaine, mère d'Éoline, attirée par un charme mystérieux, aimait à se reposer sous son ombre; un jour d'orage, le tonnerre le frappa, et, comme si sa vie fût liée à l'existence du chêne, la jeune femme mourut. »

Tandis que le vieux mineur raconte cette légende, un pétillement d'étincelles se fait entendre, et des ruines de la tourelle Rübezahl s'élance comme à la poursuite d'une vision. En effet, une figure lumineuse, dont le reflet s'allonge dans l'eau, passe en planant au-dessus de la rivière, comme un oiseau qui raserait un lac; c'est la dryade qui rentre avec le jour dans sa forme terrestre.

Le soleil levé éclaire la façade du château, fait miroiter les eaux de la rivière, dore le vert feuillage des arbres du parc; les ouvriers, défilant avec

bannière et attributs, portent sur des brancards de pesants lingots d'argent et d'or qu'ils comptent offrir à leur seigneur; les jeunes filles du village les suivent. Trilby, le lutin de Rübezahl, venu sur terre déguisé en page pour servir les amours de son maître, s'amuse à coquetter avec elles, excitant la jalousie de leurs rustiques amants.

Le duc de Ratibor, Éoline, Edgar et les gentilshommes témoins des fiançailles ne tardent pas à paraître; ils prennent place et la fête commence. Un seigneur, vêtu avec une magnificence bizarre, s'avance hardiment. Il excite une surprise mêlée de crainte. On sent en lui une puissance surnaturelle. Il dompte la volonté, brise la résistance, fascine comme le serpent, attire comme l'abîme. Magnétisée par son regard, Éoline se lève et commence un pas avec lui. On dirait une colombe qui descend de branche en branche vers le reptile en arrêt au bas de l'arbre, la plume hérissée, l'aile palpitante, éperdue d'horreur, mais charmée. Sans doute Éoline n'aime pas Rübezahl, pourtant cette danse magique l'étourdit et l'enivre; une langueur perfide amollit ses mouvements, sa tête penche, son œil nage dans une lumière plus humide, son sourire s'entr'ouvre, laissant passer un souffle plus pressé. A demi-

vaincue, elle s'abandonne aux bras de Rübezahl.

Ce pas, qui est un chef-d'œuvre, jette en extase les spectateurs du théâtre et les spectateurs de la salle. Seul, le comte Edgar ne le trouve pas de son goût, et franchement il est dans son droit. Furieux, la dague au poing, il se précipite vers le groupe; le roi des gnômes le renverse d'un geste et retourne par une trappe anglaise dans son empire caverneux. Les jeunes filles reçoivent et soutiennent Éoline évanouie.

Nous voici maintenant au château, dans une riche salle gothique, chambre à coucher d'Éoline; la jeune fille dort, mais d'un sommeil agité de terreurs et de visions étranges. Elle tressaille et se dresse sur le bord de son lit, croyant entendre des rires et voir passer des ombres. Ce n'est pas tout à fait une illusion, car Trilby, envoyé en éclaireur, s'est introduit dans la place, et sa tête maligne apparaît entre les rideaux; cependant, entourée de ses camériste accourues à son appel, Éoline se rassure; elle était le jouet d'un rêve! Pour dissiper cette fâcheuse impression, elle va à son miroir; — n'est-ce pas là que les femmes oublient tout, même leur amour? — Elle sourit en voyant que les mauvais songes n'ont pas éteint ses yeux et pâli ses joues. Ses femmes lui essayent

des parures; mais tout à coup, au lieu de son image charmante, se dessine dans la glace la figure de Rübezahl passionnément agenouillé et lui tendant les bras comme pour l'attirer sur son cœur. Épouvantée, elle recule; la vision se dissipe, mais l'amoureux génie a emporté avec lui le reflet d'Éoline. Ne pouvant posséder le corps, il s'est emparé de l'ombre; le miroir infidèle ne reproduit plus les traits de la jeune fille. Ce portrait, tout exact qu'il soit, ne suffit pas à Rübezahl, il lui faut le modèle, et bientôt il revient plus vif, plus passionné, plus ardent que jamais; Éoline se défend comme se défend une femme qui a un autre amour au cœur; cependant la situation est périlleuse; Trilby a écarté les caméristes, et le génie est pressant. La jeune fille se jette à genoux sur un prie-dieu, devant une sainte image, le ciel seul peut la secourir. Minuit sonne; c'est l'heure de sa métamorphose. Un rayon de lune s'allonge dans la chambre, et par ce chemin lumineux la dryade s'envole, laissant Rübezahl penaud et furieux. Averti qu'un audacieux s'est introduit chez Éoline, le comte Edgar accourt l'épée à la main, mais le roi des gnômes connaît par anticipation les mystères de l'électricité. Son fer, en rencontrant celui d'Edgar, en fait jaillir des étincelles

bleues et donne au bras qui le tient une commotion épouvantable; avant que le comte ait ramassé son arme inutile, le génie s'est éclipsé.

C'est un rude métier, même pour un roi des gnômes, que de poursuivre une femme à existence double, qui vous échappe au moment où vous croyez la tenir, et se réfugie dans un tronc d'arbre, au sein d'une vaste forêt. Rübezahl, malgré sa science, est fort embarrassé. Déguisé en bûcheron, il interroge de l'œil tous les chênes vieux et jeunes. Sous quelle écorce protectrice se cache Éoline? Il ne sait. Une idée lui vient; avec sa hache, il questionnera chaque chêne. Aussitôt que le tranchant de l'acier mord le bois, une dryade apparaît demandant grâce pour l'arbre auquel sa vie est liée. Rübezahl continue ses essais jusqu'à ce qu'il ait trouvé le chêne d'Éoline. La pauvre dryade résiste tant qu'elle peut; il faut que la hache fasse à travers l'aubier perler de roses gouttes de sang sur sa chair délicate pour qu'elle se décide à sortir; le gnôme la menace, si elle continue à repousser son amour, d'abattre tout à fait l'arbre qu'elle anime. Éoline, avec des grâces suppliantes, des coquetteries pudiques, des caresses soumises, parvient à désarmer le courroux du génie, qu'entourent ses compagnes, dont les groupes servent

à masquer sa fuite. Edgar, qui la cherche, la ramène au château.

Dans la salle d'armes du manoir, que décorent des panoplies équestres, doivent avoir lieu les fêtes pour le mariage d'Edgar et d'Éoline. Quelques sons d'orgue s'échappent de la chapelle voisine, et bientôt le couple reparaît uni pour toujours devant le ciel et devant les hommes. Des danses variées se succèdent. Éoline, dans un pas suprême, exprime les chastes enivrements, les joies célestes de l'amour permis. Et Rübezahl, que fait-il? allez-vous dire. Il laisse épouser celle qu'il aime par son rival; c'est bien la peine d'être le roi des gnômes! Attendez : regardez là-bas, tout au fond, cette rougeur qui empourpre la forêt; des flots de fumée roulent en tourbillons vers le ciel, les flammes montent, l'incendie se développe, et dans le brasier se tordent douloureusement les chênes habités par les dryades.

Éoline se renverse, porte une main à son cœur, et de l'autre fait un geste d'adieu à Edgar. Le feu qui dévore son chêne la consume; elle meurt, et près d'elle Rübezahl, apparu soudain, ricane avec une méchanceté diabolique : au moins elle n'appartiendra à personne.

Un ciel tout illuminé des splendeurs de l'apo-

théose, fin obligée des ballets et des féeries, reçoit les âmes errantes des dryades. Éoline monte soutenue par les bras de sa mère, et la toile tombe au bruit des voix tumultueuses qui demandent madame Ferraris.

Le triomphe de madame Ferraris a été complet, et les Russes sont difficiles en fait de danse; ils ont vu Taglioni, Essler, Cerrito, Carlotta Grisi, sans compter leurs propres danseuses, jeune armée chorégraphique qui sort de leur Conservatoire, un des mieux tenus du monde, alerte, assouplie, disciplinée à merveille, avec un talent tout formé déjà auquel ne manque qu'une expérience du théâtre bientôt acquise.

Madame Ferraris est aujourd'hui sans rivale. Elle a la grâce, la légèreté, le ballon, le parcours, et, sous une mignonne apparence, une incomparable vigueur. Quand elle s'enlève, c'est une détente d'acier, quand elle redescend, c'est une plume de colombe. Dans les pointes, son orteil pique le sol comme un fer de flèche, et là-dessus elle tourne, elle se renverse, elle fait des temps penchés, des revirements subits avec une sûreté, une hardiesse, un abandon qui la feraient croire soutenue par des ailes invisibles; chaque temps est net, pur, bien dessiné, sans raideur ni fatigue,

d'une perfection classique et d'une grâce toute nouvelle; en outre, ces petits pieds, dans le délire de la danse, n'oublient jamais la mesure; ils ont l'oreille fine et scandent le rhythme à merveille. Leurs taquetés sont aussi justes que les battements du métronome de Maëtzel.

Chargée d'un rôle double, madame Ferraris a pu montrer, comme dans deux ballets joués l'un après l'autre, son talent sous deux physionomies diverses; quand elle représente Éoline, elle joint l'affabilité gracieuse de la châtelaine à la gaieté innocente, à la coquetterie naïve de la jeune fille; quand elle représente la dryade, elle s'idéalise, se détache, s'enlève, se fait plus transparente et plus légère encore, et vole à travers les chênes de la forêt, sur la pointe des herbes, sans faire tomber une seule goutte de rosée d'une violette. Dans ces changements brusques de femme en déesse, de déesse en femme, elle ne se trompe jamais et reprend toujours tout le personnage.

Mais notre article est déjà bien long, et pourtant, pour le finir, il nous faudrait encore bien de la place. Tant d'yeux bleus et de chevelures blondes, tant de pieds mignons et de jambes sveltes luisent, flottent, sautillent, se lèvent ou retombent dans ce tourbillon de gaze, de paillon,

de fleurs, de sourires et de maillots roses qu'on appelle *Éoline, ou la Dryade!* — Considérez que nous sommes un étranger arrivé d'hier, qui écoute avec une surprise charmée tous ces noms féminins étranges à son oreille comme le chant d'oiseaux inconnus, si doux pourtant, si pleins de voyelles et de musique qu'on les prendrait pour les noms sanscrits d'un drame indien ignoré de William Jones ou de Schlegel : Prikhounowa, Mouravieva, Amossova, Koupeva, Liadova, Snetkova, Manarowa... Il nous semble transcrire, pour les danseuses de la rue Le Pelletier, du texte de *Sacountala* tous ces beaux noms épanouis et parfumés comme des fleurs de l'Inde dont la sonorité nouvelle les alarmait tant; eh bien, figurez-vous, et cela d'autant plus aisément que vous connaissez mieux que nous tout ce joli monde, que chacun de ces noms signifie beauté, talent ou tout au moins jeunesse et espérance. — Quant à madame Petipa, son nom français nous guide, bien qu'elle soit Russe, et nous pouvons dire plus spécialement qu'elle est fine, jolie, légère et digne d'appartenir à cette famille de chorégraphes distingués. Louer Perrot et Pugni, est-ce bien nécessaire? Leurs noms seuls sont des éloges.

VI

RETOUR EN FRANCE

Il y avait déjà bien des jours, bien des semaines, bien des mois même, que nous remettions notre départ pour la France. Saint-Pétersbourg avait été pour notre courage une sorte de Capoue gelée où nous nous étions amolli dans les délices d'une vie charmante, et il nous en coûtait, nous l'avouons sans honte, d'aller reprendre à Paris le collier du feuilleton, qui nous meurtrit les épaules depuis si longtemps. A l'attrait si grand pour nous des choses nouvelles, se joignait celui des relations les plus agréables. On nous avait choyé, fêté, gâté, aimé même, nous avons la fatuité de le croire, et tout cela ne se quitte pas sans regret. La vie russe nous enveloppait, suave, caressante, flatteuse, et nous avions peine à déposer cette moelleuse pelisse. Cependant on ne peut pas toujours rester à

Saint-Pétersbourg. Des lettres de France nous arrivaient chaque fois plus pressantes, et le grand jour fut irrévocablement fixé.

Nous avons dit que nous faisions partie de la société des *Vendrediens*, jeunes artistes qui se réunissaient chaque vendredi, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et passaient la soirée à dessiner, à peindre à l'aquarelle, à laver à la sépia des compositions improvisées que vendait Behgrow, le Susse de l'endroit, et dont le produit venait aider quelque camarade à court de ressources. Vers minuit, un joyeux souper terminait la séance de travail; on enlevait les crayons, les pinceaux, les pastels, et l'on attaquait le macaroni classique fait par un *Romain*, le salmis de gelinottes ou quelque grand poisson pêché dans la Néva, à travers les trous de la glace. Le souper était plus ou moins somptueux, selon l'état de la bourse du *Vendredien* qui hébergeait le cénacle ce soir-là. Mais qu'il fût arrosé de vin de Bordeaux, de vin de Champagne, ou simplement de bière anglaise ou même de kwas, il n'en était pas moins gai, cordial et fraternel. Les histoires saugrenues, les charges d'atelier, les folies amusantes, les paradoxes inattendus, y éclataient comme des fusées de feu d'artifice. Puis l'on revenait par groupes,

suivant les convenances du quartier, poursuivant l'entretien à travers les rues silencieuses, désertes, blanches de neige, où l'on n'entendait d'autre bruit que nos éclats de rire, le hurlement de quelque chien réveillé à notre passage, et le bâton ferré des gardes de nuit traînant sur le trottoir.

Le vendredi, veille de notre départ, amenait précisément notre tour de traiter la troupe, et toute la bande se réunit au grand complet dans notre logis, situé rue de la Morskaïa. Vu la solennité de la circonstance, Imbert, officier de bouche célèbre à Saint-Pétersbourg, et appartenant à la maison de l'Empereur, voulut bien rédiger le menu du souper, en surveiller l'exécution, et daigna même y mettre la main en préparant un chaud-froid de perdrix dont nous n'avons retrouvé le pareil sur aucune table. Imbert nous estimait pour un *risotto* exécuté par nous en sa présence, d'après la plus pure recette milanaise, à la suite d'une conversation sur les cuisines exotiques; il l'avait déclaré exquis et ne nous considérait plus comme un *bourgeois;* en dehors de notre littérature, nous étions pour lui un *artiste*. Jamais approbation ne nous flatta davantage, et il avait fait ce chaud-froid pour un palais qu'il jugeait digne apprécia-teur de son mérite.

Comme d'habitude, la soirée commença par le travail ; chacun se mit à son pupitre préparé d'avance sous l'abat-jour d'une lampe. Mais l'ouvrage n'avançait guère, on était préoccupé; la conversation suspendait les pinceaux, et le bistre ou l'encre de Chine séchait parfois dans le godet entre une touche et l'autre. Pendant près de sept mois, nous avions vécu en bon compagnon parmi ces jeunes gens spirituels, sympathiques, amoureux du beau et pleins d'idées généreuses. Nous allions partir. Quand on se quitte, qui sait si jamais l'on se reverra ? surtout lorsqu'une grande distance vous sépare, et que vos existences, qui se sont mêlées pendant quelque temps, vont reprendre leur cours ordinaire. Une certaine mélancolie planait donc sur les *Vendrediens*, et l'annonce du souper vint la dissiper fort à propos. Les toasts portés à notre heureux voyage ranimèrent la gaieté éteinte, et le coup de l'étrier fut bu si longtemps qu'on résolut de rester jusqu'au jour et de nous accompagner en masse au chemin de fer.

La saison s'avançait; la grande débâcle de la Néva avait eu lieu, et seuls, quelques glaçons retardataires descendaient le courant et allaient se fondre dans le golfe attiédi et désormais libre à la

navigation. Les toits avaient perdu leur couverture d'hermine, et dans les rues, la neige, changée en noire bouillie, faisait à chaque pas des flaques et des bourbiers. Les dégâts de l'hiver, masqués longtemps par la blanche couche, apparaissaient à nu. Les pavés étaient disjoints, les chaussées rompues, et nos droschkys, durement cahotés de fondrière en fondrière, nous donnaient de terribles coups dans les reins et nous faisaient sauter comme des pois sur un tambour, car le mauvais état des routes n'empêche nullement les isvoschtchiks d'aller comme si le diable les emportait : pouvu que les deux petites roues les suivent, ils sont contents et ne s'inquiètent guère du voyageur.

On arriva bientôt à la station du chemin de fer, et là, trouvant que la séparation venait trop vite, toute la bande monta en wagon et voulut nous accompagner jusqu'à Pskov, où s'arrêtait alors la ligne ferrée ébauchée seulement. Cet usage de faire ainsi la conduite aux parents ou aux amis qui partent nous semble particulier à la Russie, et nous trouvons cette habitude touchante. L'amertume du départ en est adoucie, et la solitude ne succède pas brusquement aux embrassades et aux poignées de mains.

A Pskov cependant il fallut bien se quitter. Les *Vendrediens* rétrogradèrent vers Saint-Pétersbourg par le retour du train; c'était le départ définitif, et le vrai voyage allait commencer.

Nous ne revenions pas seul en France; nous avions pour compagnon de route un jeune homme qui demeurait dans la même maison que nous à Saint-Pétersbourg, et avec lequel nous nous étions bien vite lié d'amitié. Quoique Français, il savait, chose rare, presque toutes les langues du Nord : l'allemand, le suédois, le polonais et le russe, qu'il parlait comme sa langue maternelle; il avait fait de fréquents voyages en Russie, dans toutes les directions, sur tous les véhicules et par toutes les températures. En voyage, il était d'une sobriété admirable, savait se passer de tout, et offrait une résistance étonnante à la fatigue, bien qu'il fût d'une nature délicate en apparence et habitué à la vie la plus confortable. Sans lui, nous n'aurions pu accomplir notre retour à cette époque de l'année et par des chemins si difficiles.

Notre premier soin fut de chercher dans Pskov une voiture à louer ou à vendre, et, après bien des allées et venues, nous ne trouvâmes qu'une espèce de droschky assez délabré, et dont les res-

sorts ne nous inspiraient pas grande confiance. Nous l'achetâmes, mais à cette condition que s'il se rompait avant d'avoir fait quarante verstes, le vendeur le reprendrait moyennant une légère indemnité pour le dégât. Ce fut notre prudent ami qui eut l'idée de cette clause, et bien nous en prit, comme on va le voir.

On attacha nos malles à l'arrière du frêle véhicule; nous nous assîmes sur l'étroit strapontin, et le cocher lança son attelage au galop. C'était bien, pour courir les routes, la plus horrible saison de l'année; le chemin n'était qu'une chaussée de fange, relativement un peu plus tassée, au milieu d'un vaste marécage de boue liquide. A droite, à gauche et en avant, la perspective se composait d'un ciel barbouillé de gris sale, posant sur un horizon de terrains noirs et détrempés; à peine, de loin en loin, quelques chevelures ébouriffées et roussâtres de bouleaux à demi submergés, un miroitement de flaques d'eau, et des isbas en rondins retenant encore sur leurs toits quelques lèches de neige semblables à des lambeaux de papier mal arraché. A travers la fausse tiédeur de la température, passaient, aux approches du soir, des souffles d'une bise assez aigre qui nous faisait frissonner sous nos fourrures. Le vent ne se

réchauffait pas à glisser sur cette purée de neige et de glace; des bandes de corbeaux ponctuaient le ciel de leurs virgules noires, et se dirigeaient, en croassant, vers leur domicile nocturne. Ce n'était pas autrement gai, et, sans la conversation de notre camarade, qui nous racontait un de ses voyages en Suède, nous serions tombé en mélancolie.

Des chariots de moujiks, portant du bois, suivaient la chaussée, traînés par de petits chevaux crottés comme des barbets et faisant voler autour d'eux un déluge de boue; mais en entendant les sonnettes de notre attelage, ils se rangeaient respectueusement et nous laissaient passer. Un de ces moujiks eut même l'honnêteté de courir après nous pour nous rapporter une de nos malles qui s'était détachée, et dont nous n'avions pas entendu la chute au milieu du bruit de nos roues.

La nuit était presque tombée, et nous n'étions plus très-éloignés de la maison de poste; nos chevaux allaient comme le vent, excités par le voisinage de l'écurie; le pauvre droschky sautait sur ses ressorts énervés, et suivait en diagonale l'attelage effréné, les roues ne pouvant pas tourner assez vite à travers l'épaisseur de la boue. La rencontre d'une pierre lui donna un choc si violent que

nous manquâmes être jetés dehors en plein bourbier. Un des ressorts s'était brisé, l'avant-train ne tenait plus. Notre cocher descendit, et avec un bout de corde raccommoda tant bien que mal le véhicule fracassé, en sorte que nous pûmes, clopin clopant, arriver jusqu'au relai. Le droschky n'avait pas duré quinze verstes. Il ne fallait pas penser à continuer le voyage sur un pareil sabot. Il n'y avait dans la cour de la maison de poste d'autres voitures disponibles que des télégas, et il nous fallait franchir cinq cents verstes pour atteindre la frontière.

Pour bien faire comprendre l'horreur de la situation, une petite description de la téléga est nécessaire. Ce véhicule, éminemment primitif, se compose de deux planches placées en long sur deux essieux où s'emmanchent quatre roues. D'étroites ridelles bordent les planches. Une double corde, garnie d'une peau de mouton, s'attache aux ridelles, et forme une sorte d'escarpolette servant de siége au voyageur. Le postillon se tient debout sur une traverse en bois, ou s'assoit sur une planchette. Les malles sont entassées par derrière. On accroche à cette machine cinq petits chevaux dont les fiacres ne voudraient pas, tant ils ont piteuse mine au repos, et que les meilleurs

chevaux de course auraient de la peine à suivre quand ils sont lancés. Ce n'est pas un moyen de transport à l'usage des sybarites, mais on va un train d'enfer, et la téléga est la seule voiture qui puisse résister aux routes effrondrées par le dégel.

Nous tînmes conseil dans la cour. Mon compagnon me dit : « Attendez-moi. Je vais pousser jusqu'au premier relai, et je reviendrai vous prendre avec une voiture.... si j'en trouve.

— Pourquoi cela ? lui répondis-je, assez étonné de la proposition.

— C'est que, répliqua mon ami, dissimulant un sourire, j'ai déjà entrepris bien des voyages en téléga avec des camarades qui semblaient courageux et robustes. Ils grimpaient fièrement sur la sellette, et, pendant la première heure, se bornaient à quelques grimaces, à quelques contorsions aussitôt réprimées; puis bientôt, les reins cassés, les genoux endoloris, les entrailles arrachées, la cervelle sautant dans le crâne comme une noix sèche dans sa coque, ils commençaient à maugréer, à geindre, à se lamenter, à me dire des injures. Quelques-uns même pleuraient, et me priaient de les mettre à terre ou de les jeter dans un fossé, aimant mieux mourir de faim ou de froid sur place, être mangés des loups, que de su-

bir plus longtemps un pareil supplice. Personne n'a dépassé quarante verstes.

— Vous avez trop mauvaise opinion de moi. Je ne suis pas un voyageur douillet. Les galères de Cordoue, dont le fond est un filet en sparterie; les tartanes de Valence, semblables à des boîtes où l'on roule des billes pour les arrondir, ne m'ont pas arraché un gémissement. J'ai couru la poste en charrette, me tenant des pieds et des mains aux ridelles. La téléga n'a rien qui me puisse étonner. Si je me plains, vous me répondrez comme Guatimozin à son compagnon de gril : « Et moi, suis-je sur des roses ? »

Cette fière réponse parut le convaincre. On mit des chevaux à une téléga, où on entassa nos malles, et nous voilà partis.

Et le dîner? allez-vous me dire; le souper du vendredi doit être digéré maintenant, et un voyageur consciencieux doit à ses lecteurs le menu du moindre repas fait en route. Nous n'avons pris qu'un verre de thé et une mince tartine de pain bis; car lorsqu'on fait une de ces courses extravagantes, il ne faut pas manger, non plus que les postillons quand ils courent la poste à franc étrier.

Nous ne voudrions pas développer ce paradoxe,

que la téléga est la plus douce des voitures. Cependant il nous sembla plus supportable que nous ne le pensions, et nous nous maintenions sans trop de peine sur la corde horizontale, un peu adoucie par la peau de mouton.

Avec la nuit, le vent était devenu froid; le ciel s'était débarbouillé de ses vapeurs, et les étoiles brillaient, larges et claires, dans le bleu sombre, comme lorsque le temps tourne à la gelée.

Il y a dans les dégels de ces reprises de froid. L'hiver septentrional a de la peine à remonter vers le pôle, et il revient parfois jeter des poignées de neige au nez du printemps. Vers minuit, la boue avait déjà durci, les flaques d'eau étaient prises, et les tas de fange pétrifiée faisait sauter plus durement encore la téléga.

Nous arrivâmes à la maison de poste, reconnaissable par sa façade blanche et son portique à colonnes. Tous ces relais sont pareils, et bâtis, d'un bout à l'autre de l'Empire, sur un modèle d'ordonnance. On nous enleva de notre téléga avec nos paquets, et on nous mit sur une autre qui repartit à l'instant même. Nous allions ventre à terre, et les vagues objets entrevus dans l'ombre fuyaient en désordre de chaque côté du chemin comme une armée en déroute. Il semblait qu'un

ennemi inconnu poursuivit ces fantômes. Les hallucinations de la nuit commençaient à troubler nos yeux pleins de sommeil, et le rêve, malgré nous, se mêlait à la pensée. Nous ne nous étions pas couché la veille, et l'impérieux besoin de dormir faisait flotter notre tête d'une épaule à l'autre. Notre compagnon nous fit asseoir dans le fond de la voiture, et nous serra les tempes entre ses genoux pour nous empêcher de nous briser le crâne contre les ridelles. Les soubresauts les plus violents de la téléga, qui, parfois, aux endroits sablonneux ou tourbeux de la route, passait sur des rondins posés en travers, ne nous réveillaient pas, mais faisaient dévier le dessin de notre rêve comme celui d'un artiste à qui l'on pousse le coude pendant qu'il travaille : la figure commencée en profil d'ange se terminait en mascaron de diablotin.

Ce sommeil dura à peu près trois quarts d'heure, et nous nous réveillâmes reposé et gaillard comme si nous avions dormi dans notre lit.

C'est un plaisir enivrant que la vitesse. Quelle joie de passer comme un tourbillon, dans un tintamarre de grelots et de roues, au milieu du vaste silence nocturne, lorsque tous les hommes reposent, n'étant vu que par les étoiles, qui clignent

leurs yeux d'or et semblent vous montrer la route! Le sentiment d'agir, de marcher, de s'avancer vers un but pendant ces heures perdues d'ordinaire, vous inspire un orgueil bizarre : on s'admire, et l'on méprise un peu les philistins qui ronflent sous leurs couvertures.

Au relai suivant, même cérémonie : entrée pleine de *fantasia* dans la cour et transvasement rapide de nos personnes d'une téléga à l'autre.

« Eh bien! dis-je à mon camarade, quand nous fûmes sortis de la maison de poste et que le postillon eut lancé à toute bride ses chevaux sur la route, je n'ai pas encore demandé grâce, et voilà cependant pas mal de verstes que la téléga nous secoue. Mes bras tiennent à mes épaules, mes jambes ne sont pas désarticulées, et mon épine dorsale soutient toujours ma tête.

— Je ne vous savais pas si aguerri. Maintenant le plus fort est fait, et je crois que je ne serai pas obligé de vous déposer au bord du chemin, avec un mouchoir au bout d'une perche, pour vous signaler à la pitié des berlines ou des chaises de poste qui viendraient à passer dans ces parages déserts. Mais puisque vous avez dormi, à votre tour de veiller; je vais fermer les yeux quelques minutes. N'oubliez pas, pour maintenir la vitesse,

de donner de temps en temps un coup de poing dans le dos au moujik, qui le rendra à coups de lanière à ses chevaux. Appelez-le aussi « dourak » en faisant la grosse voix; cela ne peut pas nuire. »

Nous nous acquittâmes consciencieusement de la tâche qui nous était imposée; mais disons tout de suite, pour nous laver, aux yeux des philanthropes, du reproche de barbarie, que le moujik était vêtu d'une épaisse touloupe en peau de mouton dont la fourrure amortissait tout choc extérieur. Notre coup de poing s'adressait à un matelas.

Quand le jour parut, nous vîmes avec surprise qu'il était tombé de la neige pendant la nuit sur le pays que nous allions parcourir. Rien n'était plus triste que cette neige, dont la couche mince ne couvrait qu'à demi, comme un linceul troué, les laideurs et les misères du sol détrempé par un récent dégel. Sur le penchant des terrains inclinés où ses étroites lames montaient et descendaient, elle ressemblait vaguement aux colonnes des tombeaux turcs, dans le cimetière d'Eyoub ou de Scutari, que l'affaissement de la terre a fait choir et pencher avec des attitudes bizarres.

Au bout de quelque temps, la bise commença à rouler en tourbillons une espèce de neige fine,

menue, pulvérisée, semblable à du grésil, qui nous piquait les yeux et criblait de cent mille aiguilles glacées la portion de notre masque que le besoin de respirer nous forçait de laisser découverte. On ne saurait imaginer rien de plus désagréable que cette impatientante petite torture, qu'augmentait encore la vitesse de la téléga courant contre le vent. Notre moustache fut bientôt constellée de perles blanches et hérissée de stalactites entre lesquelles notre haleine passait vaporeuse et bleuâtre comme une fumée de pipe. Nous nous sentions gelé jusqu'à la moelle des os, car le froid humide est plus désagréable que le froid sec, et nous éprouvions ce malaise de l'aurore connu des voyageurs et des coureurs d'aventures nocturnes. Quelque franc compagnon qu'on soit, la téléga, pour se reposer, ne vaut pas un hamac, ou même ce canapé de cuir vert qu'on trouve partout en Russie.

Un verre de thé bien chaud et un cigare avalé et fumé au relai pendant qu'on attelait les chevaux, nous remirent dans notre assiette, et nous continuâmes vaillamment notre route, enorgueilli par les compliments de notre camarade, qui, disait-il, n'avait jamais vu d'Occidental supporter aussi héroïquement la téléga.

Il est bien difficile de dépeindre le pays que nous parcourions, tel qu'il se présente à cette époque de l'année au voyageur forcé de le traverser par une raison impérieuse. Ce sont des plaines faiblement ondulées, d'un ton noirâtre, que jalonnent des piquets destinés à marquer la route, quand les frimas de l'hiver effacent les chemins, et qui l'été doivent avoir l'air de poteaux télégraphiques sans ouvrage. L'on n'aperçoit à l'horizon que des forêts de bouleaux quelquefois à demi brûlées, que de rares villages perdus dans les terres, et trahis par leurs églises à petites coupoles bulbeuses peintes en vert pomme. En ce moment, sur le fond sombre de la boue, que la gelée de la nuit avait fait figer, la neige étalait çà et là de longues bandes pareilles à ces pièces de toile qu'on déroule sur les prairies pour les blanchir à la rosée, ou, si cette comparaison vous semble trop riante, aux galons de fil blanc cousu au noir roussi d'un drap mortuaire de dernière classe. Le pâle jour tamisé à travers l'immense nuage grisâtre qui couvrait tout le ciel se perdait en lueurs diffuses, et ne prêtait aux objets ni lumière ni ombre; rien ne se modelait, et chaque chose semblait dans son contour enluminé d'une simple teinte plate. A cette clarté louche, tout

paraissait sale, gris, délavé, blafard ; et le coloriste n'eût pas plus trouvé son compte que le dessinateur, dans ce paysage vague, indéfini, noyé, plutôt morose que mélancolique. Mais ce qui nous consolait et nous empêchait de nous laisser aller à l'ennui, malgré les regrets que nous inspirait Saint-Pétersbourg, c'est que nous avions le nez tourné vers la France. Chaque cahot à travers cette morne campagne nous rapprochait de la patrie, et nous allions voir, après sept mois d'absence, si nos amis parisiens ne nous avaient pas oublié. D'ailleurs l'action d'un voyage pénible soutient, et la satisfaction de triompher des obstacles distrait des petites misères de détail. Quand on a vu beaucoup de pays, on ne compte pas rencontrer à chaque pas des « sites enchanteurs ; » on est habitué à ces lacunes de la nature, qui parfois rabâche et sommeille comme les plus grands poëtes. Plus d'une fois, on est tenté de dire comme Fantasio, dans la comédie d'Alfred de Musset : « Comme ce soleil couchant est manqué ! La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne ! Je faisais des paysages comme cela, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres ! »

Nous avions dépassé depuis longtemps Ostrov, Regitza et autres bourgs ou villes sur lesquels nous ne fîmes pas, on se l'imagine, des observations bien intimes du haut de notre téléga. Nous y serions restés plus longtemps, que nous ne pourrions que répéter des descriptions déjà faites; car tous ces endroits se ressemblent : ce sont toujours les clôtures de planches, les maisons de bois à doubles fenêtres à travers lesquelles on entrevoit quelque plante exotique, les toits peints en vert, et l'église, avec ses cinq clochetons et son narthex enluminé de quelque peinture sur patron byzantin.

Au milieu de cela se détache la maison de poste, avec sa façade blanche devant laquelle se groupent quelques moujiks en touloupes graisseuses, et quelques enfants à cheveux jaunes. Quant aux femmes, on en rencontre très-rarement.

Le jour baissait et nous ne devions plus être bien loin de Dunabourg. Nous y arrivâmes aux dernières lueurs d'un couchant livide, qui ne donnait pas un aspect bien riant à cette ville peuplée en grande partie de juifs polonais. C'était un de ces ciels comme on s'en figure dans les tableaux qui représentent des pestes, d'un gris blafard plein de teintes morbides et verdâtres, comme celles d'une chair en décomposition. Sous ce ciel, les

maisons noires, imbibées de pluie ou de neiges fondantes, délabrées par l'hiver, ressemblaient à des tas de bois ou d'immondices à moitié submergés dans une inondation de boue. Les rues étaient de véritables torrents de fange. Les eaux du dégel coulaient de toutes parts, cherchant leur pente, jaunes, terreuses, noirâtres, et charriaient avec elles mille débris sans nom. Des marécages de crotte s'étalaient sur les places que tachaient çà et là quelques îlots de neige sale, résistant encore au vent d'ouest. Dans cette immonde purée, qui eût fait chanter un hymne en l'honneur du macadam, les roues tournaient, comme les palettes d'un bateau à vapeur, dans un fleuve limoneux, envoyant des éclaboussures aux murailles et aux rares passants, bottés comme des pêcheurs d'huîtres. Nous en avions jusqu'au moyeu. Heureusement, sous ce déluge, le pavage en bois existant toujours, et, quoique délité par l'humidité, offrait, à une certaine profondeur, un sol résistant qui nous empêchait de disparaître, nous, nos chevaux et notre voiture, comme dans les *lises* du mont Saint-Michel.

Nos pelisses étaient devenues, sous le rejaillissement, de véritables planisphères célestes, avec de nombreuses constellations de boue, non dé-

crites par les astronomes, et s'il était possible de paraître sale à Dunabourg, nous étions, comme on dit, à ne pas prendre avec des pincettes.

Le passage de voyageurs isolés est chose rare à cette époque. Peu de mortels ont le courage de faire la route en téléga, et le seul véhicule possible est la malle du courrier. Mais il faut s'inscrire longtemps d'avance pour avoir des places, et nous étions parti brusquement, comme un militaire qui voit expirer le temps de son congé et doit rejoindre à tout prix, sous peine d'être regardé comme déserteur.

Notre compagnon avait pour principe qu'il fallait manger le moins possible dans les voyages de ce genre, et sa sobriété dépassait celle de l'Espagnol et de l'Arabe. Cependant, quand nous lui représentâmes que nous mourions de mâle rage de faim, n'ayant pas vaqué à la réparation de dessous le nez, comme dit Rabelais, depuis la nuit de vendredi, — nous étions alors au dimanche soir, — il voulut bien condescendre à ce qu'il appelait notre faiblesse, et, laissant la téléga au relai, se mit avec nous à la recherche d'une nourriture quelconque. Dunabourg se couche de bonne heure, et il ne brillait plus aux façades sombres que de bien rares lumières; — marcher dans ce cloaque

n'était pas une opération facile, et il nous semblait à chaque pas qu'un tire-botte invisible empoignait nos chaussures par le talon. Enfin nous vîmes une lueur rougeâtre sortir d'une sorte de bouge ayant des apparences de taverne; le reflet de la lumière se prolongeait sur la boue liquide en filets rouges comme le sang qui coulerait d'une écorcherie. Ce n'était guère appétissant, mais à ce degré de famine on ne fait pas la petite bouche. Nous entrâmes sans nous laisser rebuter par l'odeur nauséabonde du lieu, où une lampe fumeuse grésillait et brûlait avec peine dans une atmosphère méphitique. La salle était pleine de juifs d'un aspect étrange, avec de longues lévites étroites de poitrine, longues comme des soutanes, miroitées de graisse, et d'une couleur qui avait été aussi bien noire que violette, marron qu'olive, mais qui, en ce moment, présentait une teinte que nous désignerons ainsi : « crasse intense. » Ils portaient des chapeaux bizarres, à larges bords et à ballons énormes, mais déteints, déformés, gras, hérissés par places, chauves par d'autres, vieux à ne pas être piqués au coin d'une borne par le crochet d'un chiffonnier en faillite. Et les bottes ! Le glorieux Saint-Amand lui-même ne serait pas de trop pour les décrire ! Éculées, avachies, tordues en spirales,

blanchies par des couches de crotte à demi séchées, semblables à des pieds d'éléphant qui auraient longtemps pataugé dans les jungles de l'Inde. Plusieurs parmi ces juifs, surtout les jeunes, avaient les cheveux séparés sur le front, et laissaient pendre derrière l'oreille une longue boucle tournée en repentir, coquetterie qui contrastait avec leur horrible saleté. Ce n'était plus là le beau juif d'Orient, héritier des patriarches, et qui garde sa noblesse biblique, mais l'affreux juif de Pologne, livré dans la boue à toutes sortes de commerces suspects ou d'industries sordides. Cependant, éclairés ainsi, avec leurs faces maigres, leurs yeux inquiets et fins, leurs barbes fourchues comme des queues de poisson, leur couleur rance, et leur ton de hareng saur verni à la fumée, ils rappelaient les peintures et les eaux fortes de Rembrandt.

La consommation ne paraissait pas très-active dans l'établissement. Aux recoins obscurs, on discernait bien quelques individus buvant avec lenteur un verre de thé ou de vodka; mais de nourriture solide, aucun vestige. Comprenant et parlant l'allemand et le polonais des juifs, notre camarade demanda au maître du lieu s'il n'y avait pas moyen de nous procurer un repas quelconque.

Cette demande sembla l'étonner. C'était le jour du sabbat, et les mets apprêtés la veille pour ce jour, où il n'est permis de rien faire, avaient été dévorés jusqu'à la dernière miette. Cependant notre mine famélique le toucha. Son buffet était vide, son fourneau éteint; mais peut-être pourrait-on trouver du pain dans la maison voisine. Il alla donner des ordres en conséquence, et au bout de quelques minutes nous vîmes paraître parmi ce tas de haillons humains, portant d'un air de triomphe une sorte de galette plate, une jeune fille israélite d'une merveilleuse beauté, la Rebecca d'*Ivanhoé*, la Rachel de la *Juive*, un vrai soleil qui rayonnait comme le macrocosme de l'alchimiste dans les ténèbres de cette chambre sombre. Éliézer au bord du puits lui aurait présenté l'anneau de fiançailles d'Isaac. C'était le plus pur type de sa race qu'on pût rêver, une vraie fleur biblique épanouie, on ne sait comment, sur ce fumier. La Sulamite du Sir Hasirim n'était pas plus orientalement enivrante. Quels yeux de gazelle, quel nez délicatement aquilin, quelles belles lèvres rouges comme la pourpre de Tyr teinte deux fois, se dessinant sur une pâleur mate, quel ovale chastement allongé des tempes au menton, et fait pour s'encadrer dans la bandelette traditionnelle !

Elle nous présentait le pain en souriant, comme ces filles du désert qui inclinent leur urne sur les lèvres altérées du voyageur, et, tout occupé de la contempler, nous ne songions pas à le prendre. Une faible rougeur lui monta aux pommettes quand elle s'aperçut de notre admiration, et elle posa le pain sur le bord de la table.

Nous poussâmes un soupir intérieur, en songeant que l'âge des incartades passionnées était passé pour nous. Tout en éblouissant nos yeux de la radieuse apparition, nous nous mîmes à grignoter notre pain, qui était à la fois cru et brûlé, mais qui nous semblait tout aussi délicat que s'il sortait de la boulangerie viennoise de la rue de Richelieu.

Rien ne nous retenait plus dans ce bouge : la belle juive s'en était allée, faisant paraître plus sombres encore, par sa disparition, les teintes enfumées de la salle. Aussi regagnâmes-nous notre téléga avec un soupir, en nous disant que ce n'étaient pas les écrins de velours qui contenaient les perles du plus bel orient.

On arriva bientôt sur le bord de la Dwina, qu'il s'agissait de traverser. Les berges de la Dwina sont hautes, et l'on descend au lit du fleuve par des rampes de planches d'une pente assez rapide,

semblables à des montagnes russes. Heureusement l'adresse des postillons est merveilleuse, et les petits chevaux de l'Ukraine ont le pied sûr. Nous parvînmes sans encombre au bas de la descente, où dans l'ombre nous entendions les eaux bouillonner et bruire. Ce n'est ni un pont de bateaux ni un bac qui sert à passer d'une rive à l'autre, mais un système de radeaux planchéiés mis bout à bout et reliés par des câbles; ils se prêtent mieux ainsi au gonflement des eaux, montant et descendant avec elles. La traversée, quoique sans danger réel, était assez sinistre. Le fleuve, grossi par la fonte des neiges, coulait à pleins bords et se mutinait contre l'obstacle des radeaux dont il tendait les câbles. L'eau, la nuit, devient aisément lugubre et fantastique. Des lueurs venues on ne sait d'où s'y agitent comme des serpents phosphoriques, les écumes y jettent des étincelles étranges qui font paraître les noirs plus profonds; il semble qu'on flotte sur un gouffre, et ce fut avec un sentiment de satisfaction que nous nous trouvâmes sur l'autre bord, emportés par nos chevaux, qui escaladaient la rampe presque aussi vite qu'ils avaient descendu la rive opposée.

Nous voilà de nouveau courant dans l'étendue grise et noirâtre, ne discernant que des formes

s'effaçant de la mémoire aussi promptement qu'elles passent devant les yeux, et dont il est impossible de donner l'idée par aucune description. Ces visions indécises, qui surgissent et s'évanouissent dans la rapidité de la course, ne sont pas sans charme : il semble qu'on traverse un rêve au galop. On voudrait pénétrer du regard cette obscurité vague, cotonneuse comme une ouate, où tout contour s'estompe, où tout objet ne produit qu'une tache plus noire.

Nous pensions à la belle juive, dont nous burinions la physionomie dans notre mémoire, comme un dessinateur qui repasse son trait, de peur qu'il ne s'efface, et nous cherchâmes à nous rappeler comment elle était vêtue, sans pouvoir y réussir. Sa beauté nous avait tellement ébloui que nous n'avions vu que sa tête. Tout le reste plongeait dans l'ombre. La lumière se concentrait sur elle, et quand elle eût été habillée de brocard d'or ramagé de perles, on n'y eût pas fait plus attention qu'à un lambeau d'indienne.

Au lever du jour, le temps changea et se remit décidément à l'hiver. La neige commença à tomber, mais en larges flocons cette fois. Les couches se superposaient, et bientôt la campagne fut enfarinée à perte de vue. A chaque instant nous

étions obligés de nous secouer, pour ne pas être recouverts dans notre téléga, mais c'était peine perdue : au bout de quelques minutes, nous étions de nouveau poudrés à blanc comme des tartelettes que sucre le pâtissier. Ces duvets d'argent se mêlaient, se brouillaient, montaient, descendaient sous le souffle du vent. On eût dit qu'on vidait du haut du ciel d'innombrables lits de plumes, et dans cette blancheur on n'y voyait pas à quatre pas devant soi. Les petits chevaux, impatientés, secouaient leurs crinières échevelées. Le désir de se soustraire à la tourmente leur donnait des ailes, et ils galopaient à toute vitesse vers le relai, malgré la résistance qu'offrait au jeu des roues la neige fraîche tombée.

Nous avons pour la neige une passion bizarre, et rien ne nous plaît comme cette poudre de riz glacée qui blanchit la face brune de la terre. Cette blancheur virginale, immaculée, où scintillent des micas comme dans le marbre de Paros, nous paraît préférable aux teintes les plus riches, et quand nous foulons une route couverte de neige, il nous semble marcher sur le sable d'argent de la voie lactée. Mais cette fois, il faut l'avouer, nos goûts étaient par trop satisfaits, et notre position sur la téléga commençait à n'être

plus tenable. Notre ami lui-même, quelque impassible qu'il fût, et habitué aux rigueurs des voyages hyperboréens, convenait qu'on eût été plus à l'aise au coin d'un poêle, dans une chambre bien close, et même dans une simple berline de poste, si une berline eût pu marcher par un pareil temps.

La chose dégénéra bientôt en chasse-neige. Rien d'étrange comme cette tempête de peluche. Il souffle un vent bas qui rase la terre et balaye la neige devant lui avec une irrésistible violence. Des fumées blanches courent sur le sol en flocons tourbillonnants comme les fumées gelées d'un incendie du pôle. Quand la trombe rencontre un mur, elle s'accumule contre lui, l'a bientôt dépassé, et tombe de l'autre côté en cascatelle. En un instant, les fossés, les lits de ruisseau sont comblés, les chemins disparaissent, et ne se retrouvent que grâce aux poteaux indicateurs. Si l'on s'arrêtait, on serait enseveli comme sous une avalanche en cinq ou six minutes. Sous la force du vent qui transporte ces immenses masses de neige, les arbres plient, les poteaux se courbent, les animaux penchent la tête. C'est le khamsin de la steppe.

Cette fois, le danger n'était pas grand; il faisait jour; la couche de neige tombée n'était pas très-

épaisse, et nous avions le spectacle presque sans le péril. Mais la nuit, le chasse-neige peut très-bien vous enlever et vous engloutir.

Parfois passaient dans cette blancheur, comme des chiffons de drap noir, des vols de corbeaux ou de corneilles emportés par le vent, culbutés et chavirés sur leurs ailes. Nous rencontrâmes aussi deux ou trois chariots de moujiks cherchant à regagner leurs isbas et fuyant devant la tempête.

Ce fut avec une vraie satisfaction que nous vîmes apparaître confusément au bord de la route, à travers ces hachures de craie croisées dans tous les sens, la maison de poste, avec son portique grec. Jamais architecture ne nous parut plus sublime. Sauter à bas de la téléga, secouer la neige de nos pelisses et entrer dans la chambre des voyageurs, où régnait une douce température, fut l'affaire d'un instant. Le somovar est aux relais dans un état d'ébullition constant, et quelques gorgées de thé, aussi chaud que notre palais pouvait le supporter, eurent bientôt rétabli la circulation de notre sang, un peu refroidi par tant d'heures passées en plein air.

« J'entreprendrais avec vous un voyage de découverte au pôle arctique, me dit mon ami, et je crois que vous feriez un charmant compagnon

d'hivernage. Comme nous vivrions bien dans une hutte de neige, avec une provision de pemmican et de jambons d'ours!

— Votre approbation me touche, car je sais que vous n'êtes pas flatteur de votre naturel; mais maintenant que j'ai suffisamment prouvé ma force de résistance aux cahots et à la température, il n'y aurait aucune lâcheté, ce me semble, à chercher un moyen plus commode de continuer le voyage.

— Allons voir s'il n'y aurait pas dans la cour quelque véhicule moins ouvert aux rigueurs des éléments. L'héroïsme inutile est de la pure forfanterie. »

La cour, à demi comblée par la neige, qu'on essayait en vain de rejeter dans les encoignures avec des balais et des pelles, présentait un spectacle bizarre. Des télégas, des tarentasses, des droschkys, l'encombraient, relevant en l'air leurs timons comme des antennes et des mâts de vaisseaux à moitié submergés. Derrière toute cette carrosserie primitive, nous découvrîmes, à travers un semis de points blancs qui tournoyaient au souffle de la tempête, comme le dos d'une baleine échouée dans l'écume, la capote en cuir d'une vieille calèche qui nous fit l'effet, malgré

son délabrement, d'une arche de salut. On écarta les voitures, on la remorqua au milieu de la cour, et nous pûmes constater que les roues étaient en bon état, les ressorts assez solides, et que si les vitres ne fermaient pas bien exactement, du moins il n'en manquait aucune. A vrai dire, on n'aurait pas brillé au bois de Boulogne avec une pareille guimbarde; mais comme nous n'avions pas à faire le tour du lac et à exciter l'admiration des petites dames, nous fûmes très-heureux qu'on voulût bien nous la louer jusqu'à la frontière prussienne.

L'installation de nos personnes et de nos malles dans ce sabot ne dura que quelques minutes, et nous voilà repartis du même train que cependant ralentit un peu la violence du vent poussant devant lui des tourbillons de poussière glacée. Quoique nous tinssions toutes les vitres fermées, il y eut bientôt une ligne de neige sur la banquette que nous n'occupions pas. Rien ne ferme pour cette impalpable poudre blanche broyée et triturée par la tempête : elle entre à travers la moindre fissure, comme le sable du Sahara, et pénètre jusque dans les boîtes de montres. Mais comme nous n'étions ni l'un ni l'autre des Sybarites, se plaignant pour un pli de rose, nous jouissions avec une volupté bien sentie de ce confortable relatif.

On pouvait du moins appuyer son dos et sa tête sur la vieille garniture de drap vert, médiocrement rembourrée, il est vrai, mais infiniment préférable aux ridelles de la téléga. Le sommeil ne vous exposait plus à tomber et à vous briser le crâne.

Nous profitâmes de la situation pour dormir un peu, chacun dans notre coin, mais sans nous abandonner trop à la somnolence, qui est parfois dangereuse par des températures aussi basses, car le thermomètre était redescendu à dix ou douze degrés au-dessous de zéro sous l'influence de ce vent glacé. Mais peu à peu la tempête s'apaisa, les parcelles de neige suspendues en l'air retombèrent sur le sol, et l'on put voir jusqu'à l'horizon la campagne toute blanche.

Le temps se radoucit beaucoup, et il n'y avait plus guère que trois ou quatre degrés de froid, ce qui est une température tout à fait printanière pour la Russie à cette époque de l'année. Nous traversâmes la Vilia, qui se jette dans le Niémen près de Kowno, au moyen d'un bac, qui se trouvait comme ajusté au niveau des berges basses de la rivière, et nous arrivâmes à la ville, qui avait une assez bonne apparence sous la fraîche tombée de neige dont elle était saupoudrée. La maison de

poste se trouvait sur une place d'un bel aspect, entourée de bâtiments réguliers, et plantée d'arbres qui, pour le quart d'heure, ressemblaient à des constellations de vif argent. Des clochers à forme d'oignon et d'ananas apparaissaient çà et là au-dessus des maisons; mais nous n'avions ni le temps ni le courage d'aller visiter les églises qu'ils décelaient.

Après une légère collation de sandwiches et de thé, nous fîmes remettre des chevaux à la calèche pour passer le Niémen de jour, et le jour n'est pas bien long au mois de février sous cette latitude. Plusieurs voitures, télégas, chariots traversaient le fleuve en même temps que nous, et, au milieu du trajet, l'eau jaune et bouillonnante atteignait presque les madriers bordant les bateaux, qui cédaient sous la pression et remontaient à mesure que les attelages s'avançaient vers l'autre rive. Si quelque cheval s'effrayait, rien ne serait plus simple que de faire la culbute dans le courant avec armes et bagages; mais les chevaux russes, quoique pleins d'ardeur, sont très-doux, et ne s'alarment pas pour si peu.

Au bout de quelques minutes, nous galopions vers la frontière de Prusse, que nous pensions atteindre dans la nuit, malgré les gémissements et

les bruits de ferrailles que rendait notre pauvre calèche, vivement secouée, mais qui pourtant tint bon et ne nous laissa pas lâchement en route.

En effet, vers les onze heures, nous atteignîmes la première poste prussienne, d'où l'on devait renvoyer la voiture au relai où nous l'avions prise.

« Maintenant, dit notre ami, que nous n'avons plus d'exercices acrobatiques à exécuter sur des charrettes impossibles, il serait bon de souper à notre aise et de nous fomenter un peu la complexion, pour ne pas avoir l'air de spectres en arrivant à Paris. »

On pense bien que nous ne fîmes aucune objection à ce discours bref mais substantiel, qui reproduisait si bien notre pensée intime.

Quand nous étions petit garçon, nous nous imaginions que les frontières des pays était marquées sur la terre par une teinte bleue, rose ou verte, comme elles le sont sur les cartes géographiques. C'était une idée enfantine et chimérique. Mais quoiqu'elle ne soit pas tracée au pinceau, la ligne de démarcation n'en est pas moins brusque et tranchée. A l'endroit indiqué par le poteau blanc diagonalement zébré de noir, la Russie finissait et la Prusse commençait d'une façon subite

et complète. Le pays limitrophe n'avait pas déteint sur elle, ni elle sur la contrée voisine.

On nous fit entrer dans une salle basse garnie d'un grand poêle en faïence qui ronflait harmonieusement. Le plancher était poudré de sablon jaune; quelques gravures encadrées ornaient la muraille; les tables et les siéges avaient des formes allemandes, et ce furent de grandes et fortes servantes qui vinrent mettre le couvert. Il y avait bien longtemps que nous n'avions vu de femmes occupées à ces soins domestiques qui semblent l'apanage de leur sexe : en Russie comme en Orient, ce sont les hommes qui font le service, du moins en public.

La cuisine n'était plus la même. Au tchi, au caviar, aux agourtis, aux gelinottes et aux soudacs succédaient la soupe à la bière, le veau au raisin de Corinthe, le lièvre à la gelée de groseilles et les sentimentales pâtisseries allemandes. Tout différait : la forme des verres, des couteaux, des fourchettes, mille petits détails qu'il serait trop long de signaler, montraient à chaque instant qu'on avait changé de pays. Nous arrosâmes ce copieux repas de vin de Bordeaux qui était excellent, malgré sa fastueuse étiquette imprimée avec des encres à reflets métalliques, et d'une quille de

Rudesheim versée dans des rœmers couleur d'émeraude.

Tout en dînant, nous nous exhortions à modérer notre voracité pour ne pas crever d'indigestion, comme ces naufragés qu'un navire recueille sur un radeau où ils ont mangé, leurs maigres provisions de biscuit épuisées, le cuir de leurs souliers et le caoutchouc de leurs bretelles.

Si nous avions été sages, nous n'aurions dû prendre qu'une tasse de bouillon et un massepain trempé dans du vin de Malaga, pour nous habituer peu à peu à la nourriture. Mais bah! puisque notre souper est dans notre estomac, qu'il y reste. Espérons qu'il ne nous causera aucun remords.

Le costume avait changé. Nous avions vu à Kowno les dernières touloupes, et les types ne se ressemblaient pas plus que les habits. Au lieu de l'air vague, pensif et doux des Russes, l'air raide, méthodique et gourmé des Prussiens — une tout autre race. — La petite casquette à visière, écrasée sur le front, la courte tunique et le pantalon étroit des genoux et large des jambes, aux lèvres la pipe de porcelaine ou d'écume de mer, ou bien encore quelque bouquin d'ambre, coudé bizarrement, où s'emmanche un cigare à angle droit. Tels nous apparurent les Prussiens à la première poste : ils

ne nous surprirent pas, car nous les connaissions déjà.

La voiture dans laquelle nous montâmes ressemblait à ces petits omnibus dont on se sert dans les châteaux pour aller prendre aux stations des chemins de fer les Parisiens qu'on attend à dîner. Elle était convenablement capitonnée, bien close et moelleusement suspendue : du moins elle nous fit cet effet après la course en téléga que nous venions d'accomplir et qui représente assez bien le supplice de l'estrapade usité au moyen âge. Mais quelle différence entre l'allure enragée des petits chevaux russes et le trot flegmatique des grands et lourds mecklembourgeois qui semblent s'endormir en marchant, et que réveille à peine une caresse de fouet nonchalamment appliquée à leur grasse échine. Ces chevaux allemands savent sans doute le proverbe italien : *Chi va piano va sano.* Ils le méditent en levant leurs gros pieds et en retranchent la seconde partie : *Chi va sano va lontano*, car les postes prussiennes sont plus rapprochées les unes des autres que les postes russes.

Cependant l'on arrive, même en n'allant pas vite, et le matin nous surprit non loin de Kœnigsberg, sur une route bordée de grands arbres qui s'étendait à perte de vue et présentait un aspect

vraiment magique. La neige s'était gelée aux branches des arbres et dessinait les plus minces ramifications avec un cristal diamanté d'un éclat extraordinaire. L'allée avait l'apparence d'un immense berceau en filigrane d'argent menant au château enchanté d'une fée du Nord.

On le voit, connaissant notre amour pour elle, la neige, au moment de nous quitter, nous prodiguait ses magies et nous régalait de ses plus brillants spectacles. L'hiver nous faisait la conduite aussi loin qu'il pouvait, et avait bien de la peine à nous quitter.

Kœnigsberg n'est pas une ville d'un aspect bien gai, du moins à cette saison de l'année. Les hivers y sont rigoureux, et les fenêtres y conservaient encore leurs doubles vitres. Nous remarquâmes plusieurs maisons à pignons en escalier et à façades peintes couleur vert pomme, et soutenues par des S de fer très-ouvragées, comme à Lubeck. C'est la patrie de Kant, qui ramena, par sa *Critique de la raison pure,* la philosophie à sa véritable essence. Il nous semblait le voir, au tournant de chaque rue, avec son habit gris de fer, son tricorne et ses souliers à boucles, et nous songions au trouble qu'apporta, dans ses méditations, l'absence du grêle peuplier qu'on avait abattu, et sur lequel,

depuis plus de vingt ans, il avait l'habitude de fixer les yeux pendant ses profondes rêveries métaphysiques.

Nous allâmes tout droit à la gare, et nous prîmes chacun un coin de wagon. Il n'entre pas dans notre dessein de décrire un voyage en chemin de fer à travers la Prusse; cela n'a rien de bien intéressant, surtout lorsqu'on ne s'arrête pas dans les villes, et nous allâmes tout d'un trait jusqu'à Cologne, où seulement la neige nous abandonna. Là, comme les départs des trains ne coïncidaient pas, nous fûmes obligés de faire un temps d'arrêt, dont nous profitâmes pour nous livrer à d'indispensables soins de toilette et reprendre un peu l'aspect humain, car nous avions l'air de véritables Samoïèdes venant montrer des rennes sur la Newa.

La rapidité de notre course en téléga avait produit dans nos malles une variété bizarre de dégâts : le cirage de nos chaussures était tombé et laissait voir le cuir à nu; une boîte d'excellents cigares ne contenait plus que du *polvo sevillano*, les cahots les avaient réduits en fine poussière jaune; les cachets des lettres qu'on nous avait confiées s'étaient usés, limés, amincis par le frottement; on n'y distinguait plus ni armoiries, ni chiffres, ni empreinte quelconque. Plusieurs en-

veloppes s'étaient ouvertes. Il y avait de la neige entre nos chemises! L'ordre rétabli, nous nous couchâmes après un excellent souper, et le lendemain, cinq jours après notre départ de Saint-Pétersbourg, nous arrivions à Paris, à neuf heures du soir, selon notre promesse formelle. Nous n'étions pas en retard de cinq minutes. Un coupé nous attendait à la gare, et, un quart d'heure après, nous nous trouvions parmi de vieux amis et de jolies femmes, devant une table étincelante de lumières, où fumait un fin souper, et notre retour fut célébré joyeusement jusqu'au matin.

L'ÉTÉ EN RUSSIE

LE VOLGA

DE TVER A NIJNI-NOVGOROD

Après ce long séjour en Russie, nous eûmes quelque peine à nous remboîter dans la vie parisienne. Notre pensée retournait souvent aux rives de la Newa et voltigeait autour des coupoles de Wassili-Blagennoi. Nous n'avions vu l'empire des tzars que pendant l'hiver, et nous souhaitions le parcourir l'été à la lueur de ces longs jours où le soleil ne se couche que durant quelques minutes. Nous connaissions Saint-Pétersbourg, Moscou, mais nous ignorions Nijni-Novgorod. Et comment peut-on vivre sans avoir visité Nijni-Novgorod?

D'où vient que les noms de certaines villes vous préoccupent invinciblement l'imagination et bourdonnent pendant des années à vos oreilles avec

une mystérieuse harmonie, comme ces phrases musicales retenues par hasard et qu'on ne peut chasser ? — C'est une obsession bizarre bien connue de tous ceux qu'une détermination subite en apparence pousse hors des limites de leur patrie, vers les points les plus excentriques. Le démon du voyage susurre près de vous les syllabes d'incantation à travers vos travaux, vos lectures, vos plaisirs, vos chagrins, jusqu'à ce que vous ayez obéi. Le plus sage est de faire le moins de résistance possible à la tentation pour en être plus vite délivré. Une fois que vous avez intérieurement consenti, il ne faut plus vous inquiéter de rien. Laissez faire l'Esprit qui vous a suggéré cette pensée. Sous son influence magique, les obstacles s'aplanissent, les liens se dénouent, les permissions s'accordent; l'argent qu'on n'obtiendrait pas pour la nécessité la plus honorable et la plus légitime accourt, tout joyeux, prêt à vous servir de viatique; le passe-port va tout seul se faire chamarrer de timbres aux légations et aux ambassades, vos nippes se rangent d'elles-mêmes au fond de votre malle, et il se trouve que vous avez justement une douzaine de chemises toutes neuves, un habit noir complet, et un paletot à braver les intempéries les plus diverses.

Nijni-Novgorod exerçait depuis longtemps déjà cette inéluctable influence sur nous. Aucune mélodie ne résonnait plus délicieusement à notre ouïe que ce nom vague et lointain; nous le répétions comme une litanie sans en avoir presque la conscience; nous le regardions sur les cartes avec un sentiment de plaisir inexplicable; sa configuration nous plaisait comme une arabesque d'un dessin curieux. Le rapprochement de l'*i* et du *j*, l'allitération produite par l'*i* final, les trois points qui piquent le mot comme ces notes sur lesquelles il faut appuyer, nous charmaient d'une façon à la fois puérile et cabalistique. Le *v* et le *g* du second mot possédaient aussi leur attraction, mais l'*od* avait quelque chose d'impérieux, de décisif et de concluant, à quoi il nous était impossible de rien objecter. — Aussi après quelques mois de luttes, nous fallut-il partir.

Un motif sérieusement plausible, la nécessité d'aller prendre des notes pour un grand ouvrage sur les trésors d'art de la Russie, auquel nous travaillons depuis plusieurs années, nous amenait déjà, sans trop d'invraisemblance aux yeux des gens raisonnables, dans cette originale et singulière ville de Moscou que nous avions vue autrefois couronnée par l'hiver d'un diadème d'argent

et les épaules couvertes de son manteau d'hermine neigeuse. Les trois quarts du chemin étaient faits; encore quelques coups d'aile vers l'est et nous touchions le but. — Le démon voyageur avait arrangé les choses de la façon la plus naturelle. Pour que rien ne nous retînt, il avait envoyé à l'étranger, ou bien loin dans l'intérieur des terres, les personnes que nous aurions dû voir. Ainsi nul obstacle, nul prétexte, nul remords qui pût nous empêcher d'accomplir notre fantaisie. Nous prîmes nos notes à la hâte; mais, pendant que nous visitions les merveilles du Kremlin, le nom de Nijni-Novgorod, tracé par le doigt tentateur, brillait en capricieux caractères slavons entremêlé de fleurs sur le fond étincelant des orfévreries et des iconostases.

La route la plus simple et la plus courte était de prendre le tronçon de voie ferrée qui va de Moscou à Vladimir et ensuite la poste jusqu'à Nijni; mais la crainte de manquer de chevaux, car c'était alors l'époque de la foire célèbre qui réunit sur ce point trois ou quatre cent mille hommes de tous pays, nous fit préférer le chemin des écoliers qu'on choisit si rarement aujourd'hui. La maxime anglo-américaine *Time is money* n'est pas la nôtre, et nous ne sommes pas de ces tou-

ristes pressés d'arriver. Le voyage en lui-même est ce qui nous intéresse le plus.

Contrairement à la sagesse bourgeoise, nous commençâmes par rétrograder jusqu'à Tver pour prendre le Volga presque à sa source, nous confier à son cours tranquille et nous laisser porter indolemment vers notre but. L'on s'étonne peut-être de ce peu d'empressement succédant à un désir si vif. Sûr de voir Nijni-Novgorod, nous ne nous hâtions plus. Cette vague appréhension

Qui fait que l'homme craint son désir accompli

nous tourmentait, sans doute, à notre insu et modérait notre impatience. La ville que nous avions rêvée s'évanouirait-elle à notre approche au souffle de la réalité, comme ces entassements de nuages qui figurent à l'horizon des dômes, des tours, des nécropoles, et qu'un souffle de vent déforme ou balaye?

Trop fidèle à la devise des chemins de fer : *linea recta brevissima*, le rigide railway de Saint-Pétersbourg à Moscou laisse de côté Tver, que nous rejoignîmes à l'aide d'un de ces droschkys d'allure rapide qui, en Russie, ne font jamais défaut au voyageur et semblent sortir de dessous terre à l'appel de la volonté.

L'hôtel de la Poste, où nous descendîmes, a les dimensions d'un palais, — il pourrait servir de caravansérail à toute une peuplade en migration. Des garçons habillés de noir, cravatés de blanc, nous reçurent et nous conduisirent avec un sérieux anglais à une immense chambre, où un architecte parisien eût logé sans peine un appartement complet, par un corridor dont la longueur nous rappelait les couloirs monastiques de l'Escurial. — La salle à manger aurait donné aisément l'hospitalité à un repas de mille couverts. Tout en expédiant notre dîner à l'embrasure d'une fenêtre, nous lûmes au coin de notre serviette ce chiffre hyperbolique et fabuleux « trois mille deux cents! » — Malgré cela, sans les rires, les éclats de voix et les traînements de sabres de quelques jeunes militaires attablés dans un cabinet voisin, l'hôtel eût paru absolument désert. De grands chiens, aussi ennuyés que ceux d'Aix-la-Chapelle dont parle Henri Heine, s'y promenaient mélancoliquement comme dans la rue, quêtant un os ou une caresse. Arrivant des cuisines lointaines, les domestiques exténués laissaient tomber sur la nappe, avec un soupir, les plats à moitié refroidis.

Du balcon, nous apercevions la grande place de

Tver, où converge une étoile de rues. Dans un coin, une baraque de saltimbanques étalait sa pancarte et faisait grincer son aigre musique, à laquelle les badauds, de quelque pays qu'ils soient, ne résistent guère. Au fond, vis-à-vis de nous, une église découpait sur le ciel son dôme et ses clochetons bulbeux aux croix d'or enchaînées; sur les pans latéraux, de belles maisons déployaient leurs façades; des droschkys de maître filaient, emportés par des trotteurs de race, des voitures de place stationnaient, et des moujiks, déjà vêtus de la touloupe, s'arrangeaient au bas des escaliers pour dormir.

La saison de ces grands jours où le soleil ne fait que disparaître pour se remontrer un instant après, confondant presque son déclin et son aurore, était passée déjà, mais la nuit ne venait pas avant dix ou onze heures du soir. On se fait difficilement une idée en Occident des teintes dont se colore le ciel pendant ce long crépuscule; les palettes de nos peintres ne les ont pas prévues; Delacroix, Diaz et Ziem en seraient étonnés et ne sauraient par quels audacieux mélanges y parvenir; y réussiraient-ils, l'on traiterait leurs toiles d'invraisemblables. Il semble qu'on ait changé de planète et que la lumière vous arrive réfractée

par le prisme d'une atmosphère inconnue. Des nuances turquoise et vert pomme s'évanouissent dans les zones roses qui tournent au lilas pâle, à la nacre de perle, au bleu d'acier, avec des dégradations d'une inconcevable finesse; d'autres fois, ce sont des blancheurs lactées, opalines, irisées comme on se figure le jour immatériel de l'Élysée qui ne vient ni du soleil, ni de la lune, ni des étoiles, mais d'un éther lumineux par lui-même et cependant voilé.

Sur ce ciel féerique, comme pour en faire mieux ressortir les nuances idéalement tendres, passaient des essaims de corneilles et de corbeaux regagnant leur gîte, avec des évolutions réglées par une sorte de cérémonial bizarre, et accompagnées de croassements auxquels il est difficile de ne pas attribuer un sens mystérieux. Ces cris rauques coupés de silences soudains et mêlés de reprises en chœur semblent une espèce d'hymne ou de prière à la Nuit. Les pigeons, que l'on respecte en Russie comme le symbole du Saint-Esprit, étaient déjà couchés et garnissaient toutes les nervures et les arêtes de l'église. — Ils sont en nombre incroyable, mais les fidèles leur font pieusement des distributions de graines.

Nous descendîmes sur la place, nous dirigeant

vers le fleuve, sans guide et sans renseignement, et nous fiant à cet instinct de la configuration des villes qui trompe rarement les vieux voyageurs. Prenant une rue qui coupait à angle droit la belle rue de Tver, nous arrivâmes bientôt sur la berge du Volga. La grande rue essayait de ressembler à une perspective de Saint-Pétersbourg, mais celle-ci, moins fréquentée et plus loin du centre, avait le vrai caractère russe. Des maisons de bois rechampies de diverses couleurs et surmontées de toits verts, de clôtures de planches peintes, la bordaient, laissant apercevoir le sommet d'arbres garnis de fraîches frondaisons. — A travers les carreaux des fenêtres basses, l'on entrevoyait les plantes de serre destinées à faire oublier aux maîtres du logis les blancheurs d'un hiver de six mois. — Quelques femmes revenaient de la rivière, pieds nus et des paquets de linge sur la tête; des paysans debout sur leur téléga, poussaient leurs petits chevaux échevelés, rapportant quelques bûches des chantiers de la rive.

Au bas de la berge assez escarpée, mais que les droschkys et les charrettes escaladent avec une impétuosité qui effrayerait les cochers et les chevaux de Paris, la flottille de la compagnie Samolett dressait les tuyaux de ses mignons pyroscaphes.

— Le fleuve encore peu profond ne permet pas d'employer de forts bateaux dans cette partie de son cours. Notre place retenue, car le bateau devait partir de grand matin, nous continuâmes notre promenade sur le bord du fleuve, dont l'eau brune réfléchissait comme un miroir noir les splendeurs du crépuscule en leur donnant une intensité et une vigueur magiques. La rive opposée, baignée d'ombre, se projetait comme un long cap dans un océan de lumière où il eût été difficile de démêler le ciel de l'eau.

Deux ou trois petites barques agitant leurs rames, comme un insecte qui se noie ses pattes articulées, égratignaient çà et là le sombre et clair miroir. Elles semblaient flotter dans un fluide indéfini, et parfois on eût dit qu'elles allaient échouer contre le reflet renversé d'un dôme ou d'une maison.

Plus loin, une barre sombre coupait le fleuve à fleur d'eau comme la chaussée d'un isthme; en approchant, nous vîmes que c'était un long radeau servant à faire communiquer les rives entre elles. Un pan se déplaçait à volonté pour donner passage aux bateaux. — C'était le pont réduit à son expression la plus simple. Les gelées, les crues, les débâcles rendent difficile sur les rivières

de Russie l'emploi des ponts à demeure. Ils sont presque toujours emportés. Au bord de ce radeau, des femmes lavaient du linge. Non contentes de se servir de leurs mains pour le nettoyer, elles le piétinent à la façon arabe. Ce petit détail nous fit faire un saut de pensée jusqu'aux étuves maures d'Alger, où nous nous souvînmes d'avoir vu de jeunes *iaoulets* danser dans la mousse de savon sur les serviettes de bain. Le quai, d'où la vue est fort belle, sert de promenade. Des crinolines, dignes, pour l'ampleur, du boulevard Italien, s'y étalaient fastueusement, et de petites filles marchaient à trois ou quatre pas de leurs mères, l'envergure des jupes ne permettant pas d'approcher plus près, dans de courtes robes bouffantes, semblables aux tonnelets cerclés des danseurs du temps de Louis XIV. — Quand, auprès de ces fashionables toilettes, passe un moujik en sayon de bure, des sandales de sparterie aux pieds, costumé à peu près comme le paysan du Danube devant le sénat romain, l'esprit ne peut s'empêcher d'être heurté du brusque contraste. Nulle part l'extrême civilisation et la primitive barbarie ne se coudoient d'une façon plus tranchée.

L'heure était venue de rentrer à l'hôtel et de faire comme les corbeaux. Le ciel s'éteignait len-

tement. Une obscurité transparente enveloppait les objets, leur ôtant le modelé sans les effacer pourtant, comme dans la merveilleuse vignette des illustrations du Dante, par Gustave Doré, où l'artiste a si bien rendu la poésie crépusculaire.

Avant de nous coucher, nous allâmes nous accouder un instant au balcon pour allumer un cigare — en Russie, il est défendu de fumer dans la rue — et regarder un instant ce ciel magnifique dont les scintillations intenses nous rappelaient le ciel d'Orient.

Jamais nous n'avons dans le bleu nocturne un tel fourmillement d'étoiles : à d'incommensurables profondeurs, l'abîme en était criblé; c'était comme une poussière de soleils. La voie lactée dessinait ses méandres d'argent avec une netteté surprenante. L'œil croyait démêler, dans ce ruissellement de matières cosmiques, des élancements stellaires et des éclosions de mondes nouveaux; on eût cru que les nébuleuses faisaient effort pour se résoudre et se condenser en astres.

Ébloui par ce spectacle sublime, que nous étions peut-être seul à contempler en ce moment, car l'homme n'use qu'avec beaucoup de modération du privilége qui, selon Ovide, lui a été donné « de porter haut la tête et de regarder le ciel, »

nous laissions s'envoler les Heures noires sans penser qu'il nous fallait être debout dès l'aurore. Enfin nous regagnâmes notre chambre.

Malgré le luxe de linge que semblait présager le numéro de marque formidable de notre serviette, il n'y avait à notre lit qu'un seul drap, grand comme un napperon, et que l'agitation du moindre rêve devait faire envoler ou glisser. — Nous ne sommes pas de ceux qui soupirent des élégies sur leurs malheurs d'auberge, aussi nous roulâmes-nous philosophiquement dans notre pelisse sur un de ces larges canapés de cuir qu'on trouve partout en Russie, et qui, par leur confortabilité, expliquent et suppléent l'insuffisance des lits. Cela nous évitait d'ailleurs de nous habiller avec ces gestes de somnambule et ces précipitations endormies qui peuvent se compter au nombre des plus grands désagréments du voyage.

Un droschky, dès que nous parûmes sur la porte de l'hôtel, se précipita vers nous à fond de train, suivi de plusieurs autres qui tâchaient de le gagner de vitesse. — Les cochers russes ne manquent guère l'occasion de faire cette petite fantasia. Arrivés presque en même temps, ils se disputaient la pratique avec une volubilité amusante, mais sans violence ni brutalité. Le choix du voyageur

fait, ils repartent au galop et se dispersent dans toutes les directions.

Quelques minutes suffirent pour nous amener nous et notre malle sur la berge du Volga. Une descente planchéiée conduisait au débarcadère, près duquel chauffait, lançant des jets de fumée blanche, le petit bateau à vapeur *la Nixe*, impatient de secouer ses amarres. Les retardataires, suivis de leurs bagages, traînant leurs sacs de nuit, franchirent à la hâte le pont volant qu'on allait retirer. Pour la dernière fois sonna la cloche, et la *Nixe*, tournant ses palettes, prit gracieusement le fil de l'eau.

A Tver, le Volga est encore bien loin d'avoir ces larges dimensions qui, près de son embouchure dans la mer Caspienne, le rendent semblable aux gigantesques fleuves d'Amérique. Certain de sa grandeur future, il commence modestement son cours sans enfler son onde ni jeter de folle écume, et coule entre deux rives assez plates. — La couleur de ses eaux surprend quand on l'examine, abstraction faite des miroitements de lumière, des reflets du ciel et des répétitions d'objets; elle est brune et ressemble à du thé foncé. Sans doute le Volga doit cette nuance à la nature des sables qu'il tient en suspension et déplace

incessamment, changeant son chenal avec autant d'inconstance que la Loire, ce qui en rend la navigation sinon périlleuse, du moins difficile, surtout dans cette partie de son cours et à l'époque où les eaux sont basses. Le Rhin est vert, le Rhône est bleu, le Volga est bistre. — Les deux premiers semblent porter les couleurs des mers où ils se rendent. — Cette analogie se répète-t-elle pour le Volga? Nous l'ignorons, car il ne nous a pas été donné, jusqu'à présent, de voir la mer Caspienne, cette énorme flaque d'eau oubliée au milieu des terres par le retrait des Océans primitifs.

Pendant que la *Nixe* s'avance paisiblement dans son sillage d'écume semblable à de la mousse de bière, jetons un regard sur nos compagnons de voyage. Franchissons, sans crainte d'*impropriété*, la limite, du reste peu observée, qui sépare la première classe de la seconde et de la troisième. — Les gens comme il faut sont pareils en tout pays, et si dans leurs mœurs intimes ils offrent des nuances saisissables pour l'observateur, ils ne présentent pas ces caractères tranchés que peut croquer d'un coup de crayon, sur son carnet de notes, le touriste rapide.

En Russie, il n'y a pas eu jusqu'ici de classe in-

termédiaire. Sans doute il va bientôt s'en former une, grâce aux institutions nouvelles; mais elles sont trop récentes encore pour que leur effet puisse être visible : l'aspect reste toujours le même. — Le gentilhomme et le tchinovnik (employé) se distinguent nettement de l'homme du peuple par le frac ou l'uniforme. Le marchand garde son caftan asiatique et sa large barbe; le moujik sa chemise rose débordant en blouse, ses culottes bouffantes entrant dans les bottes, ou, pour peu que la température s'abaisse, sa touloupe graisseuse; car les Russes, de quelque classe qu'ils soient, sont généralement assez frileux, bien qu'en Occident on s'imagine qu'ils bravent, sans en souffrir, les froids les plus rigoureux.

Cette partie du pont était encombrée de malles et de paquets, et l'on ne pouvait y faire un pas sans enjamber un dormeur. Les Russes, comme les Orientaux, se couchent partout où ils se trouvent. Un banc, un bout de planche, une marche d'escalier, un coffre, un rouleau de cordages, tout leur est bon. Il leur suffit même de s'appuyer à une paroi. Le sommeil leur vient dans les positions les plus incommodes.

L'installation des troisièmes à bord de la *Nixe* nous rappelait les ponts des bateaux à vapeur aux

échelles du Levant quand on embarque des passagers turcs. Chacun se tenait dans son coin au milieu de ses bagages et de ses provisions. — Les familles se groupaient ensemble, car il y avait des femmes et des enfants. On eût dit un campement à la dérive.

Quelques-uns portaient la longue robe bleue ou verte, rattachée de trois boutons sur le côté, serrée à la taille d'une ceinture étroite : c'étaient les plus élégants ou les plus riches; d'autres avaient la chemise rouge, le sayon de feutre brun ou la tunique de peau de mouton, quoiqu'il fît au moins 16 ou 18 degrés de chaleur. — Quant aux femmes, leur costume consistait en une robe de rouennerie, une espèce de paletot-camisole descendant jusqu'à mi-cuisse, et un mouchoir de couleur couvrant la tête et noué sous le menton. Les plus jeunes avaient des bas et des souliers, mais les vieilles dédaignant ces concessions aux modes occidentales, plongeaient virilement leurs pieds dans de grosses bottes frottées de suif.

Pour donner le ton juste à cette ébauche, il faudrait l'encrasser, la salir, la glacer de bitume, l'égratigner, l'écailler, car les costumes qu'elle essaye de peindre sont vieux, malpropres, délabrés, tombant en haillons. — Leurs propriétaires

les gardent nuit et jour et ne les quittent que lorsqu'ils en sont quittés.— Le prix, relativement élevé, qu'ils coûtent, explique cette constance. — Cependant ces moujiks, si négligés de toilette, vont aux étuves une fois par semaine, et le dessous vaut mieux que l'enveloppe. Du reste, il serait imprudent de se fier aux apparences. — Souvent on nous désignait du doigt un des plus sales et des plus déguenillés en nous disant à l'oreille : « Vous lui donneriez un kopek s'il tendait la main, eh bien, il possède plus de cent mille roubles argent. » — Quoique cela nous fût dit de l'air le plus sérieux du monde et avec le respect admiratif qu'inspire toujours l'énonciation d'une grosse somme, nous croyions difficilement à la fortune de ces Rothschild de la loque, de ces Pereire en bottes éculées.

Les types des têtes n'avaient rien de bien caractéristique; mais parfois le blond pâle des cheveux, la barbe couleur de paille et les yeux gris d'acier indiquaient clairement la race septentrionale. Le hâle de l'été avait posé son masque jaune sur les chairs de ces visages et leur prêtait presque la même nuance qu'aux cheveux et qu'à la barbe. Les femmes étaient peu jolies, mais leur laideur douce et résignée n'avait rien de désagréa-

ble. Leur vague sourire laissait entrevoir de belles dents, et leurs yeux, quoique légèrement bridés, ne manquaient pas d'expression. Dans les poses qu'elles prenaient pour s'arranger sur les banquettes, s'accusait encore sous les lourds vêtements quelque vestige de grâce féminine.

Cependant la *Nixe* cheminait avec une prudence toujours en éveil. La roue du gouvernail, pour que le pilote pût dominer le fleuve au loin et reconnaître les obstacles, était placée sur la passerelle qui joint les tambours et communiquait avec l'arrière par un système de chaînes transmettant l'impulsion. A la proue se tenaient perpétuellement des sondeurs armés de perches graduées, qui par un cri rhythmique annonçaient la profondeur de l'eau. Des bouées peintes de rouge et de blanc, des pieux, des branches d'arbres plantées dans le lit du fleuve, signalaient le chenal à suivre, et il fallait réellement une habitude extrême de cette navigation pour se guider à travers ces méandres capricieux. En de certains endroits, le sable affleurait presque, et la *Nixe* plus d'une fois se frotta le ventre contre le gravier; mais une palpitation plus rapide de roues l'enlevait et la replongeait au courant, sans qu'elle ait jamais eu l'humiliation de recourir à ces sauveteurs qui

debout sur une planche flottante et appuyés à de longs crocs, attendent au passage des bas-fonds les barques en péril. — Le danger serait de rencontrer quelques-unes de ces grosses pierres semées de loin en loin sur la vase du Volga, et qu'on extrait pour les déposer le long de la rive, lorsqu'un accident a dénoncé leur présence. Parfois les embarcations s'y ouvrent, et leur chargement est submergé.

Les berges, dont les terrains liassiques attestent par leurs ravinements les crues du fleuve à l'époque de la fonte des neiges, n'ont rien de bien pittoresque, du moins dans cette partie. Elles présentent une suite d'ondulations qui s'enchaînent sans ressaut brusque, sans accident caractéristique. Quelquefois un bois de sapins coupe de sa sombre verdure leurs longues bandes jaunes, ou bien c'est un village aux maisonnettes en troncs d'arbre qui interrompent la ligne horizontale par les angles de leurs toits dont les chevrons font corne. Au village s'accole toujours une église avec ses murs blanchis à la chaux et son dôme vert.

Toutes les fois que la *Nixe* passait devant un édifice consacré au culte, eussions-nous le dos tourné, nous en étions avertis par les inclinaisons de tête, les balancements de corps et les signes

de croix des moujiks, des femmes du peuple et des matelots. — L'un d'eux nous servait même d'indicateur. Doué d'une vue perçante, il découvrait à l'extrême horizon la plus imperceptible pointe de clocher et se signait avec une précision et une rapidité automatiques. Nous tirions alors notre lorgnette, nous préparant à l'examen de l'église ou du monastère lorsqu'il serait à notre portée. En Occident, la piété même est sobre de démonstrations : le sentiment religieux se renferme dans l'âme, et ces pratiques extérieures étonnent l'étranger. Pourtant, quoi de plus simple que de saluer la maison de Dieu !

La navigation sur le Volga était très-animée, et ce spectacle intéressant nous retenait de longues heures accoudé au bordage de la *Nixe*. Des bateaux descendaient le fleuve, ouvrant des voiles immenses suspendues à de hauts mâts pour ramasser le plus léger souffle d'air. — D'autres le remontaient, tirés par des chevaux de halage. — Ces chevaux n'ont ni la taille ni la force de nos robustes chevaux de trait, mais le nombre supplée la vigueur. Les attelages se composaient généralement de neuf bêtes, et de distance en distance les relais installés sur quelque plage sablonneuse formaient des campements où Swertz-

kov, l'Horace Vernet russe, eût trouvé d'heureux motifs de tableaux.— Quelques barques de moindre tonnage avançaient à la perche : âpre labeur pour les mariniers que de marcher sans cesse le long d'un bordage, poussant sur un dur bâton de toute l'énergie de leur poitrine! — Aussi ces pauvres gens vivent peu; il est rare, nous dit-on, qu'ils dépassent quarante ans.

Quelques-uns de ces bateaux sont fort grands, quoique tirant peu d'eau. Une bande vert-pomme égaye parfois la belle nuance gris argenté du sapin qui a fourni son bois à leur construction. A la proue, souvent des yeux peints ouvrent leurs paupières démesurées, ou bien l'aigle de Russie sauvagement barbouillée recourbe ses deux cous et déploie ses ailerons noirs. Des ornements sculptés à la hache, d'une précision que ne surpasserait pas le ciseau, dentèlent le château d'arrière. La plupart de ces barques étaient chargées de blé pour une valeur énorme.

Des pyroscaphes de la compagnie Samolett ou de la compagnie rivale se croisaient avec nous, et l'on hissait le pavillon à chaque bord avec une scrupuleuse politesse nautique.

Notons aussi des canots faits d'un seul tronc d'arbre, comme les pirogues des Indiens, qui,

nous abordant malgré le remous des palettes, nous jetaient les lettres des petites localités où la *Nixe* ne faisait pas escale, et attrapaient au vol les dépêches qu'on leur lançait.

Il y avait sur la *Nixe* un va-et-vient perpétuel de passagers. A chaque débarcadère, on en laissait ou en prenait. Les stations étaient quelquefois assez longues. On y chargeait du bois pour alimenter la machine, car on n'emploie pas le charbon de terre, trop rare ou trop dispendieux. Les longues piles de bûches alignées sur la rive font dire aux vieux paysans rétrogrades que si les chemins de fer et les bateaux à vapeur y vont de ce train, il faudra bientôt mourir de froid dans la sainte Russie.

Ces débarcadères, tous du même modèle, consistaient en un ponton carré supportant deux chambres de bois, l'une servant de bureau, l'autre de magasin ou de salle d'attente, séparées par un large couloir destiné aux voyageurs et aux bagages. Comme la hauteur des eaux varie, un pont de planches d'une pente plus ou moins forte réunit le débarcadère à la rive. Sur les bords de ce pont, les menues industries qu'attire le passage du bateau à vapeur étalent leurs frêles boutiques et se groupent d'une façon pittoresque. Des fil-

lettes vous offrent dans des corbeilles cinq ou six pommes d'un vert acide, ou de petits gâteaux auxquels on imprime au moyen de moules, comme chez nous pour le beurre, des figures d'une barbarie amusante, entre autres des lions chimériques qui, s'ils étaient coulés en bronze et couverts d'une patine archaïque, pourraient passer pour des spécimens de l'art ninivite primitif. Des femmes, munies d'un seau et d'un verre, vendent du kwas, espèce de boisson faite de seigle et d'herbes aromatiques, d'un goût très-agréable lorsqu'on s'y est accoutumé. Comme le prix en est minime, les gens comme il faut la dédaignent et le peuple seul la consomme. Ces femmes présentent une singularité de costume qu'il est bon de noter. La mode de l'Empire mettait la ceinture sous la gorge, et nos yeux, habitués aux tailles longues, s'étonnent de cette bizarrerie devant les portraits du temps, même lorsqu'elle est sauvée par l'esprit de Gérard ou la grâce de Prud'hon. Les paysannes russes serrent leur jupe au-dessus du sein, de sorte qu'elles ont l'air d'être enfouies dans un sac jusqu'aux aisselles. Il est facile d'imaginer les effets peu gracieux de cette dépression constante qui finit par fatiguer les plus fermes contours. Le reste du costume se compose de la chemise dont

les manches bouffent, et d'un mouchoir en pointe noué sous le menton. — Il y avaît aussi des boutiques de pains de froment et de pains de seigle, les uns très-blancs et les autres très-bis; mais le commerce le plus actif était celui des *agourtsis*, une variété de concombre qu'on mange frais l'été et salé l'hiver, et sans lequel il semble que les Russes ne pourraient pas vivre. On en sert à chaque repas; ils forment l'accompagnement obligé de tous les mets; on en grignote une tranche comme on ferait ailleurs d'un quartier d'orange. Cette friandise nous a semblé insipide. Il est vrai que les Russes, par une raison hygiénique qui nous échappe, n'assaisonnent pas du tout leur cuisine; les choses fades leur plaisent.

Est-il bien utile de relever sur l'itinéraire de la compagnie Samolett et de transcrire en lettres françaises les noms souvent assez compliqués pour nous des petites localités où nous faisions escale? L'aspect en était à peu près toujours le même : un escalier de planches, de rondins et de poutrelles descendant au fleuve; sur la crête de la berge, un gastini-dvor, une maison du gouvernement et les habitations les plus riches de l'endroit, avec leurs fenêtres aux cadres rechampis de blanc sur fond olive ou rouge; l'église hérissant autour

de son dôme ses quatre clochetons, tantôt peints en vert, tantôt laissant voir leurs feuilles de cuivre ou d'étain martelées; le cloître déployant les murs de son enclos bariolés de fresques dans le goût byzantin du mont Athos, et plus loin les isbas faits de troncs d'arbre encochés aux angles. Ajoutez à cela, pour animer le tableau, quelques droschkys attendant les voyageurs, et quelques groupes d'oisifs dont l'intérêt pour l'arrivée et le départ du bateau à vapeur ne se lasse jamais.

Kimra, cependant, avait un air de fête qui nous surprit; toute la population, ou peu s'en faut, était étagée du bord du fleuve au sommet du rivage. Le bruit s'était répandu que la *Nixe* portait le grand-duc héritier se rendant à Nijni-Novgorod; il n'en était rien. Le grand-duc passa plus tard sur un autre bateau, mais nous profitâmes sans scrupule de l'affluence que l'annonce de sa présence avait attirée pour observer cette réunion de types. Quelques toilettes élégantes affectant les modes françaises, avec le petit retard obligé de Paris à Kimra, se distinguaient sur le fond national des jupes en forme de sac et des rouenneries à dessins surannés. Trois jeunes filles portant le petit chapeau andalous, la veste zouave et la crinoline ballonnée, étaient vraiment charmantes,

malgré une légère affectation de désinvolture occidentale. Elles riaient ensemble et paraissaient dédaigner le luxe de bottes que déployaient les autres habitants, hommes et femmes. Kimra est célèbre pour ses bottes comme Ronda pour ses guêtres.

C'est peut-être à Kimra que Bastien a fait emplette de cette belle paire de bottes que la chanson populaire lui attribue.

Le peu de profondeur du fleuve, la nécessité de reconnaître les bouées, ne permettent pas de se risquer à des navigations nocturnes. Aussi la *Nixe*, lâchant sa vapeur et jetant son ancre, s'arrêta-t-elle dès que les dernières braises du couchant, soufflées par un vent assez frais s'éteignirent à l'horizon. Le thé du soir fut servi à tous les passagers, et les samovars chauffés à outrance versaient incessamment leur eau bouillante sur l'infusion concentrée. — C'était pour nous un spectacle curieux de voir des gens de la plus basse classe, et dont l'extérieur ressemblait à celui de nos mendiants, savourer cette boisson délicate et parfumée qui est encore une élégance chez nous, et que de blanches mains versent dans les réunions du monde. La manière de boire le thé est de le faire refroidir un instant dans la soucoupe et de

l'avaler en tenant entre les dents un petit morceau de sucre qui édulcore suffisamment le breuvage pour le goût russe, se rapprochant en cela du goût chinois.

Quand nous nous réveillâmes sur l'étroit divan de la cabine, la *Nixe* s'était remise en marche. Le jour se levait, nous longions une rive dont les isbas d'un village dentelaient la crête et se réfléchissaient dans l'eau tranquille du fleuve comme dans un miroir. — On eût dit le paysage de Daubigny au dernier Salon, mais traduit en russe.

L'on s'arrêta à Pokrowski, un monastère du seizième siècle, crénelé comme une forteresse. La plupart des passagers descendirent pour prier dans l'église et faire bénir leur voyage. A travers le demi-jour d'une mystérieuse chapelle toute bariolée de peintures et ruisselante d'or, un pope ou moine d'aspect oriental chanta avec un acolyte une de ces belles mélodies du rite grec dont l'effet est irrésistible, même quand on ne partage pas la croyance qui les inspire. Il possédait une magnifique voix de basse — profonde, cuivrée et douce, — et il s'en servait à merveille.

Ouglitz, devant lequel nous passâmes vers la fin de la journée, est une ville assez considérable.

Elle ne compte pas moins de treize mille habitants, et les clochers, dômes et clochetons de ses trente-six églises lui faisaient une silhouette superbe. Le fleuve, élargi à cet endroit, prenait des airs de Bosphore, et il n'aurait pas fallu un grand effort d'imagination pour transformer Ouglitz en ville turque, et ses flèches bulbeuses en minarets. — On nous fit remarquer sur la berge un petit pavillon d'ancien style russe, où Dimitri, âgé de sept ans, fut tué par Boris Godonow.

Au confluent du Mologa et du Volga, sur des plages de sable, d'innombrables essaims de corbeaux et de corneilles se livraient à ces bizarres ébats qui précèdent leur coucher. Les mouettes, compagnes des grands cours d'eau, commençaient à paraître. Plus haut, nous avions vu des pygargues pêcher pour leur souper quelques-uns de ces sterlets que les gourmets occidentaux payeraient au poids de l'or.

Au coucher de soleil le plus incendié de tons étranges avait succédé un clair de lune bleu, argenté, idéal, quand nous arrivâmes à Ribinsk. — Une flottille de grands bâtiments barrait presque le fleuve. Parmi les hachures noires de leurs mâts et de leurs cordages scintillaient quelques lumières, et, comme une fusée de vif-argent,

montait dans l'azur nocturne le clocher de l'église.

Ribinsk a de l'importance. C'est une ville de commerce et de plaisir. Le Volga, rendu plus large et plus profond par le tribut que lui apportent les eaux du Mologa, permet aux grands bateaux de remonter jusqu'à ce port et d'en partir. Aussi la population sédentaire est-elle augmentée en de certaines saisons d'un nombre considérable de voyageurs qui ne demandent qu'à s'amuser, et que les gains réalisés mettent en belle et généreuse humeur. Un des divertissements favoris du peuple russe, c'est d'entendre chanter aux Bohémiennes des airs et des chœurs tsiganes. On ne saurait imaginer la passion qu'y mettent les auditeurs, passion qui n'a d'égale que la furie des virtuoses. Les enthousiasmes du dilettantisme à l'Opéra-Italien n'en donneraient qu'une faible idée, et, ici, rien de convenu, rien de simulé, rien de factice; la mode et le bon ton sont oubliés; c'est bien la fibre intime et sauvage de l'homme primitif qui tressaille à ces sons étranges.

Ce goût ne nous étonne pas, nous le partageons, et comme sur le bateau l'on avait dit que Ribinsk possédait une troupe célèbre de Bohémiennes, nous avions accepté la proposition d'al-

ler leur rendre visite, faite par un aimable, spirituel, et cordial seigneur, passager de la *Nixe*, et avec qui nous aurions volontiers navigué jusqu'au bout du monde.

Le comte de*** était descendu à terre le premier, pour disposer les choses, en nous indiquant le nom de l'hôtel où le concert devait avoir lieu. — Nous gagnâmes le quai lentement, ravi par le spectacle d'une nuit merveilleuse. Sous un ciel dont les étoiles pâlissaient dans les blancheurs de la lune, le fleuve s'étalait vaste comme un lac ou un bras de mer, et coupé d'une ligne sombre de bateaux. Les sillages lumineux de l'astre nocturne, les reflets obscurs des mâts s'allongeaient sur l'eau comme des rubans d'argent et de velours noir, et le frisson fluide du courant en dentelait les bords. Les maisons de la rive, baignées d'ombre, n'accrochaient qu'une ligne de lueur bleuâtre sur la crête de leurs toits verts; mais quelques paillettes rouges, piquées çà et là, indiquaient qu'elles ne dormaient pas encore. Dégagée par une large place, l'église principale brillait comme un bloc d'argent avec une fantastique intensité d'éclat; on l'eût dite éclairée aux feux de Bengale. Son dôme, entouré d'un diadème de colonnes, étincelait comme une tiare

constellée de diamants; des reflets métalliques faisaient jouer leurs phosphorescences sur l'étain ou le cuivre des clochetons, et le clocher, d'un goût architectural rappelant la flèche de Dresde, semblait avoir embroché deux ou trois étoiles de son aiguille d'or. — C'était un effet surnaturel, magique, comme on en voit dans les apothéoses des féeries, lorsque l'azur des perspectives découvre, en s'entr'ouvrant, le palais de la sylphide ou le temple des hymens heureux.

Illuminée ainsi, l'église de Ribinsk avait l'air d'être sculptée dans un fragment de lune tombé sur le sol. Elle en prenait, sous le rayon, la lumière argentée et neigeuse.

A peine étions-nous arrivé au sommet du quai formé de grosses pierres que le Volga bouleverse et fait crouler dans ses crues, qu'à travers la vague musique des maisons de thé, le cri lugubre *karaoul!* (à la garde!) vint déchirer notre oreille, hurlé et râlé par une voix qui semblait avoir un couteau dans la gorge. Nous nous élançâmes : deux ou trois ombres prirent la fuite. Une porte ouverte se referma, les lumières de la maison s'éteignirent, tout rentra dans l'obscurité. A l'appel du désespoir avait succédé le silence de la mort.

Deux ou trois fois nous repassâmes devant la porte, mais le logis s'était fait noir, muet et sourd, comme la taverne de Saltababil au cinquième acte du *Roi s'amuse*. Quel moyen de pénétrer dans ce coupe-gorge, seul, étranger, sans armes, ne parlant pas la langue, en un pays où personne ne vous vient en aide en cas d'accident ou de meurtre, de peur de la police et des témoignages à rendre? Tout était fini d'ailleurs; l'être humain, quel qu'il fût, qui appelait si lamentablement au secours, n'en avait plus besoin.

Notre entrée à Ribinsk ne manquait pas, comme vous voyez, de couleur dramatique, et il nous fâche de ne pouvoir vous raconter en détail l'histoire de cet assassinat, car le cri entendu était bien un cri d'agonie; mais nous n'en savons pas davantage. La nuit a tout caché de son ombre.

Encore tout ému, nous entrâmes dans un *traktir* où les portraits de l'empereur Alexandre II et de l'impératrice Alexandrowna, bordés de cadres magnifiques et peints comme des enseignes à bière, faisaient pendant aux saintes images plaquées de feuilles d'argent et d'or qu'une petite lampe suspendue éclairait de sa lueur tremblotante. On nous servit le thé, et, pendant que nous savourions le breuvage national, corroboré d'un

peu de cognac, dans la pièce voisine, un orgue de Crémone jouait un air de Verdi.

Bientôt l'ingénieur de la compagnie Samolett et le mécanicien en chef de la *Nixe* vinrent nous rejoindre, et nous partîmes ensemble pour chercher à travers Ribinsk l'auberge où devaient se réunir les Bohémiens, et où le comte de *** nous avait donné rendez-vous.

L'hôtel, appartenant à un riche marchand de blé dont nous avions fait connaissance sur le bateau, était situé tout au bout de la ville. A mesure que nous nous éloignions de la rive, les maisons prenaient leurs aises, et se disséminaient sur de plus larges espaces. De longues clôtures de jardins les séparaient; les rues se perdaient dans des places vagues, et des trottoirs de planches aidaient à franchir les bourbiers. Quelques chiens maigres, assis sur leur derrière, aboyaient à la lune, et quand nous passions près d'eux se mettaient à nous suivre, soit par défiance, soit par sentiment de sociabilité, ou dans l'espoir de se procurer une condition. Sous l'influence de l'astre, de légères fumées blanches s'élevaient de terre et interposaient leurs gazes vaporeuses entre notre œil et les objets, les revêtant d'une poésie que le jour doit leur enlever sans doute. Enfin,

dans la brume azurée où les formes des dernières maisons s'ébauchaient en gris lilas, nous aperçûmes les embrasures rouges de quelques fenêtres éclairées; c'était là. — Un sourd fron-fron de guitare qui depuis quelque temps nous chantait aux oreilles comme le bourdonnement obstiné d'un grillon, et dont les notes nous arrivaient de plus en plus vibrantes, nous eut bientôt fait trouver la porte.

Un moujik nous conduisit par de longs corridors à la chambre des Bohémiennes. Le comte de ***, le marchand de blé et un jeune officier composaient le public. Sur une table, parmi des bouteilles de vin de Champagne et des verres, se dressaient, emmanchées dans des flambeaux de rencontre, deux longues bougies pareilles à des cierges. Autour des mèches s'arrondissaient des auréoles jaunes, dissipant avec peine la fumée déjà épaisse des cigares et des papyros. On nous tendit un verre plein avec condition de le vider immédiatement pour qu'on pût le remplir encore. C'était du Rœderer de qualité supérieure, et comme on en boit seulement en Russie. — La libation accomplie, nous nous assîmes dans une attente muette.

Les Bohémiennes se tenaient debout ou ap-

puyées à la muraille, avec des poses orientalement indolentes, sans le moindre souci des yeux fixés sur elles. — Rien de plus inerte que leur attitude, de plus morne que leur visage. Elles semblaient épuisées ou endormies. Ces natures sauvages, quand la passion ne les agite pas, ont un calme animal dont on ne saurait donner l'idée. — Elles ne pensent pas, elles rêvent comme les bêtes dans les bois; aucune figure civilisée ne peut arriver à cette mystérieuse absence d'expression, plus agaçante que toutes les grimaces de la coquetterie. — Oh! faire naître sur ces faces mortes une rougeur de désir, c'est une fantaisie qui vient aux plus froids, aux moins poëtes, et bientôt se tourne en passion.

Étaient-elles belles, au moins, ces Bohémiennes? Non, dans l'acception vulgaire du mot. — Nos Parisiennes les eussent assurément trouvées laides, à la réserve d'une seule se rapprochant plus du type européen que ses compagnes. Des teints olivâtres, des masses de cheveux noirs, des corps chétifs en apparence, de petites mains brunes, voilà les traits principaux du signalement. Le costume n'avait rien de caractéristique. Ni colliers d'ambre ou de verroterie, ni jupes constellées d'étoiles et frangées de falbalas, ni

mantes rayées de couleurs bizarres; mais un ajustement quelconque à la mode de Paris, avec quelques barbarismes justifiés par la distance; robes à volants, mantelets de taffetas, crinoline, résille : on eût dit des femmes de chambre mal habillées.

Jusqu'ici, pensez-vous sans doute, le régal n'a rien de bien extraordinaire. Faites comme nous, prenez patience et ne désespérez pas de la Bohême, bien qu'elle ait renoncé, du moins dans les villes, à ses haillons et à ses oripeaux pittoresques; il ne faut pas voir le cheval de sang à l'écurie, enveloppé de ses couvertures; c'est sur le turf que l'action révèle sa beauté.

Une des Bohémiennes, comme secouant sa lassitude et sa torpeur aux appels opiniâtres de la guitare grattée par un grand drôle à mine de brigand, se détermina enfin et s'avança au milieu du cercle. — Elle souleva ses longues paupières frangées de cils noirs, et la chambre sembla pleine de lumière. Dans sa bouche entr'ouverte par un vague sourire scintilla un éclair blanc; un murmure indistinct comme ces voix qu'on entend en rêve s'échappa de ses lèvres. Posée ainsi, la Bohémienne avait l'air d'une somnambule et ne paraissait pas avoir conscience de ses

actions. Elle ne voyait ni la salle ni les assistants. Une transfiguration s'était opérée en elle. Ses traits ennoblis ne portaient plus aucune trace de vulgarité. Sa taille s'était agrandie et sa pauvre toilette s'arrangeait comme une draperie antique.

Peu à peu elle enfla le son et chanta une mélodie lente d'abord, plus rapide ensuite, d'une bizarrerie enivrante. Le thème ressemblait à un oiseau captif dont on ouvre la cage. Doutant encore de sa liberté, l'oiseau fait quelques pas indécis devant sa prison, puis il s'éloigne en sautillant, et quand il est sûr qu'aucun piége ne le menace, il se rengorge et se dresse, il pousse un cri joyeux et s'élance avec une palpitation d'ailes précipitée vers la forêt, où chantent ses anciens compagnons.

Telle était la vision qui nous traversait l'esprit en écoutant cet air dont aucune musique connue ne peut donner l'idée.

Une autre Bohémienne se joignit à la première, et bientôt tout l'essaim des voix se mit à suivre le thème ailé, lançant des fusées de gammes, battant des trilles, brodant des points d'orgue, soutenant des modulations, faisant des rentrées subites et des reprises inattendues, — cela pépiait,

sifflait, garrulait, jacassait avec une volubilité pleine d'empressement, un tumulte amical et joyeux, comme si la tribu sauvage faisait fête à l'échappé de la ville. Puis le chœur se taisait, la voix continuait à chanter les bonheurs de la liberté et de la solitude, et le refrain accentuait la dernière phrase avec une énergie endiablée.

Il est bien difficile, sinon impossible, de rendre par des paroles un effet musical; mais l'on peut du moins raconter le rêve qu'il fait naître. Les chants bohémiens ont une singulière puissance d'évocation. Ils réveillent des instincts primitifs oblitérés par la vie sociale, des souvenirs d'existence antérieure qu'on aurait crus évanouis, des goûts d'indépendance et de vagabondage secrètement conservés au fond du cœur; ils vous inspirent des nostalgies bizarres de pays inconnus et qui vous semblent votre patrie véritable. Certaines mélodies vous sonnent à l'oreille comme un *Ranz des vaches* maladivement irrésistible, et vous avez envie de jeter là votre fusil, d'abandonner votre poste et de gagner à la nage l'autre rive où l'on n'obéit à aucune discipline, à aucune consigne, à aucune loi, à aucune morale autre que le caprice. Mille tableaux brillants et confus vous passent devant les yeux : vous apercevez des campements

de chariots dans des clairières, des feux de bivouac où bouillent les marmites suspendues à trois piquets, des vêtements bariolés qui sèchent sur des cordes, et plus à l'écart, accroupie par terre au centre d'un jeu de tarots, une vieille étudiant l'avenir, tandis qu'une jeune Bohémienne, au teint fauve, aux cheveux bleus, danse en s'accompagnant du tambour de basque. — Le premier plan s'efface, et dans la trouble perspective des siècles disparus, s'ébauche confusément la lointaine caravane descendant des hauts plateaux de l'Asie, expulsée sans doute du pays natal pour son esprit de révolte impatient de tout frein. Les blanches draperies férocement zébrées de rouge et d'orange flottent au vent, les anneaux et les bracelets de cuivre luisent sur les peaux bistrées, et les tringles des sistres bruissent avec des frissons métalliques.

Ce ne sont pas là, croyez-le, des rêveries de poëte. — La musique bohémienne agit violemment sur les êtres les plus prosaïques, et fait chanter *tirely* au philistin lui-même, assoupi dans son obésité et sa routine.

Cette musique n'est pas, comme on pourrait l'imaginer, une musique sauvage. Elle procède, au contraire, d'un art très-compliqué, mais diffé-

rent du nôtre, et ceux qui l'exécutent sont de vrais virtuoses, quoiqu'ils ne sachent pas une note et soient hors d'état de transcrire un de ces airs qu'ils chantent si bien. — L'emploi fréquent des quarts de ton inquiète d'abord l'oreille; mais on s'y fait bientôt et l'on y trouve un charme étrange. C'est toute une gamme de sonorités nouvelles, de timbres bizarres, de nuances inconnues sur le clavier musical ordinaire, qui servent à rendre des sentiments en dehors de toute civilisation. Les Bohémiens n'ont en effet ni patrie, ni religion, ni famille, ni morale, ni foi politique. Ils n'acceptent aucun joug humain et côtoient la société sans y entrer jamais. — Eux qui bravent ou déjouent toutes les lois, ne se soumettent pas davantage aux formules pédantesques de l'harmonie et du contre-point : le libre caprice dans la libre nature, l'individu s'abandonnant à la sensation sans remords de la veille, sans souci du lendemain, l'enivrement de l'espace, l'amour du changement et comme la folie de l'indépendance, telle est l'impression générale qui se dégage des chants bohémiens. — Leurs thèmes ressemblent à des chants d'oiseaux, à des bruissements de feuilles, à des soupirs de harpe éolienne; leurs rhythmes à de lointains galops

de chevaux dans les steppes. Ils battent la mesure, mais ils fuient.

La prima donna de la troupe était sans contredit Sacha (diminutif d'Alexandra), celle qui avait rompu la première le silence et mis le feu à la verve endormie de ses compagnes. Maintenant le sauvage esprit de la musique était déchaîné; ce n'était plus pour nous que chantaient les Bohémiennes, mais bien pour elles.

Une imperceptible vapeur rose colorait les joues de Sacha. Ses yeux brillaient par éclairs intermittents. Ainsi que la Petra Camara, elle tenait ses paupières baissées et les relevait, comme un éventail qu'on ouvre et qu'on ferme, de manière à produire des alternatives d'ombre et de lumière. — Ce manége d'œil, naturel ou voulu, était d'une séduction irrésistible.

Sacha s'approcha de la table, — on lui tendit une coupe de vin de Champagne — elle la refusa, les Bohémiennes sont sobres, — et demanda du thé pour elle et ses amies. Le guitariste, n'ayant pas peur apparemment de se gâter la voix, avalait coup sur coup des verres d'eau-de-vie pour se donner de l'entrain, et, en effet, frappant du pied le parquet, de la paume de la main le ventre de la guitare, il chantait et dansait, se démenait

comme un beau diable, et faisait des grimaces en manière d'intermède grotesque avec une vivacité éblouissante. — C'était le mari, le *rom* de la Bohémienne blonde. Jamais couple ne se conforma moins à la maxime : « Il faut des époux assortis. »

Nous avons dit que les Bohémiennes étaient sobres; si nous ajoutons qu'elles sont chastes, personne ne nous croira; c'est pourtant la vérité. Leur vertu passe en Russie pour invincible. — Aucune séduction n'en peut venir à bout, et des seigneurs, jeunes et vieux, ont dépensé avec des Bohémiennes des sommes fabuleuses sans en être plus avancés. Cette vertu cependant n'a rien de farouche. Elle se laisse prendre les mains et la taille, et rend parfois le baiser qu'on lui ravit. Si le nombre des chaises n'est pas suffisant, elle s'assoit familièrement sur votre genou, et quand le chant commence, vous met sa cigarette entre les lèvres, sauf à la reprendre ensuite. Sûre d'elle-même, elle n'attache pas la moindre importance à ces menus suffrages, comme disaient nos aïeux, qui, de la part d'autres femmes, paraîtraient des faveurs et des promesses.

Pendant plus de deux heures, les chants se succédèrent avec une vertigineuse volubilité. Quel

caprice, quelle verve, quel brio, quelles difficultés exécutées en se jouant! Sacha faisait des fioritures mille fois plus difficiles que les variations de Rhode, tout en se mêlant à la conversation et en demandant une robe de *moire antique*, les deux seuls mots de français qu'elle sût, à un de nos jeunes compagnons de voyage. Enfin, le rhythme devint si entraînant, si impérieux, que la danse se maria au chant, comme dans un chœur antique. Tout s'en mêla, depuis la vieille, tannée comme une momie, qui secouait son squelette, jusqu'à la petite fille de huit ans, ardente, fébrile, mûrie par une précocité maladive, se démenant à se disloquer pour ne pas rester en arrière des grandes.—L'escogriffe disparaissait dans un tourbillon de rapidité d'où sortaient des arpéges de guitare et des piaulements aigus.

Un instant, nous l'avouons, nous eûmes peur que le cancan français, en train de faire le tour du monde, n'eût pénétré à Ribinsk, et que la soirée ne finît comme une pièce des *Variétés* ou du *Palais-Royal;* il n'en était rien. La chorégraphie des Bohémiennes ressemble à celle des bayadères. Sacha, avec ses bras pâmés, ses ondulations de torse et ses piétinements sur place, rappelait Amany, et non Rigolboche. On eût dit qu'elle et

ses compagnes exécutaient le Malapou ou danse admirable sur les bords du Gange, devant l'autel de Shiva, le dieu bleu. Jamais l'origine asiatique des Bohémiens ne nous parut plus visible et plus incontestable.

L'heure de regagner la cabine du bateau était arrivée; mais l'excitation des assistants et des virtuoses était telle que le concert continua dans la rue; les Bohémiennes, prenant les bras qu'on leur offrait, marchèrent de façon à se séparer en groupes espacés, et chantèrent un chœur à échos et à répliques, avec des effets de *decrescendo* relevés par des reprises éclatantes d'un effet magique et surnaturel; le cor d'Obéron, même lorsque c'est Weber qui souffle dans son ivoire, n'a pas de notes plus suaves, plus argentines, plus veloutées et plus rêveuses.

Quand nous eûmes franchi la passerelle du bateau, nous nous retournâmes vers le rivage; sur le bord du quai, dans un rayon de lune, les Bohémiennes, groupées, nous saluaient de la main; une étincelante fusée de notes, dernière bombe à pluie d'argent de ce feu d'artifice musical, s'éleva à des hauteurs inaccessibles, répandit ses paillettes sur le fond obscur du silence et s'éteignit.

La *Nixe*, suffisante à la navigation du haut

Volga, n'était pas d'un assez fort tonnage pour descendre avec un surcroît de passagers et de marchandises le fleuve considérablement élargi. — On nous avait transbordé sur le *Provornii*, pyroscaphe de la même compagnie Samolett, qui ne comptait pas moins de cent cinquante chevaux de vapeur. Des seaux marqués chacun d'une lettre composaient son nom en caractères russes, et se balançaient sous la passerelle, où ils étaient suspendus l'un à côté de l'autre. — Une cabine extérieure formant kiosque s'élevait sur le pont, au-dessus de l'escalier conduisant au salon des voyageurs, et prêtait un abri à l'observation, en cas de soleil ou de mauvais temps. — Ce fut là que nous passâmes la plus grande partie de nos journées.

Avant que le *Provornii* ne se mît en marche, nous jetâmes un coup d'œil sur Ribinsk pour voir la figure qu'il faisait au grand jour, non sans quelque appréhension, car le soleil n'a pas la même indulgence que la lune; il dévoile cruellement ce que l'astre nocturne estompe derrière ses gazes d'azur et d'argent. Eh bien! Ribinsk ne perdait pas trop à la lumière; ses maisons jaunes, roses, vertes, en bois et en briques, couronnaient gaiement son quai de grosses pierres désordon-

nées, semblable à un mur cyclopéen en ruine; mais l'église, qui au clair de lune nous avait paru d'une blancheur neigeuse, était peinte en vert-pomme, et la polychromie nous plaît en fait d'architecture. Pourtant ce jeu de couleur nous étonna. L'église, d'ailleurs, ne manquait pas de caractère avec son dôme flanqué de clochetons, et ses quatre portiques orientés comme ceux de Saint-Isaac. Le clocher offrait ces renflements et ces étranglements bizarres qu'on remarque dans les clochers de Belgique et d'Allemagne, mais il dardait très-haut son aiguille suprême, et s'il ne satisfaisait pas le goût, il amusait l'œil et ne dessinait pas à l'horizon une silhouette ennuyeuse.

Les bateaux à l'ancre devant Ribinsk étaient la plupart d'une grande dimension et d'une forme particulière que nous aurons plus d'une occasion de décrire, car la navigation entre cette ville, Nijni-Novgorod, Kasan, Saratov, Astrakan et autres villes du bas Volga, est très-active à cette époque de l'année. Quelques-uns appareillaient pour descendre, d'autres stationnaient ou arrivaient, et le spectacle était des plus intéressants. Le *Provornii* se glissa avec adresse à travers cette flottille et prit bientôt le courant.

Des berges un peu plus hautes, surtout du côté

gauche, encaissaient le fleuve. Le paysage n'avait pas changé de caractère sensiblement. C'étaient toujours des bois de sapins alignant, comme des colonnades, leurs fûts grisâtres sur un fond de verdure sombre; des villages aux isbas de rondins disséminés autour d'une église à dôme vert; parfois une demeure seigneuriale tournant sa façade curieuse vers le fleuve ou tout au moins posant en vedette, aux angles de son parc, un belvédère ou un kiosque peints de couleurs vives; des rampes de planches escaladant la rive et menant à quelque habitation; des terrains ravinés par les crues et les retraites des eaux; des plages sablonneuses, où piétinaient des troupeaux d'oies, où descendaient pour s'abreuver des troupeaux de bœufs et de vaches : mille variations des mêmes motifs que le crayon ferait mieux comprendre que la plume.

Bientôt nous aperçûmes le couvent de Romanow. Des murailles crénelées et blanchies à la chaux donnent à son enceinte un air de forteresse, et durent autrefois le mettre à l'abri d'un coup de main, car les trésors entassés dans les monastères excitaient en des temps de trouble la cupidité des hordes pillardes. Au-dessus des murailles s'élevaient de grands cèdres, étalant leurs bran-

ches horizontales couvertes d'une verdure sombre et robuste. Les cèdres sont cultivés avec un soin particulier à Romanow, car c'est sous un cèdre que fut trouvée l'image miraculeuse qu'on y vénère.

A Jurevzt, le bois de chauffage de la machine fut apporté par des femmes. Deux bâtons, disposés en manière de brancards, soutenaient une pile de bûches que venaient renverser dans la soute du bateau à vapeur deux paysannes alertes et robustes et quelquefois jolies. L'animation de la course leur colorait le teint d'un fard de santé, et le léger essoufflement qui entr'ouvrait leurs lèvres laissait voir des dents blanches comme des amandes pelées. Malheureusement quelques-unes d'entre elles avaient le masque tavelé et picoté de petite vérole, car la vaccine n'est pas répandue en Russie, d'où sans doute quelque préjugé populaire la repousse.

Leur costume était fort simple. Une jupe de cette indienne à dessins surannés comme on en rencontre quelquefois encore dans les vieilles auberges de province sous forme de rideaux de lit ou de courte-pointe, une chemise de grosse toile, un foulard noué sous le menton, — rien de plus; — l'absence de bas et de chaussure permettait

d'apprécier des extrémités fines et délicates, — quelques-uns de ces pieds nus auraient chaussé la pantoufle de vair de Cendrillon. Nous vîmes avec plaisir que l'affreuse mode du jupon serré par une coulisse au-dessus du sein n'était plus suivie que des plus âgées et des moins jolies. Les jeunes portaient la taille au-dessus de la hanche comme l'anatomie, l'hygiène et le sens commun le veulent.

Cela contrariait un peu nos idées de galanterie française de voir des femmes porter ces lourds fardeaux et faire ce métier de bêtes de somme; mais, après tout, ce travail qu'elles accomplissent avec une alacrité qui ne sent pas la fatigue, leur procure quelques kopeks et augmente leur bien-être ou celui de leur famille.

En descendant le fleuve, nous rencontrâmes un grand nombre de bateaux pareils à ceux que nous avions vus amarrés devant Ribinsk. Ils calent peu d'eau, mais leur dimension n'est guère inférieure à celle d'un trois-mâts marchand. Leur construction présente quelque chose de particulier et de caractéristique qu'on ne rencontre pas ailleurs. Comme les jonques chinoises, ils ont la proue et la poupe retroussées en pointe de sabot. — Le pilote occupe une espèce de plate-forme

garnie de balustrades ouvragées et découpées à la hache; — sur le tillac s'élèvent des cabines ayant l'aspect de kiosques et des clochetons à girouettes peintes et dorées; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est le manége : il se compose de deux planchers supportés par des colonnettes; l'étage inférieur contient les écuries; l'étage supérieur, le manége lui-même. A travers les baies des colonnes, on voit tourner les chevaux attelés de front trois par trois ou quatre par quatre, pour enrouler sur l'arbre de couche le câble de touage dont une barque à huit ou dix rameurs va fixer l'ancre en amont dans le lit du fleuve. Le nombre des chevaux ainsi installés à bord varie de cent à cent cinquante. Ils se relèvent et font pour ainsi dire leur quart. Pendant que les uns travaillent, les autres se reposent, et le bateau marche toujours, quoique lentement. — Le mât de ces barques, d'une hauteur démesurée, est fait de quatre ou six troncs de sapins accouplés, et rappelle les piliers à nervures des cathédrales gothiques; les échelles de corde qui s'y suspendent ont des échelons reliés entre eux par des cordelettes en sautoir.

Nous avons décrit avec quelque détail ces grandes barques du Volga et leur aménagement ori-

ginal, car elles ne tarderont pas à disparaître. D'ici à quelques années le manége de chevaux sera remplacé par un remorqueur, et la force vivante par la force mécanique. Tout ce système pittoresque semblera trop compliqué, trop lent et trop coûteux. Partout la forme utile et rigoureuse prévaudra. Les matelots qui montent ces barques, sont coiffés de chapeaux étranges. Ces chapeaux, hauts de forme et sans bords, ressemblent à des boisseaux ou à des tuyaux de poêle; on s'étonne de n'en pas voir sortir de fumée.

Ces bateaux nous rappelaient les grands trains de bois flotté du Rhin, qui portaient des villages de cahutes, des approvisionnements à fournir la table de Gargantua et jusqu'à des troupeaux de bœufs. Le dernier pilote en état de les conduire est mort il y a quelques années, et la navigation à vapeur a supprimé cette batellerie barbare et naïve.

Iaroslaw, où nous touchâmes, communique avec Moscou par une diligence qui mérite description. Le véhicule tout attelé d'une meute de petits chevaux attendait les voyageurs au débarcadère. C'était ce qu'on appelle en Russie une tarantasse, c'est-à-dire une caisse de voiture posée sur deux longues poutrelles qui relient l'avant-train et

l'arrière-train, et dont la flexibilité tient lieu de ressorts. Cet aménagement a l'avantage, en cas de rupture, d'être facilement réparable et de résister aux cahots des plus durs chemins. — La caisse, assez semblable de coupe aux anciennes litières, était garnie de rideaux de cuir, et les patients s'y asseyaient de côté comme dans nos omnibus. — Après avoir considéré avec le respect qu'il méritait cet échantillon de carrosserie antédiluvienne, nous gravîmes la rampe du quai et montâmes dans la ville. Le quai, planté d'arbres, forme promenade, et, à certains endroits, continue sur des voûtes qui permettent aux rues basses et aux torrents de descendre jusqu'au fleuve.

La vue dont on jouit de ce point est fort belle. Comme nous la contemplions, un jeune homme s'approcha de nous et nous offrit, en assez bon français, de nous servir de guide pour voir les curiosités de la ville; il ne semblait pas Russe, et ses habits râpés, mais propres, accusaient la misère de l'homme bien né à qui son éducation interdit les travaux manuels. Sa figure pâle, maigre et triste, respirait l'intelligence. Le bateau à vapeur devait repartir dans un quart d'heure, et nous ne pouvions risquer une excursion à travers Iaroslaw sans courir la chance d'être oublié sur la

rive. A notre grand regret, il nous fallut refuser les services du pauvre diable qui s'éloigna avec un soupir résigné et comme habitué à de pareils mécomptes; — une mauvaise honte, dont nous gardons le remords, nous empêcha de lui glisser un rouble-argent dans la main; mais il avait l'air si comme il faut que nous craignîmes de l'offenser. Iaroslaw a bien le cachet des vieilles villes russes, si le nom de vieux peut être donné à quelque chose en Russie où le badigeon et le coloriage recouvrent opiniâtrément toute trace de vétusté. L'église étale sur ses porches des peintures dans le style archaïque du mont Athos, mais le trait seul est ancien; chaque fois qu'elles pâlissent, on ravive les teintes des chairs et des draperies, — on redore les auréoles.

Kostroma, où nous arrêtâmes aussi, ne renferme rien de particulier, du moins pour le voyageur qui ne peut que la parcourir rapidement des yeux. Les petites villes russes ont un caractère frappant d'uniformité. Elles s'arrangent d'après certaines lois et certaines nécessités pour ainsi dire fatales, contre lesquelles la fantaisie individuelle n'essaye même pas de lutter. L'absence ou la rareté de la pierre multiplie les constructions en bois et en briques, et les lignes de l'architec-

ture ne sauraient, avec ces matériaux, atteindre la netteté qui intéresse l'artiste. Quant aux églises, le culte grec impose ses formes hiératiques, et elles ne présentent pas la variété de style de nos églises occidentales. Nos descriptions se répéteraient forcément. Revenons donc au Volga, monotone aussi lui-même, mais varié pourtant dans l'unité comme tout grand spectacle naturel.

Une multitude d'oiseaux voltigent sur le fleuve, sans compter les corbeaux et les corneilles, si communs en Russie. A chaque instant, le passage du bateau à vapeur faisait lever des joncs d'un îlot ou du sable d'un bas-fond, un vol de canards sauvages. Des grèbes, des sarcelles partaient en rasant l'eau. Dans le ciel, les mouettes au ventre blanc et au dos gris-perle brisaient leurs zigzags capricieux; les faucons, les émouchets, les bondrées traçaient leurs cercles, guettant quelque proie. Parfois les pygargues se laissaient tomber à pic sur un poisson imprudent et se relevaient d'un vigoureux coup d'aile pour aller se poser plus loin sur la rive.

Le long crépuscule des jours d'été déploya encore une fois ses magies; — des nuances de mine orange, de citron, de chrysoprase, coloraient la ligne du couchant. Sur ce fond de splendeur

comme les figures sur le fond d'or d'une icone byzantine, le bord du fleuve découpait en silhouette sombre tous ces accidents, arbres, monticules, maisons, églises lointaines; — de petits bancs de nuages d'un noir bleu, cardés par le vent, fuyaient en flocons sur une zone transversale; le soleil, à moitié englouti derrière un bois qui le masquait, faisait fourmiller dans les feuilles un million de paillettes; — le fleuve répétait, en l'assombrissant un peu sous ses eaux brunes, cet admirable spectacle. Rendues visibles par l'obscurité naissante, des étincelles roulaient comme des serpenteaux à travers la fumée du pyroscaphe, et dans l'ombre, le long des berges, brillaient comme des vers luisants ou des étoiles voyageuses les lanternes des pêcheurs allant relever leurs nasses.

Comme les eaux étaient très-basses et qu'on n'osait approcher de la rive, la nuit ne permettant pas de distinguer les bouées, on jeta l'ancre au milieu du fleuve, très-large en cet endroit. On se serait cru au centre d'un vaste lac, car les courbes du rivage et les pointes des promontoires fermaient l'horizon de toutes parts.

Le jour suivant s'écoula dans cette indolence occupée, qui est un des charmes du voyage. Nous

regardions toujours, tout en fumant notre cigare, fuir les rives de plus en plus éloignées du fleuve large comme deux ou trois fois la Tamise au pont de Londres. Des barques à manéges, des bateaux à voiles nous frôlaient, descendant ou remontant. Le mouvement de la navigation augmentait et faisait pressentir l'approche d'un centre important. Mais si la journée fut paisible, la soirée offrit un incident des plus dramatiques.

Notre bateau à vapeur s'était arrêté, pour passer la nuit, devant un village ou une petite ville dont le nom russe nous échappe, le long d'une espèce de barque-ponton amarrée à la rive. — Bientôt notre attention fut attirée par des éclats de voix et le dialogue tumultueux d'une dispute. Sur la plate-forme du ponton, deux hommes se querellaient, gesticulant comme des énergumènes. Des injures ils passèrent aux actes. Après quelques gourmades et quelques coups de poing échangés, l'un des combattants saisit l'autre à bras-le-corps, et, par un mouvement aussi rapide que la pensée, le jeta au fleuve. — La chute du vaincu nous fit rejaillir l'eau presque jusqu'au visage, car il tomba entre le ponton et le bateau à vapeur, dans un espace large à peine de trois à quatre pieds. Le tourbillon se referma et nous ne vîmes rien re-

paraître. Il y eut un moment d'anxiété horrible, car tout le monde pensa que le malheureux était noyé, et il n'y avait pas moyen de l'aller repêcher sous la cale du bâtiment où le courant sans doute l'avait poussé déjà, quand tout à coup on aperçut, à la clarté de la lune, l'eau bouillonner près du bord, une forme humaine se secouer et escalader la berge à grands pas.

L'homme, excellent nageur, avait plongé sous les palettes de la roue dont le tambour touchait au bateau voisin.—Il pouvait se vanter de l'avoir échappé belle. Cependant le meurtrier, au lieu de fuir, déblatérait, avec de grands mouvements de bras, allait, venait, s'asseyait sur un banc à la porte de la cabine, puis se levait et recommençait son manége.—Charles III prétendait que derrière tout crime il y a une femme, et, dans les instructions judiciaires, il demandait toujours « *Y ella?* » La justesse philosophique de cet axiome nous fut démontrée. — Une trappe se leva, et, des profondeurs du ponton, surgit une femme, cause probable de la dispute. — Était-elle jeune et jolie? La faible lumière de la lune ne nous permettait pas d'en juger à cette distance, et l'oscillation singulière à laquelle elle se livrait empêchait d'ailleurs de distinguer ses traits. — Appelant à son aide

tous les saints du calendrier grec, elle se prosternait et se relevait, pour se prosterner encore, elle exécutait des signes de croix à la russe avec une vélocité sans pareille, et marmottait des prières entrecoupées de cris et de sanglots.— Rien n'était plus étrange. On eût dit un Aïssaoua cherchant à s'entraîner.

La police que la victime était allée chercher elle-même arriva enfin, et, après de longs pourparlers, deux soldats en capote grise emmenèrent le coupable. Pendant quelque temps nous pûmes suivre de l'œil, sur la crête de la berge, détachés en silhouettes, le prisonnier et les soldats qui n'osaient brutaliser le récalcitrant, car c'était un Tchinovnik !

On leva l'ancre de grand matin. Les palettes du *Provornii* brassant l'eau avec la certitude que donne la lumière, nous ne tardâmes pas à être en vue de Nijni-Novgorod. Il faisait une de ces matinées blanches, nacrées, laiteuses, par lesquelles il semble que les objets apparaissent à travers une gaze d'argent; un ciel incolore, mais pénétré de soleil voilé, posait sur des collines grisâtres et sur l'eau du fleuve, semblable à de l'étain en fusion. — Les aquarelles de Bonington présentent souvent de ces effets qu'on croirait en dehors des

ressources de la peinture et que peuvent seuls réaliser les coloristes de race.

Un immense attroupement d'embarcations de toutes sortes couvrait le Volga, laissant à peine, au milieu du courant, un espace libre pour le passage des bateaux et des pyroscaphes. Les hauts mâts formaient comme une forêt de sapins ébranchés, et hachaient de leurs lignes droites ce fond d'universelle blancheur. L'air frais de l'aube faisait frissonner à leurs pointes les banderoles rayées de couleurs vives et grincer les girouettes dorées. Quelques-uns de ces bateaux, porteurs de farines, étaient poudrés à blanc comme des meuniers. Les autres, au contraire, détachaient nettement leurs proues peintes en vert-Véronèse et leur bordage couleur de saumon.

Nous arrivâmes au débarcadère de la compagnie sans avarie et sans accident, chose étonnante : car, bien que le fleuve soit large à cet endroit presque comme un bras de mer, la navigation est si active et l'affluence si grande qu'il ne semble pas qu'un tel chaos puisse se débrouiller; mais le gouvernail agite sa queue, et les bateaux filent les uns entre les autres avec une prestesse de poisson.

Nijni-Novgorod s'élève sur une éminence qui,

après l'interminable succession de plaines qu'on vient de traverser, produit l'effet d'une montagne sérieuse. L'escarpement descend en pentes rapides jusque sur le quai égayé de verdure et suivi dans ses zigzags abrupts par des remparts en briques plâtrés çà et là de quelques restes de crépi. — Ces murailles crénelées forment l'enceinte de la citadelle, ou Kremlin, pour nous servir de l'expression locale; une grosse tour carrée se dresse au sommet, et des clochers bulbeux à croix dorées, dépassant le mur, attestent la présence d'une église dans la forteresse.

Plus bas se disséminent des maisons de bois, et sur le quai même de grands bâtiments rouges aux fenêtres encadrées de blanc déploient leurs lignes symétriques. Ces tons vifs donnent de la gaieté et de la vigueur aux premiers plans, et empêchent cette architecture strictement régulière d'être ennuyeuse à l'œil.

Aux abords de l'escalier du débarcadère il y avait une émeute de droschkys et de télégas se disputant les passagers avec leurs bagages. Nous débarrassant non sans peine des isvochiks qui nous entouraient, nous nous hissâmes sur un droschky, et nous partîmes à la recherche d'un gîte, chose peu facile à se procurer en temps de foire. Tout en

suivant le quai, nous jetions un regard sur les échoppes improvisées où se tenaient les marchandes de pains, d'agourtsis, de saucissons, de poissons fumés, de gâteaux, de pastèques, de pommes, et telles autres victuailles à l'usage du menu peuple. Bientôt notre véhicule tourna et se mit à gravir un chemin escarpé ouvert entre deux immenses talus gazonnés, car Nijni-Novgorod, comme autrefois Oran, avant que le génie militaire n'eût comblé son pittoresque précipice, est séparée en deux par l'entaille d'un ravin profond. Les murailles du Kremlin et une allée d'arbres servant de promenade couronnent la crête gauche; quelques maisons s'étagent sur la pente droite, mais elles se lassent bientôt d'escalader cette déclivité où elles semblent glisser. Après une ascension abrégée par l'impétuosité des chevaux russes, qui ne sauraient aller au pas, on atteint le sommet du plateau sur lequel se déploie une large place ayant au centre une église aux dômes verts surmontés de croix d'or, et une fontaine à vasque en fonte d'assez piètre style.

Comme nous avions demandé qu'on nous conduisît aux hôtels les plus éloignés du champ de foire, dans l'espérance que nous y trouverions plus facilement un abri, notre cocher nous arrêta

devant l'auberge qui fait le coin de la place du côté du Kremlin. Après un moment d'attente et de pourparlers, Smyrnov, le propriétaire de l'auberge, voulut bien nous admettre, et un moujik vint enlever notre malle.

Notre chambre était claire, grande et propre. Elle renfermait tout ce qui est indispensable pour un voyageur civilisé, sauf le lit garni d'un seul drap et d'un matelas unique de l'épaisseur d'une médiocre galette ; mais, en Russie, l'on professe à l'endroit du coucher une indifférence asiatique que nous partageons, du reste, et le lit de l'hôtel Smyrnov valait tous ceux que nous eussions pu rencontrer ailleurs.

En attendant le déjeuner, dont nous avions grand besoin, car les provisions du bateau à vapeur commençaient à s'épuiser, nous regardions vaguement sur la place, et nos yeux se portaient de préférence vers la fontaine, non pour admirer son architecture, qui est, comme nous l'avons dit, du plus pauvre goût possible, mais à cause des amusantes scènes populaires dont une fontaine publique est nécessairement le centre.

Des porteurs d'eau venaient s'y approvisionner, et ils le faisaient en plongeant dans la vasque de petits seaux emmanchés d'un long bâton qu'ils

renversaient à l'orifice du tonneau avec une vélocité singulière, non sans répandre la moitié du contenu. — Il y avait aussi des condamnés militaires vêtus de vieilles capotes grises, qui venaient prendre de l'eau par corvée entre deux soldats, la baïonnette au bout du fusil; des moujiks remplissant des vases de bois larges du bas, étroits du haut, pour le service de la maison. Mais nous ne vîmes aucune femme. Une fontaine allemande eût réuni toute une collection de Gretchen, de Nannerl et de Kœtherlé, tenant sur la margelle la bourse des commérages. En Russie, les femmes, même de la classe la plus infime, sortent peu, et ce sont les hommes qui s'acquittent de la plupart des soins domestiques.

Après un fort déjeuner, servi par des valets en habit noir et en cravate blanche, musulmans peut-être, et dont la tenue anglaise formait un parfait contraste avec la physionomie caractéristiquement tartare, nous n'eûmes rien de plus pressé que de descendre vers le champ de foire, situé au bas de la ville, sur une espèce de plage que forme le confluent de l'Oka et du Volga. Il n'était pas besoin de guide pour s'y rendre, car tous les passants se dirigeaient du même côté, et il n'y avait, pour ainsi dire, qu'à « suivre le monde, » comme

les pitres vous y invitent du haut de leurs tréteaux.

Au pied de la colline, une petite chapelle attira notre attention. Sur les marches du porche s'inclinaient, avec un mouvement de salutation machinal semblable à celui de ces oiseaux de bois à qui un mécanisme fait baisser et relever le col, des mendiants squalides, effroyables, vrais haillons humains que le chiffonnier funèbre n'avait sans doute pas voulu par dégoût piquer de son crochet et jeter dans sa hotte, et quelques-unes de ces religieuses coiffées d'un haut capuchon de velours noir et serrées dans une étroite gaîne de serge, qui secouent devant vous une boîte-tirelire où sonnent les kopeks des aumônes précédentes, et se retrouvent partout où une affluence de public permet d'espérer une bonne recette. Cinq ou six vieilles complétaient le tableau, qui eussent fait paraître jeune et jolie la sibylle de Panzoust.

Une grande quantité de petits cierges allumés faisaient flamboyer à l'intérieur, comme un bloc d'orfévrerie, les plaques en vermeil de l'iconostase, éclairée en outre par des lampes. — Nous pénétrâmes avec peine dans l'étroite enceinte, obstruée de fidèles se signant à tour de bras et se balançant comme des derviches. — Une eau, douée sans

doute de quelque propriété miraculeuse et filtrant dans une conque de pierre adossée à la muraille comme un bénitier, nous parut être la dévotion spéciale du lieu.

Les droschkys de place, les télégas, filaient, creusant dans la boue de profondes ornières, et rejetant les piétons sur le bord du chemin. Parfois un droschky plus élégant emportait deux femmes à la mise voyante, aux crinolines étalées, fardées et peintes comme des idoles, souriant pour montrer leur denture et promenant à droite et à gauche ce regard vague des courtisanes, qui est comme le filet où se prennent les convoitises. — La foire de Nijni-Novgorod attire ces oiseaux pillards de tous les mauvais lieux de la Russie et de plus loin encore. Des bateaux en amènent des cargaisons; un quartier spécial leur est réservé. L'ogre de la luxure veut sa proie de chair plus ou moins fraîche.

Par un de ces contrastes qu'amène le hasard, cet excellent faiseur d'antithèses, souvent le rapide équipage frôlait un paisible chariot attelé d'un petit cheval velu, penchant la tête sous sa douga coloriée et traînant tout un groupe patriarcal, l'aïeul, le père, et la mère donnant le sein à un nourrisson.

Ce jour-là, sans préjudice des autres, la ferme des eaux-de-vie dut encaisser une belle recette. Nombre d'ivrognes, selon l'expression vulgaire, découpaient du feston à dents inégales sur les planches du trottoir, ou pataugeaient en plein dans les bourbes de la chaussée. Quelques-uns, plus ivres, incapables de marcher tout seuls, s'avançaient en titubant avec deux amis pour béquilles. Les uns avaient la face livide et terreuse, d'autres injectée, apoplectique, cardinalisée à la coction, comme dirait Maître Alcofribas Nasier, selon leur tempérament ou leur degré d'ivresse. — Un jeune homme, terrassé par de trop fréquentes libations de vodka (eau-de-vie de grain), avait roulé du trottoir sur la berge en talus à travers les piles de bois, les ballots, les tas d'immondices; il tombait et se relevait pour retomber encore, riant d'un rire idiot et poussant des cris inarticulés comme un teriaki ou un haschachin pendant son accès. Les mains pleines de terre, la figure souillée de boue, les vêtements déchirés et maculés, il rampait à quatre pattes, tantôt regagnant la crête du quai, tantôt dégringolant jusqu'au fleuve, où il plongeait à mi-corps, sans s'apercevoir de la fraîcheur de l'eau et du péril de la noyade, — mort cependant plus désagréable

que toute autre à un ivrogne! — Il y a un proverbe russe sur les petits verres d'eau-de-vie : « Le premier entre comme un pieu, le deuxième passe comme un faucon, les autres voltigent comme de petits oiseaux. » Le camarade dont nous décrivons les chutes devait en renfermer tout un essaim dans sa poitrine. Du reste, ce n'est pas une jouissance de goût que le moujik demande à la boisson, c'est l'ivresse et l'oubli. — Il avale coup sur coup jusqu'à ce qu'il tombe comme foudroyé, et rien n'est plus fréquent que de rencontrer sur les trottoirs des corps étalés qu'on prendrait pour des cadavres.

L'épaississement toujours plus compacte de la foule nous retint quelque temps devant une jolie église où le rococo allemand s'unissait de la façon la plus bizarre au style byzantin. Sur un fond rouge se détachaient en blanc des oves, des volutés, des chicorées, des chapiteaux frisés comme des choux, des consoles à serviettes, des pots à feu et autres fantaisies flamboyantes, le tout surmonté de clochetons à bulbes d'un aspect tout à fait oriental. C'était comme un toit de mosquée sur une église de jésuites.

Au bout de quelques pas, à travers un tumulte inimaginable de gens et de voitures, ballotté

comme aux Champs-Élysées un soir de feu d'artifice, nous étions parvenu à la tête du pont qui conduit au champ de foire. — S'y engager avait ses difficultés et ses périls. Heureusement les vrais voyageurs sont comme les grands capitaines — ils passent partout, non pas avec un drapeau, mais avec une lorgnette à la main !

A la tête du pont, comme ces étendards vénitiens qu'on plante dans nos fêtes, se dressaient de hauts mâts porteurs de banderoles de toutes couleurs, blasonnées par une fantaisie extravagante. Sur les unes un pinceau plein de bonne volonté avait eu l'intention, peu suivie d'effet, de représenter l'Empereur et l'Impératrice; d'autres étaient historiées de l'aigle à double tête, du saint Georges brandissant sa lance, de dragons chinois, de léopards, de licornes, de griffons et de toute la ménagerie chimérique des bestiaires. Une légère brise les faisait voltiger, déformant d'une façon singulière, par le hasard des plis, les images qu'elles représentaient.

Le pont établi sur l'Oka était un pont de bateaux fait de madriers et garni de trottoirs en planches. La foule y coulait à pleins bords, et sur le milieu les voitures filaient avec cette rapidité que rien ne modère en Russie, et qui n'amène

pas d'accidents, grâce à l'extrême adresse des cochers, secondée par la docilité des piétons à se ranger. Cela retentissait comme le char de Capanée sur le pont d'airain. Des deux côtés la rivière disparaissait sous un immense encombrement de barques et un inextricable fouillis d'agrès. Juchés sur les hautes selles de leurs petits chevaux, des Cosaques chargés de la police de la foire se promenaient gravement, annoncés de loin par leurs grandes lances, à travers les droschkys, les télégas, les chariots de toute sorte et les passants de tout sexe. Du reste, aucun tapage humain. Partout ailleurs il se serait dégagé d'un tel rassemblement un murmure énorme, un clapotis tumultueux comme celui de la mer; une vapeur de bruit eût flotté au-dessus de ce prodigieux amas d'individus; mais les foules composées d'éléments russes sont silencieuses.

A l'autre bout du pont s'étalaient des pancartes de saltimbanques et des tableaux de phénomènes peinturlurés de la façon la plus sauvage : des serpents boas, des femmes barbues, des géants, des nains, des hercules, des veaux à trois têtes auxquels de gigantesques inscriptions en lettres russes donnaient pour nous un caractère exotique et particulier.

De petites boutiques de bimbeloteries grossières, de menues merceries, d'images saintes d'un prix minime, de gâteaux et de pommes vertes, de lait aigre, de bière et de kwas s'élevaient à droite et à gauche de la chaussée de planches, présentant à la façade postérieure des bouts de poutrelles qu'on avait négligé de scier, ce qui les faisait ressembler à des corbeilles dont les côtes ne sont pas encore remplies par le vannier.

Une boutique de bottes, brodequins et chaussons en feutre nous arrêta comme industrie particulière au pays. Il y avait surtout de mignons brodequins de femme en feutre blanc, ourlés de faveurs roses ou bleues assez semblables à ces chaussures qu'on appelle sorties-de-bal, et dont les danseuses habillent leurs minces souliers de satin pour gagner la voiture qui les attend au bas du perron des hôtels. — Cendrillon seule aurait pu y loger sa pantoufle.

La foire de Nijni est toute une ville. Ses longues rues se coupent à angles droits et aboutissent à des places dont une fontaine occupe le centre. Les maisons en bois qui les bordent se composent d'un rez-de-chaussée, boutique et magasin, et d'un étage en surplomb soutenu par des colonnettes, où couchent le marchand et ses commis.

Cet étage et les pieux sur lesquels il s'appuie forment devant les étalages et les vitrines une galerie couverte qui se continue. Les ballots qu'on décharge peuvent, en cas de pluie, y trouver un abri momentané, et les passants, garés des voitures, méditent leurs choix ou satisfont leur curiosité sans autre risque que d'être heurtés du coude.

Ces rues s'ouvrent parfois sur la plaine, et rien n'est plus curieux que de voir, en dehors du champ de foire, les campements de chariots dételés avec leurs chevaux demi-sauvages attachés aux ridelles, et leurs conducteurs dormant sur quelque bout d'étoffe ou de fourrure grossière. Les costumes, par malheur, sont plus délabrés que pittoresques, quoique ne manquant pas d'un certain caractère farouche : — pas de couleur vive, excepté çà et là quelque chemise rose. — Pour peindre cette friperie, l'ocre, la terre de Sienne, la terre de Cassel et le bitume suffiraient. — Cependant on pourrait tirer parti de ces sayons, de ces touloupes, de ces lacis de cordelettes autour des jambes, de ces chaussures en sparterie, de ces têtes à barbe jaune et de ces petits chevaux maigres dont l'œil intelligent se fixe sur vous à travers de longues mèches de leur

crinière déchevelée. Yvon l'a prouvé dans ses beaux fusains rehaussés de quelques paillettes de gouache.

Un campement de ce genre est occupé par les Sibériens, marchands de fourrures. Les peaux de bêtes, qui n'ont reçu que la préparation sommaire indispensable à leur conservation, gisent là pêle-mêle sur des nattes, le poil en dedans, sans la moindre coquetterie d'étalage. Pour un profane, c'est l'aspect d'une foire aux peaux de lapins. Les marchands n'ont guère meilleure mine que la marchandise, et pourtant il y en a là pour des sommes énormes. Les castors du cercle polaire, les martres zibelines, les renards bleus de Sibérie atteignent des prix stupéfiants qui feraient reculer le luxe occidental; une pelisse de renard bleu vaut 10,000 roubles (40,000 francs); un collet en dos de castor avec les poils blancs dépassant la fourrure brune, 1,000 roubles. Nous possédons de cette peau un petit bonnet dont on ne donnerait pas 15 francs à Paris, et qui nous a valu quelque estime en Russie où l'on juge un peu les gens à la fourrure; il coûte 75 roubles-argent. — Mille petits détails imperceptibles à nos yeux augmentent ou déprécient la valeur d'une pelleterie. Si la bête a été tuée pendant la saison ri-

goureuse, ayant son feutre ou duvet d'hiver, son prix s'élève; sa peau sera plus chaude et permettra de supporter des froids intenses; plus la provenance de l'animal se rapproche des latitudes arctiques, plus sa fourrure est recherchée; les pelleteries des pays tempérés deviennent insuffisantes lorsque le thermomètre descend à plus de 10 degrés Réaumur au-dessous de zéro; elles ne retiennent pas longtemps dehors le calorique dont on les impreigne dans les appartements.

Une industrie caractéristique en Russie est celle de layetier. — L'imitation de l'Occident le cède au pur goût de l'Asie dans la confection des malles; il y en a toujours de nombreux magasins à Nijni-Novgorod, et c'était là que nous faisions nos plus longues stations. Rien n'est plus charmant que ces coffres de toutes dimensions, peints de couleurs vives, avec des ornements en vernis d'argent et d'or, plaqués de paillon bleu, vert ou rouge à reflets métalliques, historiés de clous dorés formant des symétries, treillissés de lanières en cuir blanc ou fauve, renforcés d'encoignures d'acier ou de cuivre et fermés par des serrures d'une complication naïve. Telles on se figure les malles d'un émir ou d'une sultane en voyage. Pour la route, ces coffres s'enveloppent d'une

capsule en forte toile dont on les dépouille à l'arrivée; ils servent alors de commodes, au grand regret sans doute de leurs propriétaires, qui préféreraient l'acajou civilisé à ce joli luxe barbare. Nous avons le remords de n'avoir pas acheté une certaine boîte coloriée et vernie comme un miroir de princesse indienne. Mais la honte nous prit de mettre nos misérables hardes dans cet écrin fait pour les cachemires et les brocarts.

Cette réserve faite, la foire de Nijni-Novgorod étale surtout ce que le commerce appelle « l'article Paris. » Cela est flatteur pour notre patriotisme, mais ennuyeux au point du vue pittoresque. On espère trouver, au bout de onze cents lieues de voyage, autre chose que les fonds de boutiques des bazars parisiens. — Ces diverses futilités sont fort admirées, du reste, mais là n'est pas le côté sérieux de la foire; il s'y conclut d'énormes affaires, des marchés de dix mille balles de thé, par exemple, qui restent en rivière, ou de cinq ou six navires chargés de grain valant plusieurs millions, ou bien encore d'un nombre de pelleteries livrables à tel taux et qui ne s'exposent point. Ainsi, le grand mouvement commercial est, pour ainsi dire, invisible. Des maisons de thé, précautionnées d'une fontaine aux ablutions

à l'usage des musulmans, servent de lieu de rendez-vous et de bourse aux parties contractantes. Le samovar siffle en lançant ses jets de vapeur; des moujiks, vêtus de chemises roses ou blanches, circulent des plateaux sur la main; des marchands à large barbe, en caftan bleu, assis devant des Asiatiques coiffés du bonnet en agneau noir d'Astrakan, vident leurs soucoupes pleines de l'infusion brûlante, un petit morceau de sucre entre les dents, avec un flegme parfait, comme si, dans ces causeries indifférentes en apparence, ne s'agitaient pas des intérêts immenses. Malgré la diversité de races et de dialectes des interlocuteurs, le russe est la seule langue parlée pour traiter les affaires; et sur le murmure confus des conversations surnage, perceptible même pour l'étranger, le mot sacramentel : « *Roubli-Cerebrom!* » (rouble argent).

Les types divers de la foule excitaient plus notre curiosité que la vue des boutiques. Les Tartares aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, au nez concave comme celui qu'on prête au profil de la lune, aux grosses lèvres, aux teints jaunes prenant des nuances vertes à l'endroit des tempes rasées de près, abondaient avec leurs petites calottes d'indienne piquées, posées sur le

sommet du crâne, leur caftan brun et leur ceinture plaquée de métal.

Les Persans se distinguaient aisément à l'ovale allongé de leur figure, à leur grand nez busqué, à leurs yeux brillants, à leur barbe touffue et noire, à leur noble physionomie orientale. On les eût reconnus, même quand leurs bonnets coniques de peau d'agneau, leurs robes de soie à raies, leurs ceintures de cachemire ne les eussent pas désignés à l'attention. Quelques Arméniens, vêtus d'étroites tuniques à manches pendantes; des Circassiens, fins de taille comme des guêpes, et coiffés d'une sorte d'ourson bas de forme, se détachaient sur le fond de la foule; mais ce que nous recherchions avidement des yeux, surtout en arrivant au quartier spécial où se vend le thé, c'étaient des Chinois. — Nous crûmes notre espoir au moment de se réaliser à l'aspect de ces boutiques au toit recourbé, aux treillages découpés en grecques, dont les acrotères portent des poussahs souriants, et qui font qu'on pourrait s'imaginer être transporté d'un coup de baguette dans une ville du Céleste-Empire. Mais sur le seuil des magasins, derrière les comptoirs, nous n'apercevions que d'honnêtes faces russes. Pas la moindre queue nattée, pas la moindre tête aux yeux

obliques, aux sourcils circonflexes; pas le moindre chapeau en forme de couvercle, pas la moindre robe de soie bleue ou violette, — il n'y avait pas de Chinois! — Nous ne savons trop sur quel fondement se basait notre persuasion, mais nous comptions rencontrer à Nijni-Novgorod un certain nombre de ces figures bizarres, qui pour nous n'existent que sur les écrans et les vases de porcelaine. Sans réfléchir à l'énorme distance de Nijni-Novgorod à la frontière chinoise, nous avions cru, en vrai badaud, que les marchands de l'Empire du Milieu apportaient eux-mêmes leurs thés à la foire. La répugnance bien connue des Chinois à sortir de leur pays, et à se mêler aux barbares, aurait dû nous tenir en garde contre une pareille chimère; mais elle s'était si bien incrustée dans notre esprit que, malgré le témoignage de nos yeux, nous nous informâmes des Chinois à plusieurs reprises. Depuis trois ans il n'en était pas venu, et encore cette année-là n'en était-il venu qu'un seul, qui, pour se soustraire à une curiosité importune, avait, du reste, emprunté le costume européen. L'on en attendait un à la foire prochaine; mais la chose n'était pas bien sûre. Ces explications nous furent obligeamment données par un marchand chez qui nous

voulûmes faire quelques acquisitions de thé; mais ayant su que nous étions un écrivain français, il nous força d'accepter du péko, où il mêla une ou deux poignées de fleurs à pointes blanches, et il nous fit, en outre, cadeau d'une tablette ou brique de thé portant sur une face une étiquette en caractères chinois, et sur l'autre le cachet en cire rouge de la douane de Kiatha, le dernier poste russe. Cette brique contient une énorme quantité de feuilles comprimées et réduites au plus petit volume; on dirait une plaque de bronze ou de porphyre vert. C'est le thé que les tartares Mandchoux emploient pendant leurs voyages à travers les steppes, et dont ils font cette espèce de soupe au beurre que décrit le Père Hue dans son intéressante relation.

Non loin du quartier chinois, — c'est ainsi qu'on l'appelle à Nijni-Novgorod, — se trouvent les boutiques où se vendent les marchandises orientales. On ne saurait imaginer l'élégance et la majesté de ces Effendis aux caftans de soie, aux ceintures de cachemire hérissées de poignards qui, avec le flegme le plus dédaigneux, trônent sur leurs divans au milieu d'un déballage de brocarts, de velours, de soieries, d'étoffes à fleurs, de gazes lamées d'or ou d'argent, de tapis de

Perse, de draps écarlates brodés sans doute par les doigts de péris captives, de bouquins de pipe, de narguillés en acier du Korassan, de chapelets d'ambre, de flacons d'essence, de tabourets incrustés de nacre, de babouches ramagées d'or à ravir un coloriste en extase.

Maintenant, nous ne savons guère par quelle transition amener ce que nous avons à dire, et cependant ce détail omis, le tableau de la foire ne serait pas complet. — Depuis longtemps, sans pouvoir soupçonner leur usage, nous remarquions, de distance en distance, des tourelles blanchies à la chaux et des espèces de *regards* fermés d'une grille ou crapaudine à jour. La porte ouverte des tourelles laissait voir la vis d'un escalier en colimaçon s'enfonçant sous terre. Étaient-ce des corps de garde, des docks souterrains, des passages pour abréger la route? Il nous était impossible de le deviner. Enfin nous nous hasardâmes, sans que personne s'y opposât, dans l'un de ces escaliers, et quand nous en eûmes descendu jusqu'au bout la spirale, nous aperçûmes un immense couloir dallé et voûté se prolongeant à perte de vue; sur l'une des parois s'alignait un rang de cellules sans portes. Dans quelques-unes, réservées aux musulmans, étaient suspendues des

gourdes d'ablution. L'air et le jour venaient des regards que nous avons décrits. Chaque nuit, on lève une vanne, et ces souterrains sont inondés et purifiés par une forte chasse d'eau.— Ce gigantesque et singulier travail, sans exemple peut-être au monde, a évité plus d'un choléra et d'une peste sur ce point, où tous les ans, pendant six semaines, campent plus de quatre cent mille hommes; il est dû à un ingénieur français, M. de Béthencourt.

Nous commencions à être las d'errer le long de ces rues interminables, bordées de magasins et de boutiques; la faim se faisait sentir, et nous cédâmes à l'invitation que nous adressait de l'autre côté de la rivière l'enseigne de *Nikita*, le Collot ou le Véfour de Nijni.

Des moujiks, debout sur l'essieu des roues, qui leur avaient servi à charrier de longues pièces de bois, traversaient le pont à fond de train, tâchant de se dépasser les uns les autres. Quel aplomb! quelle hardiesse! quelle grâce! la rapidité de l'allure faisait flotter leurs chemises comme des chlamydes; le pied en arrêt, les bras tendus, les cheveux au vent, ils prenaient des airs de héros grecs. — On eût dit une course de chars aux jeux olympiques.

Le restaurant de Nikita est une maison de bois à larges vitrines, derrière lesquelles se découpent les larges feuilles des plantes de serre, dont tout établissement un peu fashionnable doit être encombré. Les Russes aiment le vert et la verdure.

Des garçons en tenue anglaise nous servirent une soupe aux sterlets, des bifstecks sur un lit de raifort, des gelinottes en salmis (la gelinotte est inévitable !), — un poulet à la chasseur que Magny n'aurait pas signé, une gelée quelconque trop figée à la colle de poisson, une glace aux amandes de pin, d'une délicatesse exquise, le tout arrosé d'eau de Seltz frappée, et d'un vin de bordeaux Laffitte assez vraisemblable. Mais ce qui nous fit le plus de plaisir, ce fut de pouvoir allumer un cigare, car il est expressément défendu de fumer dans l'intérieur de la foire, et l'on n'y tolère de feu que celui des veilleuses brûlant devant les saintes images, dont chaque boutique est ornée.

Notre dîner achevé, nous rentrâmes dans le champ de foire, espérant toujours quelque chose de nouveau. Un sentiment pareil à celui qui vous retient au bal de l'Opéra, malgré la chaleur, la poussière et l'ennui, nous empêchait de retourner à l'hôtel. Après avoir parcouru quelques ruelles, nous arrivâmes à une place où s'élevaient d'un

côté une église et de l'autre une mosquée. — L'église était surmontée de la croix, la mosquée du croissant, et les deux symboles brillaient paisiblement dans l'air pur du soir, dorés par un rayon de soleil impartial ou indifférent, ce qui est peut-être la même chose. Les deux cultes semblaient vivre en bons rapports de voisinage, car la tolérance religieuse est grande chez cette Russie qui compte parmi ses sujets jusqu'à des idolâtres et des Parsis adorateurs du feu.

La porte de l'église orthodoxe était ouverte et l'on y récitait les prières du soir; il n'était pas facile d'y entrer; une foule compacte remplissait le vaisseau aussi exactement qu'un liquide remplit un vase; cependant en quelques coups d'épaule nous parvînmes à nous frayer passage. L'intérieur de l'église avait l'air d'une fournaise d'or, des forêts de cierges, des constellations de lustres faisaient flamboyer les dorures des iconostases, dont les reflets métalliques se mêlaient aux rayons des lumières, avec des éclairs brusques et des phosphorescences éblouissantes. Toutes ces lueurs formaient dans le haut de la coupole un épais brouillard rouge où montaient les beaux chants de la liturgie grecque, psalmodiés par les popes et répétés à mi-voix par les assistants. Les

inclinations de tête qu'exige le rite courbaient et relevaient aux moments prescrits toute cette foule croyante avec un ensemble pareil à celui d'une manœuvre militaire bien exécutée.

Au bout de quelques minutes, nous sortîmes, car nous sentions déjà la sueur nous perler sur le corps, comme dans un bain de vapeur. Nous aurions bien voulu visiter aussi la mosquée, mais ce n'était pas l'heure d'Allah.

Que faire du reste de la soirée? Un droschky passait; nous le hélâmes, et sans nous demander où nous allions, il partit au grand galop. C'est assez la manière de procéder des isvoschtchiks, qui s'informent rarement de l'endroit où ils doivent conduire le voyageur. Un *na leva*, un *na prava* rectifient au besoin leur direction. Celui-ci, franchissant le pont qui mène chez Nikita, se mit à courir à travers champs, par des chemins vagues qu'indiquaient seulement des ornières remplies de boue. Nous le laissions faire, pensant bien qu'il finirait par nous mener quelque part. En effet, ce cocher intelligent avait jugé à part lui que des seigneurs de notre sorte, à cette heure de la soirée, ne pouvaient se rendre ailleurs que dans le quartier réservé aux maisons de thé, de musique et de plaisir.

La nuit commençait à tomber. Nous traversions, avec une effrayante vélocité, des terrains bossués, tachetés de flaques d'eau, dans une pénombre où des rudiments de constructions en bois ébauchaient leurs squelettes. Enfin des lumières commencèrent à piquer l'obscurité de points rougeâtres; des éclairs de cuivre nous parvinrent aux oreilles, trahissant des orchestres : c'était là. — Des maisons aux portes ouvertes, aux fenêtres éclairées, sortaient des bourdonnements de balaleikas entremêlés de cris gutturaux; d'étranges silhouettes se découpaient aux vitres. Sur l'étroite planche du trottoir titubaient des ombres alcoolisées ou traînaient des toilettes extravagantes tour à tour noyées d'ombre et fouettées de lumière.

Si la Cythère antique avait pour ceste les flots d'azur de la Méditerranée, la Cythère moscovite était entourée d'une ceinture de fange que nous ne voulûmes pas nous donner la peine de dénouer.

Aux carrefours, les eaux manquant de pente, se réunissaient et formaient des cloaques profonds, où les roues des voitures, remuant des miasmes infects, enfonçaient jusqu'aux moyeux. — Peu soucieux de verser dans un pareil bourbier, au milieu d'un embarras de droschkys à

moitié submergés, nous ordonnâmes à notre isvoschtchik de tourner bride et de nous reconduire à l'hôtel Smyrnov. — A son regard étonné, nous comprîmes qu'il nous considérait comme des compagnons médiocres et d'un rigorisme ridicule. — Il obéit pourtant, et nous achevâmes notre soirée en nous promenant dans les allées qui entourent le Kremlin. La lune s'était levée, et parfois un rayon d'argent trahissait dans l'ombre des arbres un couple furtif se tenant embrassé ou marchant à petit pas la main dans la main. — Là-bas, c'était la luxure, ici c'était l'amour.

Le lendemain, nous consacrâmes notre journée à visiter la partie haute de Nijni-Novgorod. — D'un belvédère placé à l'angle externe du Kremlin et dominant un beau jardin public étalé sur le revers de la colline avec ses frais massifs de verdure et ses sinueuses allées de sable jaune, on découvre une vue prodigieuse, un panorama sans limite. A travers des plaines faiblement ondulées, et qui prennent dans le lointain des tons lilas, gris de perle, bleu d'acier, le Volga se déroule en larges replis, tantôt sombre, tantôt clair, selon qu'il réfléchit l'azur du ciel ou l'ombre d'un nuage. Au bord le plus rapproché du fleuve, à peine distinguait on quelques maisonnettes plus

petites à l'œil que celles des villages en boîtes qu'on fabrique à Nuremberg. Les embarcations à l'ancre près de la rive ressemblaient à la flotte de Lilliput. Tout se perdait, s'effaçait et se fondait dans une immensité sereine, azurée, un peu triste, qui faisait penser à l'infini de la mer. — C'était un horizon vraiment russe.

Il ne nous restait plus rien à voir, et nous reprîmes le chemin de Moscou, débarrassés de l'obsession qui nous avait fait entreprendre cette longue pérégrination. Le démon du voyage ne murmurait plus à notre oreille : « Nijni-Novgorod! »

FIN

TABLE DU TOME SECOND

I. Moscou 1
II. Le Kremlin 43
III. Troïtza 73
IV. L'art byzantin 105
V. L'opéra à Saint-Pétersbourg 147
VI. Retour en France 164

L'ÉTÉ EN RUSSIE.

Le Volga 207

Paris — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.

PUBLICATION NOUVELLE DE LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

HISTOIRE

DES

ÉTATS-UNIS

D'AMÉRIQUE

DEPUIS LES PREMIERS ESSAIS DE COLONISATION JUSQU'A L'ADOPTION DE LA CONSTITUTION FÉDÉRALE

— 1620-1789 —

PAR ÉDOUARD LABOULAYE

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

AUTEUR de PARIS EN AMÉRIQUE, etc.

PROSPECTUS

La prospérité constante des États-Unis d'Amérique est le fait le plus heureux qui se soit produit dans le monde, car il est la preuve que la liberté peut seule assurer le bonheur des hommes. Un seul doute inquiétait les meilleurs esprits sur l'avenir de cette nation :

on pouvait craindre que l'odieuse institution de l'esclavage n'étendît ses ravages dans le corps entier de la République; ce danger est aujourd'hui dissipé. Avec un courage, une intelligence, un esprit de sacrifice et une persévérance dignes de l'admiration des siècles, les Américains ont arraché de leurs entrailles le cancer qui les dévorait. Quel autre peuple eût pu subir un pareil déchirement de lui-même sans y succomber? Au lendemain de cette terrible lutte, cette même nation est cependant la plus forte et la plus respectée.

C'est l'histoire de ce peuple, ou plutôt l'histoire de la formation de ce peuple, que M. Édouard Laboulaye a entrepris d'écrire après en avoir fait l'objet de son cours au Collége de France. Aucun sujet ne méritait plus d'être mis en lumière, et personne n'y était plus propre par ses études, ses talents et son caractère, que l'auteur de *Paris en Amérique.*

Son livre commence à la fondation des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord et se termine à la promulgation de la constitution des États-Unis en 1789; il comprend dès lors trois périodes très-distinctes qui correspondent à la naissance, à l'émancipation et à l'organisation politique des États-Unis, savoir : 1° *les Colonies anglaises;* 2° *la Guerre de*

l'Indépendance; 3° *la Constitution* qui clôt la lutte et assure l'avenir de la République.

La connaissance des faits et l'étude des institutions des États-Unis d'Amérique doivent fixer profondément l'attention de tous les esprits sérieux, car ces institutions, plus ou moins modifiées, sont nécessairement appelées à régir dans l'avenir les sociétés humaines. Les progrès de la scienee, de l'industrie et du commerce, qui amènent déjà le mélange et la fusion des races, détermineront, dans un avenir moins éloigné qu'on le pense, une grande unité sociale, dont le type sera dans les institutions qui assurent le mieux la liberté et la sécurité des citoyens.

La constitution des États-Unis est jusqu'à présent, malgré quelques imperfections, le meilleur type des institutions politiques, puisque sous son action vivent et prospèrent un mélange d'hommes issus des différentes races du globe. Presque tous les émigrants qui viennent se fixer en ce pays s'y imprègnent, en peu de temps, de l'esprit et du caractère général des Américains, en se dépouillant facilement des habitudes et des préjugés de leur pays natal. Rien de plus simple et de plus naturel. Là, où l'homme peut exercer librement toutes ses facultés, il en accroît l'énergie et la puis-

sance, et en se fortifiant il devient meilleur; partant plus heureux.

L'expérience est donc faite et se poursuivra successivement, plus ou moins lentement, à travers bien des résistances sans doute, mais enfin se réalisera, car le progrès, fils de la science et du travail, est la condition même de l'humanité.

L'Histoire des États-Unis forme 3 volumes grand in-18, correspondant chacun à l'une des trois époques de leur fondation :

HISTOIRE DES COLONIES ANGLAISES (1620-1763). . . . 1 vol.
HISTOIRE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE (1763-1782). 1 vol.
HISTOIRE DE LA CONSTITUTION (1783-1789). . . . . 1 vol.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT : 3 FR. 50

Chez CHARPENTIER, éditeur, quai de l'École, à Paris

Et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

En vente dans la Bibliothèque Charpentier

ŒUVRES

DE

CHANNING

TRADUITES EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION ET AVEC UNE ÉTUDE

DE

M. ÉDOUARD LABOULAYE

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

Auteur de Paris en Amérique

Cette édition des *Œuvres de Channing* répandra davantage en France, nous l'espérons du moins, les œuvres de l'homme qui a certainement jeté le plus de lumière dans les esprits et de force dans les cœurs « en entreprenant de concilier la religion et la philosophie, non pas au moyen d'une « mutuelle et dédaigneuse tolérance, mais en montrant que « le christianisme est l'achèvement de la philosophie, et que « la révélation est la perfection même de la raison. »

Cette opinion est celle de l'homme qui connaît le mieux le grand et religieux philosophe américain, et qui en est chez nous, par son caractère et ses talents, la vivante expression : de M. Édouard Laboulaye, à qui nous allons emprunter ici d'autres jugements sur Channing.

« Channing, dit M. Laboulaye, ne croit pas que l'homme en

soit réduit à choisir entre l'indifférence de Montaigne et le désespoir de Pascal, jetant au pied de la croix la raison humiliée et vaincue. Pour lui, cette force dédaignée des dévots et des sceptiques est le don le plus grand que Dieu nous ait fait, c'est l'œuvre divine par excellence, c'est le secret de la création. S'il l'honore, ce n'est donc pas par orgueil, mais par piété; c'est qu'il est convaincu que la vérité est la fin de notre être, et qu'une seule route y mène : celle où nous guident, comme deux sœurs, la raison et la révélation. Toute doctrine qui attaque l'intelligence attaque Dieu et le christianisme : Dieu, qui nous a créés à son image, c'est-à-dire qui nous a faits raisonnables; le christianisme, qui n'a plus de base dès qu'au nom de la religion on condamne l'esprit humain à une incertitude invincible, et qu'on abandonne aux incrédules la seule clarté qui nous permet ici-bas de deviner le ciel. « Je « me glorifie d'être chrétien, dit Channing, parce que le « christianisme agrandit, fortifie, exalte ma raison. Si je ne « pouvais être chrétien qu'en renonçant à mon jugement, je « n'hésiterais pas dans mon choix. Je suis prêt à sacrifier « pour la religion mes biens, mon honneur et ma vie. Mais « je ne dois pas immoler à une croyance, quelle qu'elle soit, « ce qui m'élève au-dessus de la brute et me fait homme. « Renoncer à la plus haute faculté que Dieu nous ait accor- « dée, c'est commettre un sacrilége, c'est faire violence à ce « qu'il y a en nous de divin. Non, le christianisme ne déclare « pas la guerre à la raison; il est un avec elle, et lui a été « donné comme un guide et comme un ami. »

« Channing a au plus haut degré le respect de l'individu; ce n'est pas l'humanité, c'est-à-dire une abstraction, c'est l'homme qu'il aime, et dont il rappelle sans cesse la valeur et la dignité méconnues. Trop souvent, et c'est l'erreur constante des socialistes et des despotes, on imagine un intérêt général qu'on obtient par le sacrifice des droits particuliers; Channing répète sans se lasser que l'homme n'est pas fait pour la société ni le citoyen pour l'État, mais que, tout au contraire, État et société n'existent que pour la garantie des droits de l'individu. L'homme n'est pas un ressort de machine qui n'a de valeur que par sa place et sa fonction dans

l'ensemble; ce n'est pas un moyen, mais un but. Sa fin est en lui-même et non pas dans la société. Ce n'est pas la première fois sans doute qu'on a proclamé ces saines idées et défendu les droits naturels, mais je ne sais si jamais personne a été aussi loin que Channing, car personne n'a eu, je crois, une conviction plus profonde de la grandeur originelle de l'homme, un sentiment plus vif de ce qu'il y a en nous de divin. Il ne faut pas s'y tromper : ce qui rend l'individu sacré pour le reste du monde, ce qui fait sa liberté et son droit, c'est sa pensée, c'est son âme, c'est cette essence supérieure qui donne au vase le plus fragile un prix infini. Pour respecter et pour aimer son semblable, il faut voir en lui un être immortel. Le matérialisme n'est pas seulement une erreur religieuse, c'est une erreur sociale, c'est la négation du droit; en même temps qu'il dégrade l'homme intérieur, il prépare son asservissement, et le livre sans défense, esclave à un maître, citoyen à un tyran.

« On ne doit pas s'étonner qu'avec ce profond respect de la nature humaine, ce sentiment de la grandeur originelle de l'individu, Channing se soit occupé, toute sa vie, de l'éducation et du perfectionnement des classes ouvrières.

« Ses écrits les plus intéressants sont peut-être les lectures publiques qu'il fit à Boston en 1838, et qui ont pour objet l'éducation qu'on se donne à soi-même (*self culture*) et l'élévation des travailleurs. Mais c'est un réformateur chrétien, le chemin qu'il suit n'est pas celui du socialisme, il ne promet pas un labeur attrayant; suivant lui, c'est un effet de la bonté divine de nous avoir placés dans un monde où le travail seul nous conserve la vie. La sujétion aux lois physiques, l'aiguillon du froid et de la faim, la lutte incessante contre la nature, c'est ce qui fait la grandeur de l'homme; un monde où les besoins seraient prévenus ferait une race méprisable. C'est la résistance, c'est l'effort qui donne à l'individu la volonté, sans quoi il n'est rien. Le travail est l'école du caractère. Sans doute la souffrance et le besoin sont de rudes professeurs, mais ces maîtres sévères font une œuvre que jamais n'exécutera pour nous l'ami le plus tendre et le plus indulgent. Le travail n'est pas seulement l'outil puissant qui donne

à la terre sa fécondité et sa beauté, qui soumet l'Océan, qui asservit à nos besoins la matière mille fois transformée; c'est lui qui donne l'activité, le courage, la patience, la persévérance, la volonté. Malheur à qui n'a point appris à travailler! C'est une pauvre créature qui ne se connaît point; les jouissances mêmes dont elle s'attribue le monopole lui échappent. Le plaisir et le repos doivent tout leur charme à la peine, il n'y a pas de fatigue plus grande que l'oisiveté de celui qui ne sait pas user de son esprit. »

Il suffit de ces citations pour démontrer la force et la portée des doctrines de Channing. Elles animent aujourd'hui les meilleurs esprits, dans les deux mondes, de leur souffle vivifiant et consolateur. Quand elles auront pénétré dans les masses, le monde subira une transformation bienfaisante; les hommes ne seront plus le jouet inconscient de la violence et du hasard; chacun d'eux sera le maître de sa destinée sur cette terre, qu'il est appelé à féconder en s'y élevant et en s'y fortifiant.

CH.

Juin 1866.

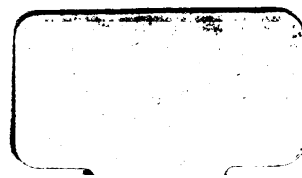
Les **Œuvres de Channing** paraîtront en 7 à 8 volumes qui comprendront ses principaux écrits politiques, religieux et littéraires. Les volumes suivants sont en vente :

ŒUVRES SOCIALES	1 vol.
LE CHRISTIANISME LIBÉRAL	1 vol.
LA LIBERTÉ SPIRITUELLE ET TRAITÉS RELIGIEUX	1 vol.
DE L'ESCLAVAGE	1 vol

Prix de chaque volume : 3 fr. 50

Sous presse :

ŒUVRES LITTÉRAIRES, VARIÉTÉS, etc., etc.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.

AUG 2 2 1958